

Hayom

היום TODAY

25
ans
2001 - 2026

N°
99
printemps
2026

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui

INTERVIEW EXCLUSIVE
Yuval Raphael

INTERVIEWS EXCLUSIVES
**Batiste Cogitore
Stephen Frears**

RENCONTRE
Tsahi Halevi

BD
**Les origines du conflit
israélo-palestinien**

MUSÉES
**Lanzmann à Berlin
et Paris**

GIL

MONTURE + 2 VERRES
À VOTRE VUE

CHF 60.-

Vision de près ou de loin



EXAMEN
DE VUE
OFFERT

PRENDRE
RENDEZ-VOUS
EN MAISON



CONTHEY • FRIBOURG • GENÈVE • LAUSANNE • MARIN CENTRE
MONTHÉY • NYON • NEUCHÂTEL • SION • VEVEY

ACUITIS.COM

Acuitis 
Maison d'Optique et d'Audition

Édito



Tentons de sortir de l'étroit...

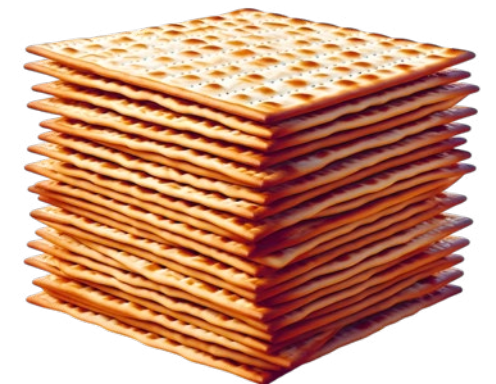
Le calendrier nous ramène, comme chaque année, au seuil de Pessah. Cette fête, qui commémore la sortie d'Égypte, n'est pas qu'un simple récit historique ou une célébration familiale autour du Seder. Elle est, par essence, une métaphore du chemin de l'oppression à la liberté, de l'obscurité à la lumière. Et cette année civile, ce passage semble plus nécessaire que jamais. Car depuis le 1^{er} janvier, le monde semble s'être emballé dans une actualité fracassante qui ne nous laisse aucun répit. Entre les drames naturels et humains, nous avons le sentiment d'être pris dans une spirale infernale...

En hébreu, l'Égypte se dit « Mitzrayim ». Étymologiquement, ce mot vient de Tzar, qui signifie « étroit » ou « étranglement ». Sortir d'Égypte, c'est donc littéralement s'extraire de ce qui nous serre le cœur, de ce qui rétrécit notre horizon et emprisonne nos pensées dans l'angoisse du lendemain. Et nous concentrer, donc, sur la manière de briser la spirale de l'immédiateté, en cherchant comment ne pas se laisser submerger par ce flux d'informations anxiogènes.

La réponse de Pessah est celle du temps long et de la transmission.

Sortir de notre « Égypte moderne », c'est d'abord refuser la fatalité du chaos. Les événements mondiaux, aussi dramatiques soient-ils, ne doivent pas devenir notre seule boussole mentale. Comme les Hébreux qui ont dû oser faire le premier pas dans la mer Rouge avant qu'elle ne s'ouvre, nous devons retrouver la force de l'initiative individuelle et collective. Le renouveau commence là où nous décidons que l'actualité ne dictera pas notre capacité à espérer.

Et puis, Pessah tombe au printemps, période de renouveau, saison où la nature, elle aussi, sort de sa torpeur hivernale. C'est une invitation à la résilience.



© @pngtree

Si le monde actuel ressemble à un désert aride, rappelons-nous que c'est précisément dans le désert que se construit l'identité d'un peuple libre. L'espoir ne réside pas dans l'ignorance des malheurs du monde, mais dans la conviction que nous possédons, en nous, les ressources pour construire des ponts plutôt que des murs.

Sortir de la spirale, cela sera notamment de se reconnecter à des sujets essentiels: le dialogue, la famille ou l'entraide. Cela signifiera prendre le temps de la réflexion face à l'immédiateté des réseaux sociaux. Ou encore agir localement, par exemple, en transformant notre impuissance face au monde en une énergie d'agir dans notre entourage. En partageant la Matza, ce « pain de misère » qui devient « pain de liberté », nous nous rappelons que la fragilité peut être le point de départ d'une force nouvelle.

Que cette fête soit pour chacun de nous le signal d'un véritable exode intérieur: quitter nos peurs, briser nos étroitesse et marcher avec confiance vers un horizon plus serein.

Hag Pessah Saméah à tous! 

Dominique-Alain Pellizari
Rédacteur en chef

VOTRE EXIGENCE

CONFIANCE

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e; *confiance* XIII^e; du lat. *confidentia*, d'apr. l'a fr. *fiance* « foi ». 1 ♦ Espérance ferme, assurance de celui qui se fie à qqn ou à qqch. - créance, foi, sécurité. ♦ *Homme personne de confiance*, à qui l'on se fie entièrement. - fiable, sûr.

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e;
confiance XIII^e; du lat.
confidentia, d'apr. l'a fr.

NOTRE ENGAGEMENT

Gestion discrétionnaire

Conseil en investissement

Négociation et administration de valeurs mobilières

sécurité. ♦ *Homme per-
sonne de confiance*, à qui
l'on se fie entièrement. -
fiable, sûr.


SELVI
& CIE

4 rue du Grütli - 1204 Genève - tél +4122 318 88 00
fax +4122 310 95 62 - swift SELVCHGG - e-mail info@selvi.ch

**Communauté juive
libérale de Genève - GIL**
chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52
hayom@gil.ch
www.gil.ch

**Rédacteur en chef,
responsable de l'édition
& publicité**
Dominique-A. PELLIZARI

Maquette et mise en page
Agence Hémisphère
Genève

Courrier des lecteurs
Vous avez des questions,
des remarques, des coups
de cœur, des textes à
nous faire parvenir ?
N'hésitez pas à alimenter
nos rubriques en écrivant à :
CILG-GIL - HAYOM
Courrier des lecteurs
chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
hayom@gil.ch

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui
Printemps 2026
Tirage : 2650 ex
Parution trimestrielle

Prochaine parution :
Hayom 100
Été 2026

© Photo couverture :
Shai Franco

© Alex Levac



56. INTERVIEW EXCLUSIVE
Asi Levi

© JMS, Daisuke Hirabayashi



27. MUSÉE
Musée juif de Suisse

1. ÉDITO
Tentons de sortir
de l'étroit...

DU CÔTÉ DU GIL

4. LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS
1, 2, 3 et 4

5. LES MOTS DE RABBI NATHAN
Pourquoi es-tu devenu
rabbin ?

6. LES MOTS DE RABBI JOSUÉ
Prendre soin de
notre environnement :
une valeur juive

8. LE CHABBAT DES ENFANTS
Un merveilleux
moment de connexion
et de transmission
du judaïsme

10. TALMUD TORAH
Le Talmud Torah ici et là

11. CLIN D'ŒIL
Défi océanique d'Emma

12. LIRE LE TALMUD AVEC
Michèle Audin

MONDE JUIF

14. OTAGE
Eli Sharabi: Ex-otage
à Gaza et auteur
d'un best-seller

16. J'AIME TEL-AVIV
Hamoutzim et salatim

19. ISRAËL
Le futur s'enracine

66. RENCONTRE

Tsahi Halevi



© Alon Shafransky

20. GALA
Soirée de gala
du Keren Hayessod

22. HISTOIRE
Dibbouk

24. COLLECTIF
Golem Suisse : une voix
juive progressiste

25. RENCONTRE
« France: le choc
ou la chute »

27. MUSÉE
Le Musée juif de Suisse
rouvre ses portes

30. SOCIÉTÉ
Une paix indispensable

CULTURE

32. J'AI LU POUR VOUS
Le roman graphique
du conflit israélo-arabe

37. INTERVIEW EXCLUSIVE
Stephen Frears.
« J'ai eu beaucoup
de chance ! »

40. GROS PLAN
Carl Lutz, un Juste pour
les générations futures

45. CUISINE
La cuisine pour rire
et s'aimer

47. MUSIQUE
Voyage musical
haut en couleurs

49. EXPOSITION CÔTÉ BERLIN
Shoah, après l'œuvre :
Claude Lanzmann entre
archives, voix et mise en
scène du réel

52. EXPOSITION CÔTÉ PARIS
Les enregistrements
inédits de Shoah :
l'invisible précieux

54. DANSE
Vertigo : danser pour
tenir debout

PERSONNALITÉS

56. INTERVIEW EXCLUSIVE
Asi Levi : la force
tranquille du cinéma
israélien

58. INTERVIEW EXCLUSIVE
Hanuš Hachenburg
ou « l'enfant comète » :
une interview de
Baptiste Cogitore

61. ENTRETIEN
Benjamin Muller : le
grand hazan genevois

64. PEOPLE
Les News

66. RENCONTRE
Tsahi Halevi : le dialogue
comme planche de salut

69. INTERVIEW EXCLUSIVE
Yuval Raphael :
« Aujourd'hui, je peux
dire que je vais bien ! »



LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS

1, 2, 3 et 4

Rabbin François Garaï

Bientôt Pessah et le Seder avec la lecture de la Haggadah dans laquelle le nombre quatre revient à plusieurs reprises. Il y a les quatre coupes, le *Mah Nichtenah* avec ses quatre questions et quatre réponses et, enfin, les quatre caractères d’enfants : le sage, le rebelle, le simple et celui qui ne sait pas poser de question.

Dans notre tradition, quatre est un nombre qui apparaît fréquemment. Il y a les quatre lettres du Tétragramme et le nom de Dieu qui ne se prononce pas. Il y a également les quatre Matriarches, les quatre compartiments des Téphilines (en additionnant ceux de la tête et celui de la main), les quatre fils des Tsitsit noués aux quatre coins du Taleth, les quatre espèces du Loulav, les quatre fleuves qui sortaient du jardin d’Éden ou encore l’obligation de se couvrir la tête et de ne pas avoir un port altier si l’on marche plus de quatre coudées (environ deux mètres)...

On le retrouve aussi dans la Michna *Roch HaChana* qui énonce quatre débuts d’année : le 1^{er} Nissan pour les règnes royaux, le 1^{er} Eloul pour la dîme des animaux, le 1^{er} Tichri pour l’année civile ainsi que pour le début des années sabbatiques et jubilaires et le 15 Chevat pour la dîme des arbres. Il y a également quatre autres repères annuels : « À quatre époques différentes de l’année le monde est jugé par Dieu : à Pessah, pour la récolte, à Chavouot, pour les produits des arbres, à *Roch HaChana* pour tous les êtres humains et enfin, à Souccot, la question des eaux est fixée. »

Pour en revenir au Seder, les quatre coupes de vin correspondent aux quatre expressions utilisées dans la Torah (Exode 6 : 6-7) pour évoquer la sortie d’Égypte : « Je vous ferai sortir de dessous les charges de l’Égypte, Je vous sauverai de leur servitude, Je vous délivrerai et Je vous prendrai pour être mon peuple. »

En prenant en compte le récit de la Haggadah, on remarque que ces quatre coupes délimitent trois espaces-temps. Entre la première et la deuxième coupe, c’est un rappel historique depuis



Jacob et l’asservissement en Égypte jusqu’à la libération de l’esclavage. Dans ces textes, il s’agit donc de rappeler le passé avec une insistance sur l’idée de la libération. Entre la deuxième et la troisième coupe, c’est le temps du repas, c’est-à-dire du présent qui rassasie et apaise. C’est le moment aussi du partage avec les autres : « Quiconque a faim, vienne et mange » car la libération n’est pas individuelle, elle est collective. Entre la troisième et la quatrième coupe, on évoque l’avenir et la venue de l’ère messianique. C’est l’affirmation qu’un autre temps est possible, celui qui verra l’humanité dépasser ses incertitudes et ses étroitesse.

Le Seder de Pessah est donc un voyage dans le temps qui nous rappelle les difficiles moments du passé puis, après nous avoir invités à prendre conscience de ce que le présent nous offre pour continuer à vivre et surmonter les difficultés, nous fait entrer dans un troisième temps : celui de l’espérance en des temps meilleurs.

Ainsi, en buvant ces quatre coupes, nous voyageons dans le temps en prenant appui sur le passé, en réalisant notre présent et en nous ouvrant au temps de la libération de toutes les servitudes pour tous.

Hag Saméah !



LES MOTS DE RABBI NATHAN

Pourquoi es-tu devenu **rabbin** ?

Rabbin Nathan Alfred



Cela fait dix-huit ans que je suis devenu rabbin et, au fil des ans, on m’a souvent demandé pourquoi j’avais choisi cette voie.

Ma réponse dépend toujours un peu du ton de la voix (généralement, la question est posée avec plus d’incrédulité que d’admiration) et de mon humeur. Mais avec le temps, j’ai développé tout un répertoire de réponses plausibles...

Pour certains, je suis devenu rabbin pour la nourriture. Je raconte comment le kiddoush, dans ma synagogue à Londres, était souvent le meilleur repas de la semaine et que c’était pour cette raison que j’avais hâte d’aller à la synagogue. Ah, si je pouvais reproduire les boulettes de poisson et le hareng haché de ma jeunesse !

Cette raison est généralement mieux comprise par ceux qui apprécient tout autant que moi la nourriture.

Pour d’autres, je suis devenu rabbin pour la musique. Où d’autre aurais-je le droit de chanter devant un public, en dehors de la synagogue ? Je suis d’accord : je chante « pas mal pour un rabbin », mais quand même, tout est relatif.

Quand j’étudiais au King’s College de Cambridge et que j’écoutais leur chœur mondialement connu, j’ai compris ce que de vrais chanteurs peuvent accomplir. Mais avoir l’occasion de diriger les prières à la synagogue et d’ouvrir la fenêtre de mon âme, c’est à chaque fois une véritable responsabilité et un privilège.

Une autre raison plausible est d’ordre intellectuel : le métier de rabbin offre la possibilité d’étudier, d’apprendre et d’enseigner. En hébreu, l’enseignement est clairement défini comme une forme intensive d’apprentissage. Partager des textes et les interpréter, qu’ils proviennent de la Torah, du Talmud ou du Midrash, c’est un océan dans lequel je suis heureux de nager tous les jours de ma vie. À l’université, j’ai étudié les textes grecs anciens et latins, ce qui m’a beaucoup plu. Mais passer à « nos » textes, en hébreu et en araméen, m’a semblé beaucoup plus logique.

Toutes les familles juives ne veulent pas que leur enfant devienne rabbin. Il est quelque peu ironique que traditionnellement, cela ne soit pas considéré comme « un bon métier pour un gentil garçon juif ». Les parents préfèrent que leurs enfants deviennent médecins ou avocats, ou reprennent l’entreprise familiale. Beaucoup de vérités se disent en plaisantant et j’aime à dire que mes parents ont poussé un soupir de soulagement lorsque je leur ai annoncé que je voulais suivre une formation pour devenir rabbin. En effet à l’époque, j’étais joueur d’échecs, une profession bien plus précaire...

En vérité, je suppose que je suis devenu rabbin pour toutes ces raisons et bien d’autres encore. J’ai grandi sous l’influence d’une rabbine – Sylvia Rothschild – qui m’a beaucoup appris et m’a encouragé. Son amitié m’influence encore aujourd’hui. De plus, j’ai grandi dans une synagogue, qui est devenue mon habitat naturel et où la communauté était une extension de ma famille. C’est un privilège d’accompagner les membres de la communauté dans les moments les plus importants et les plus intimes de leur vie. J’espère pouvoir continuer à le faire dans les années à venir et inspirer la prochaine génération afin qu’elle suive mes traces.



LES MOTS DE RABBI JOSUÉ

Prendre soin de notre environnement: une valeur juive

Rabbin Josué Ferreira



La protection de notre environnement est devenue un enjeu majeur pour l’humanité. Or, dès les temps anciens, les textes de la tradition juive abordaient le thème de la responsabilité de l’être humain face à son environnement et à ses ressources.

Au sujet des êtres humains qui viennent d’être créés, le premier chapitre de la Genèse énonce : « Dieu les bénit et leur dit : *Croissez et multipliez, remplissez la terre et conquérez-la; réglez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre.* (Genèse 1:28) »

Ce verset donne l’impression d’un pouvoir absolu de l’être humain sur les autres créatures. Au XIII^e siècle, c’est dans ce sens que le rabbin catalan Nahmanide commente : « Et conquérez-la: [Dieu] leur donna le pouvoir et la souveraineté sur la terre, afin d’agir selon leur volonté envers les bêtes, les petits animaux qui pullulent et tout ce qui rampe dans la poussière; ainsi que pour construire et pour arracher ce qui était planté, pour extraire le cuivre des montagnes, etc. [...] »

Néanmoins, dans le chapitre 2 de la Genèse, le verset Genèse 1:28 est tempéré par un autre passage : « L’Éternel prit l’être humain

et le plaça dans le jardin d’Éden, pour le travailler et le garder (Genèse 2:15). »

Ici, la notion de responsabilité apparaît. L’être humain a pour fonction de prendre soin du jardin. Ainsi, au XIII^e siècle, Hizqouni commente : « Le travailler, et ce en l’arrosant, et ensuite le surveiller afin que les bêtes domestiques et sauvages ne le piétinent pas. [...] ».

D’après ce passage, l’être humain ne gouverne pas les animaux pour les exploiter sans vergogne mais dans le but de préserver l’environnement pour le bien de toutes les créatures.

Plus tard, le chapitre 20 du Deutéronome présente l’interdiction d’abattre des arbres fruitiers en période de siège. Seuls les arbres qui ne produisaient aucun fruit pouvaient être abattus et utilisés pour construire les machines de guerre. En effet, l’arbre fruitier produit notre nourriture : l’abattre reviendrait à gaspiller des ressources vitales. Ce verset est d’ailleurs à la source d’un commandement appelé, en hébreu, « Bal Tash’hit », ce qui signifie : « Tu ne détruiras pas ». Cela correspond à l’interdiction du gaspillage. Ce commandement nous incite donc à faire un usage raisonné – et raisonnable – de nos ressources.

Ce principe est développé dans le Talmud de Babylone : par exemple, celui qui détruirait des meubles sans raison valable enfreindrait ce commandement. En revanche, si les meubles sont brûlés dans le but de réchauffer une personne fragile qui a froid, parce qu’il n’y a pas d’autre choix, leur destruction est considérée comme légitime – puisqu’elle est indispensable à la préservation de la santé de la personne (Talmud de Babylone, Chabbat 129a).

Ainsi, bien que la Torah corrobore l’idée d’une souveraineté de l’être humain sur les autres créatures terrestres, elle indique également que cette souveraineté implique une responsabilité envers notre environnement et la préservation des ressources nécessaires au vivant. 🌳

Célébrations

BENÉ ET BENOT-MITZVAH



Maxime SENOUF
8.11.2025



David et Dani AGARBELLA
20.12.2025

NAISSANCE



Reuben VERMILYE
16.12.2025
Fils de Katarina Kohen Vermilye
et Maximilian Vermilye

ILS NOUS ONT QUITTÉS

Myriam GOMEZ DUMTSCHIN
2.03.1944 – 31.10.2025

Emile Benjamin ELLBERGER
12.01.1941 – 3.11.2025



RETROUVEZ LE CERCLE
DE BRIDGE DU GIL SUR
WWW.BRIDGE-GIL.CH



18-35
ANS

5^{ÈME} ÉDITION JEM TA START-UP

Appel à projets pour jeunes entrepreneurs
qui ont un projet qui fait du bien
à la société ou la planète

LANCE TON PROJET ET REJOINS
LA COMMUNAUTÉ JEM TA START UP !



2 bourses de 15.000€ à gagner !
Dépot de candidatures jusqu’au 31/03/2026

Renseignements : jts@judaismeenmouvement.org





LE CHABBAT DES ENFANTS

Un merveilleux moment de connexion et de **transmission** du judaïsme pour les jeunes familles

D.Z.

Il y a trois ans déjà, la commission éducation et jeunesse a proposé de mettre en place un événement par mois le samedi matin, dédié aux chabbats pour les tous-petits et leurs parents. Ainsi, une fois par mois, quelques dizaines de familles partagent une matinée pour transmettre aux jeunes enfants une tradition chabbatique adaptée.

En septembre, trois jeunes parents – Caroline et Jeremy Leopold-Metzger ainsi que Sarah Paternotte – ont donc répondu à l'appel de la communauté. Depuis, chaque mois, ils organisent bénévolement la matinée dédiée pour les enfants de 0 à 10 ans, 0 à 10 ans, ainsi que pour leurs parents, en compagnie de rabbi Josué, pour l'office, et de Mayanne Sion pour l'animation musicale. [Entretien avec Caroline Leopold-Metzger.](#)

Pourquoi participer au Chabbat ?

Devenir parent est clairement une étape de chamboulement et dès la naissance, les conversations tournent autour de la transmission du judaïsme aux enfants. Nous ne voulions pas attendre le Talmud Torah pour partager avec notre fils les premières notions des fêtes, du chabbat, des prières ou des chants.

Lorsqu'Eliott a eu 4 mois, nous avons commencé à assister au chabbat des enfants et nous avons découvert le bonheur de rencontrer d'autres jeunes parents de la communauté tout en voyant nos enfants commencer à interagir et grandir au fur et à mesure. Je me souviens de mamans enceintes. Aujourd'hui, ces

enfants, alors bien au chaud dans le ventre maternel, parlent et jouent ensemble lors des activités.

Comment cet événement est-il pensé ?

L'idée est de non seulement soulager les parents mais aussi de passer un bon moment. La matinée de 10h00 à 12h30 est organisée avec une activité sur un thème du judaïsme, un office et une lecture ou un échange ludique sur le thème. Nous avons deux groupes distincts : les 0-5 ans et les 6-10 ans qui se retrouvent ensuite tous ensemble pour un brunch offert par Laurent et Valérie.

Quelle est la raison de votre engagement ?

Je trouve que c'est merveilleux de voir les mêmes enfants, mois après mois, et d'échanger avec leurs parents. Nous avons tant en commun ! Et nous apprécions aussi pouvoir réapprendre des notions sur le judaïsme en organisant chaque événement sur un thème différent. Cela nous demande aussi discipline et implication car nous ne pouvons pas en rater un : nous venons d'ailleurs spécialement de Suisse allemande pour le week-end !



Que souhaitez-vous pour 2026 ?

Nous espérons que de plus en plus de familles du GIL (et en dehors !) nous rejoindront pour ce rendez-vous mensuel le samedi matin car c'est assez unique d'avoir un moment autour du judaïsme dédié aux petits, en famille. Nous serions aussi ravis d'avoir plus de parents bénévoles afin d'enrichir ces moments et en faire un incontournable de Genève et des alentours...

Pour plus d'informations : les formulaires d'inscription sont disponibles dans la lettre du GIL. Participation 10.- CHF par famille. Pour toute question, n'hésitez pas à prendre contact avec le secrétariat du GIL. 📞



Fabien Gaeng
Pessah et talit
2025

30 x 50 cm, huile sur toile



Le Talmud Torah ici et là

Richard Guedj

Apprendre

La rentrée est maintenant loin derrière nous et, au cours des derniers mois, j’ai beaucoup appris. J’ai appris à mettre des visages sur les noms (nombreux !) qui composaient, l’été dernier, mes listes de classes. J’ai appris à connaître quelques parents d’enfants du Talmud Torah et à reconnaître quelques figures de la communauté. J’ai appris comment se déroulaient les fêtes au GIL... et ce qu’était la fête de l’Escalade ! J’ai appris l’importance de quelques pratiques et valeurs : l’expression artistique, les belles tables dressées, les offices en musique, l’engagement des bénévoles, le souci de toujours bien faire. Bref, moi Lyonnais, j’ai appris à découvrir le *minhag ha-maqom* (la « coutume locale ») du GIL...

Les enfants du Talmud Torah aussi ont appris. En hébreu, j’observe déjà des progrès grâce au nouveau manuel, même si le chemin reste long. Notre nouveau curriculum se précise et se peaufine avec l’aide précieuse de Samara et de l’équipe enseignante, dont vous avez pu lire l’enthousiasme et la motivation dans le précédent numéro. Mon sentiment, c’est que chaque mercredi est un jour de joies, au pluriel : pour les uns, la joie de transmettre, pour les autres, la joie d’apprendre. C’est cet équilibre qu’il m’incombe de maintenir.

S’épanouir

Pour cela, de temps en temps, une petite mise au vert s’impose. C’est ce que nous avons fait lors de notre Chabbaton du Talmud Torah, du 21 au 23 novembre dernier. 26 enfants de Genève et de Lausanne, quelques encadrants adolescents et professeurs adultes se sont retrouvés à la Fondation Le Camp, à Vaumarcus, pour un chabbat plein extrêmement joyeux et vivifiant !



Au programme, outre les offices animés avec douceur et pédagogie par Rabbi Josué, des parties de foot, une boom mémorable et des jeux du loup-garou angoissants.

Apprendre pour mieux s’épanouir, s’épanouir pour mieux apprendre, comme juifs et juives, dans le monde d’aujourd’hui. Telle est la mission de notre Talmud Torah... 🌟

Le défi océanique d’Emma

À seulement 15 ans, Emma, fille de l’une de nos membres, vient de réaliser un exploit hors du commun : traverser l’Atlantique à la voile lors de la célèbre course de l’ARC (Atlantic Rally for Cruisers). Retour sur une aventure où la force de caractère a rencontré l’immensité de l’océan.

Il y a quelque temps, lors de sa Bat-Mitzvah, Emma confiait au Rabbin Garai qu’elle trouvait son équilibre dans le mouvement, particulièrement sur l’eau. Ce n’était pas qu’une jolie phrase. C’était une promesse de liberté et un appel vers le large.

Partie pour affronter les éléments, Emma et son équipage ont jeté l’ancre le 12 décembre dernier, après 18 jours et 20 heures de navigation intense. Cette traversée n’a pas été un long fleuve tranquille. Entre la gestion technique d’un problème de hauban (ces câbles essentiels qui maintiennent le mât) et l’exigence spirituelle d’un tel voyage, la jeune navigatrice a dû puiser dans ses ressources les plus profondes.

Le verdict est tombé à l’arrivée : une très belle 7^e place dans leur catégorie. Mais au-delà du classement, c’est l’esprit d’Emma qui a marqué les esprits. Elle a été honorée du Prix Junior, une distinction qui salue son engagement sans faille et sa détermination exemplaire tout au long de la course. Et Emma prouve que même face aux tempêtes et aux défis techniques, la volonté permet de franchir tous les horizons.

Félicitations à notre jeune championne ! 🌟



ANIMATION MUSICALE

Patrick Amsellem gratte sa guitare pour vous

On le connaît pour sa ferveur inébranlable lorsqu’il porte les offices du Chabbat en l’absence de rabbi Nathan. On l’entend lorsqu’il prend en charge des chants, sur la thébah du GIL, avec des tonalités orientales singulières. Et on le reconnaît par sa taille, sa bonne humeur, son sourire légendaire et son brushing stylisé...

Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c’est que Patrick est un guitariste chevronné, chanteur aguerri qui se produit au Club Med et qui se tient à votre disposition pour animer Bené-mitzvah et autres festivités aux résonnances et rythmes juifs. Avec son répertoire composé de chansons israéliennes, de refrains internationaux français et anglo-saxons, de chants du Chabbat parfois revisités ou encore de sa playlist latino-italienne, notre chanteur-guitariste de talent va vous en mettre plein les oreilles. Et le tout livré avec chaleur et bonne humeur pour que tout le monde en redemande et rappelle « Patriiiiiick ! ».

Animation musicale de Bené-mitzvah, notamment, au GIL ou ailleurs, le samedi après-midi, le samedi soir ou à d’autres moments. Rémunération à discrétion.

Patrick Amsellem
Guitariste chanteur | CMT Club Med talents
pat.amsellem@gmail.com | T. +33 6 11 19 15 44



Le GIL a besoin de Vous !

Sans votre générosité, notre mission ne pourrait se poursuivre.



Scannez & Donnez
*avec votre application bancaire

Bénéficiaire | Communauté Juive Libérale de Genève
IBAN CH05 0024 0240 2554 0200 U

Merci de tout cœur.



LIRE LE TALMUD AVEC

Michèle Audin

(T.B. Berakhot 32b)



« Alice Klempner avait accepté une vie où tout était rationné : la viande, le lait, les matières grasses.

Elle avait élevé des lapins dans sa cave. »¹

Peut-être Alice préparait-elle du fameux lapin gallois ?

La recette, certes, n’est guère kasher, qui a recours à la chair d’un animal impur² et qui mêle *fleischig* et *milchig*³. En réalité, ce *Welsh* rabbit est moins scandaleux qu’il n’en a l’air, puisque le nom sous lequel cette recette est passée à la postérité n’est en réalité qu’une déformation de *Welsh rarebit*...

À la mémoire de Peter Paul Moser (1926 – 2003)

Gérard Manent

Passons rapidement sur le second terme, *rarebit*, qui désigne en anglais un mets de choix et qui se trouve employé ici par antiphrase puisque ce plat s’apparente à un véritable « plat du pauvre ». En sa version traditionnelle en effet, on fait chauffer de la bière dans un caquelon avant d’y incorporer pour l’y faire fondre un morceau de chester, souvent remplacé de nos jours par du cheddar. Dans certaines régions des Hauts-de-France, on ajoute souvent du jambon, voire du bacon – sans doute par contamination culinaire avec le très parisien croque-monsieur. Il existe d’ailleurs une variante avec œuf, justement nommée croque-gallois, ou *Welsh* complet. On pourra encore (comble de fantaisie) relever ce tout parfois indigeste de piment d’Espelette (que celle qui n’a jamais eu recours à cette épice me jette la première pelote basque), voire de l’inimitable Worcester sauce, mélasse aussi impossible à digérer que difficile à prononcer.

Bref, on le voit, ce *rarebit* n’a rien de rare : en effet, il relève moins de l’Appellation d’Origine Contrôlée que d’une cuisine frelatée, riche en mélanges improbables. Ce qui nous ramène tout droit au premier terme, cet adjectif *Welsh* qui va s’avérer riche en surprises. Loin de dénoter une nationalité ou une origine ethnique (les Gallois, en l’occurrence), cette épithète était surtout employée comme nom d’oiseau, tant était appuyée sa valeur péjorative : aux XVII^e et XVIII^e siècles, on taxait de *Welsh* toutes sortes de contre-façons, succédanés et autres ersatz.

Dans son évocation romanesque, mais aussi précise et documentée que possible, de la vie strasbourgeoise sous le Troisième Reich, Michèle Audin rappelle qu’était employée la formule injurieuse « *Hinaus mit dem welschen Plunder* »⁴, expression où l’on reconnaîtra sans difficulté notre adjectif *Welsh*, agrémenté pour l’occasion à la sauce nazie. Outre le délicieux jeu de mots « *hinaus mit* » qui enjoint à la fois à « mettre dehors »

et à « mettre fin », l’expression « *welschen Plunder* » désigne ce que la même Michèle Audin rend joliment par le très allitératif « fatras français ». Le mot *fatras*, qui désigne en français un amas confus et hétéroclite, traduit bien l’allemand *Plunder*, qui renvoie aux guenilles, frusques et autres haillons dont sont censés être revêtus tous les voleurs, maraudeurs, et pillards, dont la présence discrète perce à travers la quasi-homonymie entre ce même *Plunder* et le mot *Plünder*, qui les désigne en allemand.

Or une oreille hébraïque nourrie au lait de la Torah ne sera pas insensible à l’analogie entre ce « fatras français » et la « tourbe nombreuse » qui jadis sortit d’Égypte : « De plus, une tourbe nombreuse les avait suivis, ainsi que du menu et du gros bétail en troupeaux très considérables »⁵. Si donc la Torah Écrite taxe la foule nombreuse qui a suivi les Hébreux hors de l’Égypte pharaonique de *érev rav*, la Torah Orale, par la bouche des Sages du Talmud, précise la nature de ce ramassis humain : « Les riches Juifs de Babylonie qui refusent de soutenir leurs coreligionnaires dans la détresse ne sont pas des descendants de notre père Abraham, mais sont les rejetons de la multitude hétéroclite qui sortit d’Égypte »⁶.

Ainsi donc, pour les Sages, être Juif n’est pas – pour paraphraser Romain Gary – une affaire de sang (ni, n’en déplaise aux fondamentalistes identitaires qui sévissent dans les laboratoires du

monde entier, une question d’ADN), mais un souci éthique, comme aurait dit Levinas.

Il n’en reste pas moins que peut subsister un certain malaise : bien qu’ils prennent soin de rejeter toute définition essentialisante, les Sages n’en avalisent pas moins l’expression toraïque *érev rav*, que l’on retraduit ici indifféremment par « fatras fuyant » ou « *Welsh rabbits* » (tant il est vrai que ces gens détalèrent comme des lapins). Il existerait donc, de par le monde, des gens, reconnaissables entre tous, qui seraient le rebut de l’humanité et que l’on pourrait reconnaître par leurs haillons (*Plunder*) ou encore, qui sait, par le charabia qu’ils se targuent de parler.

Loin alors que ces gens-là parlassent une langue digne de ce nom, leur dialecte relèverait de ce que l’on pourrait nommer, par analogie toujours, une *Welsh* tongue. Langue frelatée, succédané de langage, sabir dégénéré. Or, malheureusement, il est une ethnie dont la langue, précisément, a été taxée de *Rotwelsch* : les Yénisch. Réputés voleurs, asociaux et néfastes, ces nomades maniant leur *Jenische Sprache* furent pourchassés sans pitié, enfermés dans des hôpitaux psychiatriques où ils subirent électrochocs et stérilisation forcée ; leurs enfants furent placés dans des familles bien sous tous rapports. Bref, ils subirent un véritable génocide. Quand ça, me demanderez-vous ? Entre 1926 et 1973. Où ça ? Ici, en Suisse⁷. 🇨🇭

¹ Michèle Audin, *La Maison hantée*, Les Éditions de Minuit, 2025, p. 141.
² *Lévitique* 11:5.
³ Contrevenant ainsi à l’interdit *érev rav*, déduit d’une triple source toraïque (*Exode* 23:19, *Exode* 34:26 et *Deutéronome* 14:21), puis savamment élaboré par les Sages dans T.B. *Houllin* 113b-115b.
⁴ Michèle Audin, *op. cit.*, p. 110.
⁵ *Exode* 12:38.
⁶ T.B. *Beitsah* 32b.
⁷ Sur le programme « *Kinder der Landstrasse* », lire les ouvrages autobiographiques de Mariella Mehr. On consultera utilement le document *Yéniches et Manouches en Suisse : Jalons clés de l’histoire récente*, édité par la Confédération suisse/Département fédéral de l’intérieur.

OTAGE

Eli Sharabi

Ex-otage à Gaza
et auteur d'un best-seller :
« Je continue d'avancer »

Nathalie Harel

BACK HOME

אלי שרעבי
ELI SHARABI
(51)

ברוך נשוא!
I'm happy
to be home.
אלי ש.



BRING HIM HOME NOW!

HOSTAGES AND MISSING FAMILIES FORUM



Depuis sa libération le 8 février dernier, après 491 jours de captivité à Gaza, Eli Sharabi est acclamé partout où il se rend. Y compris dans l'hôtel de Herzliya, où nous l'avons rencontré fin octobre. Premier captif israélien à avoir publié son récit de captivité, son livre « Otage » s'est hissé au rang de best-seller. Ce résident du kibboutz Be'eri est devenu un symbole. Celui qui a appris le jour de sa libération que sa femme et ses filles avaient été assassinées le 7 octobre 2023, ainsi que la mort de son frère tué en captivité, n'a cessé de se battre ces derniers mois pour que ses camarades d'infortune sortent des griffes du Hamas. À l'occasion de la parution de son récit en anglais chez HarperCollins et en français chez Michel Lafon, il se confie. Entretien.

Où étiez-vous lorsque les derniers otages vivants ont été ramenés en Israël ?

Je voyageais aux États-Unis pour la tournée du livre en anglais et, par un hasard de calendrier, je suis rentré en Israël le 13 octobre, le matin même où les libérations ont commencé. J'ai atterri deux heures avant l'arrivée du président Trump ! L'aéroport était presque à l'arrêt à cause de cette visite. J'ai pris le train pour Tel-Aviv et j'ai vu tous ces gens pleurer de joie. C'était un moment de soulagement immense, même si, pour ma famille, la douleur reste intacte.

Quel regard portez-vous sur l'accord qui a permis ces libérations ?

En captivité, nous disions : « Qu'aucun soldat n'entre ici et qu'aucune mère n'apprenne que son fils est tombé au combat ; qu'on nous sorte par un accord. » Malheureusement, cela ne s'est pas passé ainsi : des centaines de familles endeuillées se sont ajoutées. Alors, même imparfait, cet accord va nous permettre de recommencer à respirer.

Comment voyez-vous l'avenir de l'État juif et de ses voisins palestiniens ?

Je souhaite que la vision que Trump et Steve Witkoff décrivent – un Hamas exclu du pouvoir – se concrétise. Et que les Palestiniens voient un jour une vie meilleure, sans perte, ruine ni terreur. Des Gazaouis travaillaient à Be'eri. Ils faisaient partie de notre paysage – de bonnes personnes, et ils le sont toujours à mes yeux. Les membres du kibboutz accompagnaient des malades de Gaza jusqu'aux hôpitaux israéliens. Et, ironie cruelle, les terroristes du Hamas ont frappé ceux qui les aidaient le plus et incarnaient la

« Merci Eli, tu es une inspiration. »

→ Eli Sharabi



coexistence au quotidien. Pour tout le pays, c'est un « réveil brutal ». À Gaza, les voix hostiles au Hamas ne se sont pas vraiment fait entendre. La jeune génération a subi un véritable lavage de cerveau. À mon sens, il faudra au moins deux générations avant d'entrevoir des signes de changement.

Et côté israélien ? Il faut aussi un changement. Notre leadership ne peut pas rester déconnecté du peuple ou ignorer la justice. Cela vaut pour nos 120 députés. Nos représentants doivent refléter une éthique et une forme d'humilité.

Faites d'Israël votre héritier

En faisant un legs en faveur de KKL-JNF Suisse, vous créez un lien avec Israël pour l'éternité.

Pensez-y dès maintenant.

Dans le cadre d'un entretien confidentiel, nous vous conseillons et vous accompagnons dans votre démarche.

Fonds National Juif (Suisse) · Keren Kayemeth Leisrael
Téléphone: 044 225 88 00 | E-Mail: legs@kklsuisse.ch



Depuis 1901, le KKL-JNF s'engage pour la nature et la qualité de la vie en Israël.



J'AIME TEL-AVIV

Hamoutzim et salatim

Vous n'avez encore rien commandé et voici que votre table se couvre de petites assiettes au contenu coloré. Bienvenue dans le monde savoureux des *hamoutzim* et *salatim* !

Karin Rivollet

Hamoutzim ? Salatim ? Les premiers sont des « pickles », soit des légumes fermentés ou en saumure. En grignoter quelques-uns en parcourant le menu du restaurant vous ouvrira à coup sûr l'appétit. Les plats classiques comprennent concombres au sel, olives en saumure, rondelles de petits radis joliment rosies par le vinaigre ou fleurettes de chou-fleur blanc ou violet fermenté. Piments verts et rouges sont réservés aux convives aguerris. Ces « pickles » vont accompagner avec bonheur votre repas de grillades et plats méditerranéens et les rendre à la fois plus savoureux et plus digestes.

Les petits plats de *salatim* (littéralement «salades» en hébreu) sont l'expression moyen-orientale de l'hospitalité : une invitation à la convivialité car ils sont prévus pour être partagés. Les restaurants de Tel-Aviv font preuve de la créativité la plus débridée pour élever les *salatim* au rang de grand art. Il y a bien sûr les indétrônables : carottes au *kamoun* marocain, aubergines grillées, *houmous* et *tehina* de toutes les couleurs. Mais on découvre de véritables joyaux végétaux : mini-courgettes marinées enfouies sous un monticule d'herbes fraîches, damiers de poivrons grillés colorés, croquants pois chiches grillés aux épices.

Chaque chef propose une variété de recettes personnelles allant du crémeux au croustillant, du doux à l'épicé, du tartinable au picorable du bout des doigts. Ces petites assiettes sont accompagnées

de pain pita tiède, de brioche beurrée à peine sortie du four ou de pain de campagne maison à l'épaisse croûte dorée.

Cette description vous fait saliver ? C'est bien le but de cette entrée en matière gourmande ! Car le repas au restaurant est non seulement un plaisir culinaire mais aussi une expérience sociale. Un rendez-vous de détente, d'échanges et de discussions animées. Ces deux dernières années de guerre ont été très difficiles pour les Israéliens et pourtant les restaurants n'ont pas désempé. Vous n'avez pas réservé ? Passez votre chemin, toutes les tables sont occupées par une population avide de rencontres et de chaleur humaine. Le partage des plats, où chacun trempe son pain dans l'assiette commune, permet de resserrer les liens. Cette abondance colorée rassure et on n'est pas pressé de rentrer chez soi.

← Plateau d'entrées chez **Manta Ray**

Les *salatim* sont à tel point devenus une institution qu'ils ont donné lieu à une vaisselle dédiée : des piles de petits ravers ovales en porcelaine blanche sont en vente pour quelques shekels dans les supermarchés afin d'offrir, même à la maison, des plats à partager avec famille et amis, avant de jeter quelques brochettes sur le barbecue (une autre institution israélienne). Tous les supermarchés proposent des barquettes de houmous, caviar d'aubergines, *salat turki* et d'autres classiques méditerranéens. Chez soi, il suffit de transférer le contenu de la barquette dans le ravier et d'ajouter huile d'olive et herbes fraîches pour régaler ses invités. Pas un frigo israélien qui ne contienne ces aliments de survie ! Et si l'envie d'un pique-nique sur la plage vous prend, vite une natte déployée sur le sable chaud, quelques *salatim* et l'ambiance est assurée.

Alors d'où vient cette habitude ? Sur le fertile terreau gastronomique de la Palestine ottomane du début du XX^e siècle, l'habitude de manger des légumes cuits s'est enrichie d'influences de la diaspora juive venue avec les vagues d'alyah. À Tel-Aviv, la mixité sociale est telle qu'il est difficile d'attribuer l'origine d'un plat à telle ou telle population ; la cuisine israélienne est une marmite où mijotent des recettes originaires des quatre coins du globe. Chaque vague migratoire a apporté ses traditions culinaires qui ont épousé les plats locaux.

Les Israéliens d'origine marocaine ont l'habitude de dresser sur la table du *Chabbat* une multitude de légumes cuits : salade de carottes au *kamoun*, poivrons grillés dopés d'ail et de coriandre, betteraves onctueuses au sirop de datte. Tous ces plats se retrouvent parmi les *salatim* classiques auxquels les immigrés d'Europe de l'Est ont ajouté œufs et foie haché, gros concombres malossol au sel, chou et légumes cuits fermentés, parfois aromatisés d'épices bien locales. Ce méli-mélo culinaire est fréquemment pimenté par les sauces d'origine irakienne : *zhoug* au piment et à la coriandre, et *amba* à la mangue.

Une équipe de sociologues du musée ANU a recherché l'origine de cette consommation généralisée de *salatim*. Elle remonterait ainsi à la fin des années 1940 : à la suite de la déclaration d'indépendance de l'État d'Israël en 1948, le pays se trouva dans une situation économique difficile, faisant face au défi d'intégration de centaines de milliers de Juifs expulsés des pays arabes. Dans un contexte d'insécurité politique et économique, le gouvernement se trouva alors dans l'obligation d'instaurer un rationnement, en particulier de viande et de volaille. Les familles se sont adaptées en consommant les légumes produits localement, seule nourriture abordable en ces temps difficiles.

Depuis, les kibboutzim et l'armée israélienne perpétuent cette tradition en

offrant au début de chaque repas, y compris au petit déjeuner, des légumes cuits et crus pour satisfaire, à toute heure, les appétits de populations d'origine variée. Contrairement aux mezzés grecs, turcs et nord-africains et aux tapas espagnols, les *salatim* israéliens se mangent toujours froids. Si les restaurants de grillades les servent encore souvent sans les facturer en espérant que votre commande de viande sera généreuse, de plus en plus de restaurants offrent un choix de *salatim* plus élaborés que vous choisirez sur le menu ou sur l'ardoise du jour et qui constituent de véritables entrées. Vous les retrouverez donc sur l'addition une fois le repas terminé. Rien ne vous empêche en revanche de faire un choix abondant de *salatim* qui constitueront votre repas.

Alors régalez-vous ! 🍴



suite →



Tehina verte aux herbes

POUR 4 PERSONNES

250 g de tehina • 200 g d’eau • Le jus d’un citron •
4 c. à soupe de menthe ciselée • 4 c. à soupe
de coriandre ciselée • 4 c. à soupe de persil plat ciselé
• ½ gousse d’ail (en option) • Sel/poivre

Mixer tous les ingrédients pour obtenir une purée lisse. Ajouter un peu d’eau si le mélange est trop compact.

Conseil : Cette tehina se marie bien avec du chou-fleur ou des brocolis grillés.

Salade de betteraves, féta et pickles d’oignons rouges

POUR 4 PERSONNES

4 petites betteraves, cuites, épluchées, coupées en gros quartiers • 100 g de féta • 1 gros oignon rouge, épluché, débité en fins quartiers • 50 cl de vinaigre blanc • 2 c. à soupe de sucre • 1 c. à café de sel •
3 c. à soupe d’huile d’olive • 3 c. à soupe de mélasse de grenade • 1 c. à soupe de ciboulette ciselée •
Sel/poivre

1. Préparer le pickle d’oignon : mélanger le vinaigre, le sucre, le sel et 2 c. à soupe d’eau. Verser dans une petite casserole, ajouter les tranches d’oignon et cuire sur feu doux pendant 15 minutes, jusqu’à ce que l’oignon soit tendre mais pas mou. Égoutter, réserver.

2. Préparer la sauce avec l’huile, la mélasse de grenade, saler et poivrer. Ajouter les quartiers de betterave, bien mélanger et dresser dans le plat de service.

3. Émietter la féta sur les betteraves, parsemer de ciboulette et décorer de pickles d’oignon.

4. Servir à température ambiante avec du pain pita.



← Station ornithologique –
Parc Yeruham

Au sud, le KKL-JNF a intensifié son soutien aux communautés de l’enveloppe de Gaza et s’emploie à recréer un environnement durable et innovant pour redonner aux familles l’envie et les moyens de revenir dans leur communauté d’origine. Des terres en friche ont été restaurées à des fins agricoles, des parcs et des espaces verts urbains sont en plein développement, des sentiers pédestres sont réhabilités et des pistes cyclables sont allongées et sécurisées.

Dans le Néguev, le KKL-JNF transforme des paysages arides en écosystèmes dynamiques : le travail de reboisement autour de Beer-Sheva est spectaculaire et offre à la ville une ceinture végétale, un véritable poumon vert pour cette région en forte expansion. Le rêve de David Ben Gourion prend forme : le désert devient un espace de vie pour les habitants d’Israël. 🌳

ISRAËL

Le futur s’enracine

Réfaëla Trochery

Alors qu’Israël caresse un espoir de paix durable, son avenir passe par la reconstruction des terres et des communautés dévastées, au nord comme au sud. Né à Bâle en 1901, le KKL-JNF est plus que jamais engagé à relever ce défi, sur fond de développement durable, pour le retour des communautés dans leur foyer et le bien-être des générations à venir.

Pionnier dans les domaines de la sylviculture et de la biodiversité, de la conservation de la nature et des technologies agricoles et hydrauliques innovantes, il est au cœur de cette reconstruction et entend, de plus, partager son expertise sur le plan mondial. Sa mission va au-delà de la nécessaire reforestation : il s’agit de construire un avenir solide, inclusif et résilient. Pour ce faire, il développe des infrastructures vitales et cultive les ressources naturelles et humaines afin de promouvoir l’excellence, l’équité sociale et l’égalité des chances pour tous.

Ces idéaux s’incarnent dans de nombreux domaines pratiques, au nombre desquels le Kinnereth Climate Innovation Center (KIC). Issu d’un partenariat entre le Kinneret Academic College, la société Zemach Mifalim et le KKL-JNF, ce centre développe des programmes de recherche novateurs dans de nombreux domaines comme la lutte contre le réchauffement climatique et la désertification, la préservation de l’eau, le développement durable, les énergies alternatives et

l’alimentation, en capitalisant sur l’I.A. appliquée à l’agro-watertech et l’agritech. Son impact technologique est aussi social. Il permet ainsi à la région du nord de retenir ses talents, ses chercheurs, ses entrepreneurs et ses étudiants pour redévelopper une région en crise et permettre aux familles issues de la périphérie de renouer avec la prospérité.

→ Faire fleurir le désert : le rêve de David Ben Gourion devenu réel



→ Préservation de l’eau et énergies renouvelables





GALA

Soirée de gala du Keren Hayessod

Sabrina Vulfs Gobbi

Le 3 février dernier, près de 300 personnes se sont réunies à l’hôtel Président Wilson pour la soirée de gala du Keren Hayessod (KH) Genève. La soirée s’est ouverte avec les interventions d’Yves Braunschweig, président du Keren Hayessod Suisse romande, et d’Edna Weinstock, CEO du KH. Tous deux ont rappelé la constance du lien qui unit la communauté genevoise aux populations israéliennes les plus fragilisées et l’importance d’un soutien inscrit dans la durée, au-delà de l’urgence, pour renforcer les structures sociales, éducatives et sanitaires du pays.

Le docteur Oren Tene, chef du service de psychiatrie de l’hôpital Ichilov, a ensuite partagé son expérience clinique. Il a décrit la multiplication des situations de stress post-traumatique observées depuis le 7 octobre, chez des profils très divers, familles déplacées, enfants,

secouristes, soignants, autant de vies durablement marquées par le choc des événements. Son approche privilégie un accompagnement global où le soin psychique s’articule étroitement avec la prise en charge du corps, au sein d’unités pensées pour réunir ces compétences et éviter le morcellement des parcours de soins.

Parmi les initiatives majeures soutenues aujourd’hui figure le projet Geffen, futur centre thérapeutique pionnier qui réunira, en un même lieu, le traitement des blessures physiques et psychiques liées au traumatisme. Ce modèle intégré, coordonné et multidisciplinaire vise à proposer aux patients un suivi continu, du soin médical à la réhabilitation émotionnelle, dans un environnement conçu pour accompagner la reconstruction sur le long terme, une approche encore rare à cette échelle.

← Irma Danon interviewe Rotem Sela et Lior Raz

Un bénéficiaire du programme Shavim est venu lui faire écho à travers son propre parcours. Son témoignage, livré avec pudeur, a permis de mesurer l’impact très réel de ces dispositifs de réhabilitation et la manière dont ils peuvent accompagner un retour progressif à la vie quotidienne.

La seconde partie de la soirée a pris la forme d’une conversation menée par la journaliste Irma Danon avec deux figures majeures de la scène culturelle israélienne, Lior Raz et Rotem Sela. L’échange a été ponctué d’humour et de souvenirs partagés.

Rotem Sela est revenue sur son travail d’actrice et de présentatrice, notamment pour la série Red Alert, inspirée de récits réels liés au 7 octobre. Elle y incarne un personnage directement inspiré de Batsheva Yahalomi, habitante du kibboutz Nir Oz dont le fils a été enlevé lors des attaques. Présente à plusieurs reprises sur le tournage, cette mère est venue partager son histoire avec l’équipe. Pour la comédienne, cette rencontre a donné au rôle une dimension très concrète, en l’ancrant dans le vécu d’une famille bien réelle. Cette attention aux histoires intimes et à la mémoire traverse également Soda, film qu’elle a porté aux côtés de Lior Raz, où il est question des blessures laissées par la Seconde Guerre mondiale et des silences de l’après-guerre. Elle a souligné combien ces traumatismes plus anciens continuent de résonner aujourd’hui dans la société israélienne, créant un écho avec le présent.



↑ Rotem Sela et Lior Raz

Face à elle, Lior Raz a parlé avec simplicité de son parcours, de ses années dans une unité d’élite, de la création de *Fauda*, dont il est à la fois l’initiateur, scénariste et acteur, et de la façon dont l’écriture et le jeu lui ont permis de mettre en mots certaines expériences personnelles. Son regard, souvent teinté d’autodérision, a apporté de la légèreté sans éluder la gravité des sujets abordés. Tous deux ont partagé leurs souvenirs du 7 octobre, la manière dont ces événements ont marqué leur entourage et la place que peut tenir la création artistique pour traverser ces périodes.

La soirée a pris ensuite une tonalité plus festive avec la performance de Tal Vakinin, dont l’énergie communicative et les titres entraînants ont accompagné le dîner et rassemblé les invités.

Au fil des témoignages, des échanges et des rencontres, la soirée a rappelé la raison d’être du Keren Hayessod : transformer la solidarité en actions tangibles, avec cette volonté constante d’apporter un soutien concret, durable et profondément ancré dans la réalité du terrain. 🇮🇱

↓ Docteur Oren Tene, chef du service de psychiatrie de l’hôpital Ichilov





HISTOIRE

Dibbouk

Apolonia

Le dibbouk, créature issue du folklore juif, a longtemps fait trembler les shtetls d'Europe de l'Est. Esprit tourmenté et tourmenteur, sa spécialité est de pénétrer le corps d'un vivant, non sans conséquences physiques et psychologiques pour la victime. Cette figure centrale dans la culture yiddish, qui a connu son apogée dans le théâtre du XIX^e siècle, symbolise la polarité entre vie et mort, puis, dans un temps ultérieur, entre mémoire et présent.

← Affiche de l'exposition au MAHJ « Le Dibbouk, fantôme d'un monde disparu » qui s'est déroulée du 26 septembre 2024 au 26 janvier 2025. (à l'origine cela représente Léa de la pièce de Anski. Réf: Hanna Rovina dans le rôle de Léa - Berlin, 1926 - Contretype moderne - Cologne, Universität zu Köln)

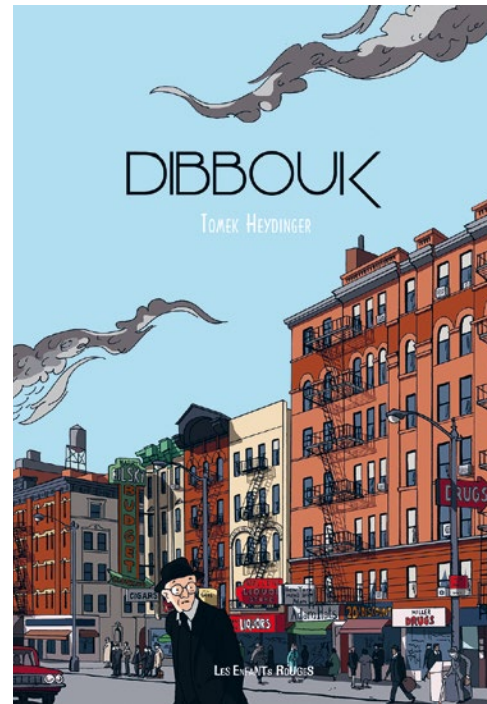
Tout comme le Père Fouettard ou encore le Grand Méchant Loup (devenu sympathique depuis la pub Intermarché diffusée cet hiver à l'occasion de Noël), il incarne une figure angoissante. Toutefois, contrairement aux deux exemples cités, le *dibbouk* est une peur taillée spécialement pour les « grands ». Les enfants vivent le présent. Les adultes revivent leur passé. Le *dibbouk* est la métaphore d'une mémoire traumatique, un passé refoulé solidement amarré à l'inconscient d'un individu.

Histoire d'un mot

« Dibbouk » (דִּבְבוּק) provient du mot hébreu « dabak » (דָּבַק), qui signifie s'accrocher, adhérer. Ce terme vient de l'expression *dibbouk me-ru'ah* (attachement d'un mauvais esprit). Si les mauvais esprits ont toujours existé, il s'avère que le « dibbouk » est une invention relativement récente. Avant le XVII^e siècle, on parlait plutôt d'*ib-bur* pour caractériser un esprit impur. Cette catégorie, aujourd'hui reconnue comme une version « soft » et plus « sympa » que le dibbouk, implique un consentement de la part de la personne possédée.

Dans la Bible sont mentionnés de nombreux cas de possession, sans que cela ne fasse directement allusion à cette créature. Parmi les exemples notables, on peut citer la prouesse du roi David, qui aurait exorcisé Saül grâce à sa harpe (David était connu pour être un grand mélomane et un aède de talent). Ces cas de possession impliquent l'action d'esprits impurs, et non d'âmes perdues comme on le verra chez les dibboukim kabbalistiques.

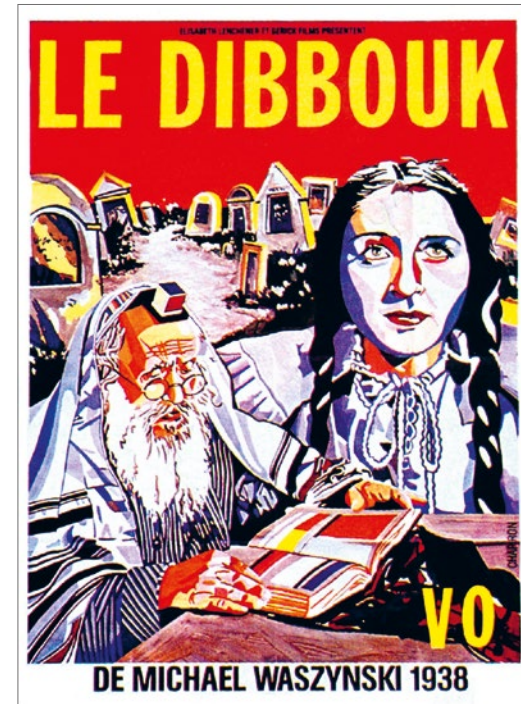
C'est au XVI^e siècle que la notion de *dibbouk* a véritablement émergé. Le *Shivhei ha-Ari* mentionne la notion de *gilgoul*, théorisée par le kabbaliste Isaac



Louria (1534–1572) à Safed (Galilée), qui estime que certaines âmes nécessitent de passer par l'étape de la réincarnation (avec plusieurs cycles d'essorage bien sentis) pour accomplir leur mission divine (un concept situé entre développement personnel moderne et religion). Le « gilgoul ha-neshamot », alias le « cycle des âmes », décrit ce concept de la réincarnation. Ses théories ont été la base d'un ouvrage rédigé par son apprenti Haïm Vital, le *Sha'ar ha-gilgoulim*.

Le *dibbouk* est souvent le résultat d'un *gilgoul* qui a mal tourné. Le *dibbouk* est tantôt décrit comme l'âme d'un défunt qui n'aurait pu accomplir à temps sa mission divine, tantôt comme une entité maléfique. Chaque homme et femme reçoit un *tikkoun* dès la naissance. Une façon de réaliser son destin quand on n'a plus de corps est la transformation de l'âme en dibbouk. Ainsi, si un malheureux ne réalise pas son *tikkoun* ou décède de manière prématurée, il devient un candidat potentiel à une transfiguration en dibbouk.

On dit par exemple que le prophète Élie avait été auparavant Phinéès (ou Pin'has), fils d'Aaron. Un midrash, mettant en avant leur ferveur passionnée et sincère pour Dieu, avance que les deux hommes seraient la même personne. La réincarnation est donc un sujet qui date. Après les années 60, quand la traque



d'Eichmann est à son apogée, le terme de *dibbouk* est utilisé comme métaphore pour nommer les traumas laissés par la Deuxième Guerre mondiale.

Dans la fiction

Le *Dibbouk* d'Anski (1863–1920), sorte de Roméo et Juliette à la yiddish, évoque l'histoire tragique de deux jeunes gens promis l'un à l'autre depuis la naissance, mais dont l'amour, resté inabouti, aura eu raison de la vie des deux protagonistes. Le jeune homme, après un exercice alchimique raté, finit par mourir et s'empare aussitôt du corps de sa bien-aimée, fiancée de force par son père à un homme plus fortuné que lui. Il réussit à faire capoter leur mariage en s'exprimant à travers la bouche de sa fiancée de sa voix d'homme, ce qui mettra certes fin à la cérémonie, mais amènera la fiancée à se faire exorciser. Des rituels d'exorcisme achèveront la séparation des deux âmes avec succès, mais la jeune femme, privée alors d'une partie d'elle-même, ne survivra pas à cette amputation. Ce n'est que dans l'au-delà que leur amour finira par se réaliser.

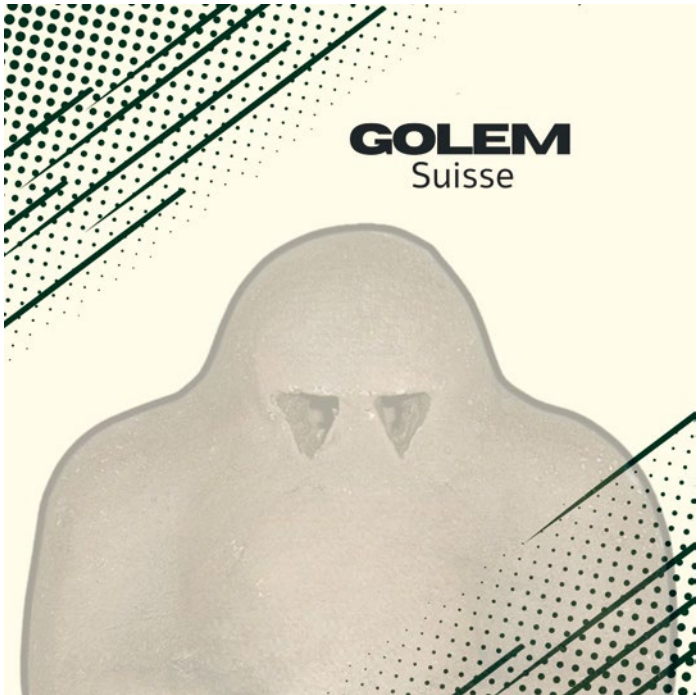
Créée à Vilnius en 1917, la pièce a été écrite une première fois en russe, puis, sur le conseil de Constantin Stanislavski (1863–1938), comédien et metteur en scène, Anski la fera jouer en yiddish. Le *Dibbouk* devient ainsi un classique du théâtre yiddish.

Dans un registre plus comique, Romain Gary a lui aussi usé de cette figure dans son roman le plus décapant et inclassable, *La Danse de Gengis Cohn*, publié en 1967. Schatz, un ancien SS ayant ordonné l'exécution sommaire d'une quarantaine de Juifs en 1944, se retrouve hanté par le plus effronté d'entre eux, un certain Moïshe Cohn, dit Gengis Cohn, qui l'oblige entre autres à chanter en yiddish et à cuisiner du *cholent* pour Chabbat. Son entourage le croit devenu fou, tandis que lui sombre dans l'alcoolisme. Cette représentation cabotine du fantôme de la Shoah sur l'Allemagne nazie montre les traces inextricables du trauma laissées autant sur les morts que sur les vivants.

Qui a peur du dibbouk ?

Derrida décrit la figure du fantôme comme un appel à la justice (tout comme Shakespeare). Le désir de réparation qui découle de ce besoin de justice amène aux ruminations, aux perspectives vengeresses (le *dibbouk* se venge en intégrant le corps de la personne possédée), au désir, quelque part, de redevenir complet (et s'il est refoulé, la déprime guette).

« To be or not to be » est précisément la question ici. Au final, il ne faut pas avoir peur du dibbouk, mais plutôt l'accueillir, lui laisser son espace, le laisser parler pleinement, accepter sa transmission pour enfin pouvoir faire son deuil..



COLLECTIF

Golem Suisse: une voix juive progressiste

Ines Malka-Forster

réponses concrètes à l’antisémitisme, qui ne reposent ni sur la stigmatisation ni sur des logiques sécuritaires simplistes. Le collectif revendique un dialogue exigeant, fondé sur l’écoute et la responsabilisation des institutions.

L’un des principes centraux de Golem Suisse est l’inscription de la lutte contre l’antisémitisme dans un cadre plus large de justice sociale. Le collectif affirme que l’antisémitisme ne peut être combattu efficacement s’il est isolé des autres formes de racisme, de sexisme ou de LGBTQIA+ phobie. Cette approche se traduit également par une attention portée aux enjeux internationaux, notamment par la défense des droits à l’auto-détermination des peuples, dans une perspective de sécurité et de dignité pour toutes et tous.

Au-delà des actions déjà menées, Golem Suisse se projette dans une dynamique de long terme. À partir de 2026, le collectif prévoit l’organisation d’événements publics, de rencontres culturelles et de temps de discussion ouverts, ainsi que le développement de formations et d’outils pédagogiques. Ces initiatives s’adresseront aussi bien aux milieux militants qu’aux institutions, aux médias ou au grand public, avec l’objectif de fournir des clés de compréhension et de renforcer les capacités collectives à identifier et combattre l’antisémitisme sous ses formes actuelles.

En combinant ancrage local, interventions médiatiques, travail politique et projets éducatifs, Golem Suisse entend occuper une place singulière dans le paysage romand. Ni simple collectif de réaction ni structure institutionnelle, il se positionne comme un espace de réflexion et d’action, attaché à faire exister une parole juive critique, autonome et pleinement inscrite dans les débats contemporains. 

Le choix du nom « Golem » renvoie à une figure bien connue de la tradition juive : une créature façonnée par l’humain, animée par les lettres et la parole, souvent chargée d’une mission de protection. Golem Suisse se réapproprie ce symbole comme l’image d’une force collective construite, consciente de ses limites, mais déterminée à agir. Le collectif insiste sur le caractère inachevé du golem : une métaphore d’un engagement politique qui se pense comme perfectible, attentif à ne pas reproduire les mécanismes de domination qu’il combat.

Depuis sa création, Golem Suisse a cherché à intervenir concrètement dans l’espace public. Le collectif a pris part aux débats à travers plusieurs tribunes et contributions dans la presse, visant à rendre visibles des formes d’antisémitisme contemporaines parfois relativisées ou mal identifiées. Ces prises de position s’attachent à introduire de la complexité dans des débats souvent polarisés, en affirmant l’existence d’une parole juive plurielle, irréductible à une seule lecture (géo)politique.

Parallèlement à ce travail médiatique, Golem Suisse est allé à la rencontre de responsables politiques ainsi que d’actrices et d’acteurs institutionnels. Ces échanges ont pour objectif de porter les réalités vécues par les personnes juives en Suisse romande directement dans les lieux de décision, mais aussi de réfléchir à des

Formé en 2025, Golem Suisse porte une parole juive, progressiste et nuancée dans l’espace public et médiatique romand. Un discours malheureusement rare mais nécessaire dans une société de plus en plus polarisée.

Dans un contexte marqué par une recrudescence des actes et des discours antisémites en Europe et dans le monde, un nouveau collectif a émergé en Suisse romande : Golem Suisse. Né de constats partagés par des personnes juives issues de différents horizons, le collectif entend répondre à l’antisémitisme de manière collective, critique et ancrée dans les réalités contemporaines, sans l’isoler des autres formes de discriminations.

Golem Suisse regroupe aujourd’hui des membres de confession juive et autre, provenant de l’ensemble de la Suisse romande. Le collectif se caractérise par la diversité de ses parcours (militants, académiques, culturels ou associatifs) et par une organisation volontairement horizontale. Il se définit comme un espace ouvert, prêt à accueillir de nouvelles personnes souhaitant s’engager contre l’antisémitisme dans une perspective solidaire et non dogmatique. Cette ouverture est revendiquée comme une condition essentielle pour renouveler les formes de mobilisation et éviter l’entre-soi.

RENCONTRE

« France : le choc ou la chute »

Patricia Draï



↑ Thibault de Montbrial

Avocat au Barreau de Paris, officier de la réserve opérationnelle de la Gendarmerie, Thibault de Montbrial a fondé, en 2015, le Centre de Réflexion sur la Sécurité Intérieure (CRSI). Spécialiste des questions de sécurité, il a déjà publié deux ouvrages sur ce thème : « Le sursaut ou le chaos » en 2015 et « Osons l’autorité » en 2020. Dans son troisième ouvrage intitulé « France : le choc ou la chute », publié en 2025 par les éditions de l’Observatoire, fruit de nombreux échanges avec des Français, des policiers, des gendarmes — pas moins de 30 réunions publiques, 5’000 Français rencontrés dont 500 élus locaux —, Thibault de Montbrial évoque l’immense besoin de sécurité des citoyens. [Rencontre avec l’auteur.](#)

Cette sécurité étant l’une des missions essentielles de l’État, vous évoquez l’urgence qui vous a conduit à publier cet ouvrage. Comment en est-on arrivé à cette situation ?

La situation actuelle est le fruit de plusieurs décennies de petites lâchetés et de grands renoncements politiques, rendus possibles par une forme d’anesthésie résultant des années de paix et de prospérité d’après-guerre. Les gouvernements successifs ont oublié que la sécurité est structurellement à la base du pacte social et qu’il s’agit du premier devoir de l’État envers sa population. À cela s’est ajouté le déni sidérant sur les inévitables conséquences sociétales d’une immigration extra-européenne de culture différente.

Vous préconisez un véritable choc d’autorité : quelle forme pourrait-il prendre ?

Avant même d’évoquer les mesures techniques qui s’imposeront à moyen terme pour redresser la France, il faut insister sur l’urgence d’un changement d’état d’esprit. L’effondrement de l’autorité de l’État engendre des conséquences catastrophiques pour toutes les personnes de première ligne qui en sont investies d’une parcelle, qu’il s’agisse des forces de l’ordre, des services de secours, des élus, des soignants, des enseignants... C’est pourquoi le choc d’autorité consiste à mes yeux, tout d’abord, en un changement profond d’état d’esprit : la peur doit changer de camp. L’État doit montrer à ses concitoyens qu’il est prêt à les protéger,

et cela commencera par le fait d’assumer l’utilisation de la force légitime. Même s’il n’est pas parfait, le droit actuel le permet. Le problème, c’est que les policiers et les gendarmes se brident quasi systématiquement sur le terrain, de peur de la façon dont la justice réagira à leurs actes. Beaucoup me disent avoir « le choix entre l’hôpital ou la prison ». Les vidéos de voitures de police qui reculent devant les « racailles » causent des dégâts psychologiques considérables. Un tel changement restaurera la confiance, ce qui aura des effets vertueux sur l’ensemble du corps social.

suite →



↑ Dans cet essai percutant, **Thibault de Montbrial** rappelle également que les mots employés chaque jour pour décrire le quotidien — désobéissance civile, petite délinquance, incivilités — finissent par ne plus exprimer la réalité vécue par les citoyens. Et de rappeler la tristement célèbre phrase prononcée par **Gérard Collomb** lorsqu’il quittait le ministère de l’Intérieur en 2018 : « Aujourd’hui, on vit côte à côte, je crains que demain on ne vive face à face ». Afin que cette prédiction ne se réalise pas, le choc d’autorité préconisé par l’avocat devra intervenir au plus vite.

N’est-ce pas trop tard dans le contexte actuel, à l’approche des élections municipales et présidentielles ?

Le débat politique français actuel est consternant, de l’Élysée à l’Assemblée nationale, et ne favorise évidemment pas un tel changement d’état d’esprit. S’il n’y a pas de drame majeur d’ici là (ce qui est loin d’être sûr), c’est la prochaine élection présidentielle qui pourra peut-être permettre ce sursaut. Encore faut-il que des personnalités différentes de celles qui se sont succédé au pouvoir depuis des décennies puissent incarner ce changement attendu par le peuple. Sur le terrain, j’entends systématiquement la phrase : « Ce ne sont pas ceux qui nous ont rendus malades qui vont nous guérir. »

Vous consacrez un chapitre au pogrom du 7 octobre en Israël. Pourquoi le considérez-vous comme un tournant historique ?

Les abominations commises par les terroristes du Hamas ont eu un effet bien au-delà du drame subi par Israël. Le 7 octobre a galvanisé les islamistes du monde entier qui haïssent l’Occident. À leurs yeux, la possibilité de vaincre est soudain devenue une réalité. Je constate que désormais, la référence à Gaza est systématiquement utilisée par les réseaux islamistes pour étendre leur influence et motiver leurs troupes, tandis que le drapeau palestinien est partout devenu l’oriflamme au pied duquel se regroupent tous ceux qui veulent nous détruire.

Vous soulignez le rôle de l’extrême gauche dans la montée d’un antisémitisme décomplexé : comment l’analysez-vous ?

Dès le 8 octobre 2023, la haine s’est déchaînée sur les victimes. Les statistiques montrent l’explosion des actes antisémites en France depuis cette date. La France insoumise a aussitôt instrumentalisé le pogrom pour tenter de séduire le fragment de la population musulmane susceptible d’adhérer à la cause palestinienne telle que représentée par le Hamas. Ce faisant, elle a suivi à la lettre, avec un cynisme glaçant, la préconisation générale du rapport du *think tank* *Terranova* qui, en 2011, appelait la gauche à se tourner vers l’électorat d’origine immigrée, faute d’avoir su conserver la confiance des classes populaires françaises d’origine.

Vous concluez cet ouvrage par des pistes, des solutions qui laissent entrevoir un espoir. Encore faut-il avoir la volonté de changer les choses ?

Je suis frappé par la constance de ce que j’entends sur le terrain : nos concitoyens sont exaspérés et les élus locaux se sentent abandonnés par Paris. Pour autant, je sens chez de nombreux interlocuteurs une détermination à cesser de subir et à concourir à la reprise en main de notre destin national. La France a toujours su réagir dans les moments critiques, et j’espère que nous allons encore pouvoir le vérifier. Je suis déterminé à y prendre toute ma part et porté par une profonde espérance. 🇫🇷



MUSÉE

Le Musée juif de Suisse rouvre ses portes : un écrin de mémoire et de modernité au cœur de Bâle

Malik Berkati

Le 30 novembre 2025, le Musée juif de Suisse a officiellement rouvert ses portes dans un nouveau lieu emblématique, au 5, Vesalgasse, à Bâle. Après 37 mois de planification et 17 mois de travaux, l’institution s’installe dans un ancien entrepôt de tabac en bois, métamorphosé par le cabinet d’architectes Diener & Diener.

Situé à proximité de l’ancien cimetière juif médiéval, le bâtiment incarne désormais un pont entre histoire et modernité, affirmant la place centrale de la culture juive dans l’identité suisse...

Une façade qui raconte l’histoire
Dès l’extérieur, le musée frappe par son frontispice spectaculaire : une reproduction en bois de *Jeziory* (1973) de Frank Stella, intégrée à la façade. Ce relief monumental, issu de la série *Polish Villages*, rend hommage aux synagogues en bois d’Europe de l’Est, détruites lors des pogroms puis par les nazis. *Jeziory* évoque un village de l’ancienne Pologne – aujourd’hui en Biélorussie – où se dressait autrefois une synagogue particulièrement somptueuse.

À l’intérieur, l’exposition temporaire, visible jusqu’en janvier 2027, présente des œuvres originales de Stella ainsi que 24 maquettes de synagogues en bois réalisées par Moshe Verbin, survivant de la Shoah. D’une précision minutieuse, ces maquettes dialoguent avec les créations abstraites de Stella, offrant une immersion dans un patrimoine à la fois disparu et symboliquement reconstruit.



↑ Objets de fuite, par Cioma (Samson) Schönhaus, Exposition permanente



← **Frank Stella**
Exposition temporaire

Cette nouvelle exposition s'inscrit dans la continuité de l'engagement du musée pour la mémoire et la culture juives, un sujet déjà abordé dans un article publié dans *Hayom 79* au printemps 2021, consacré à l'ancien musée et à son rôle dans la préservation de cette mémoire.

Un dialogue entre art contemporain et mémoire

L'exposition temporaire dédiée à Frank Stella et Moshe Verbin propose une plongée dans l'univers des synagogues en bois disparues. Figure majeure de l'art étasunien, Stella en a transposé l'architecture en formes abstraites, tandis que Verbin en a reconstitué la matérialité et l'échelle humaine à travers ses maquettes.

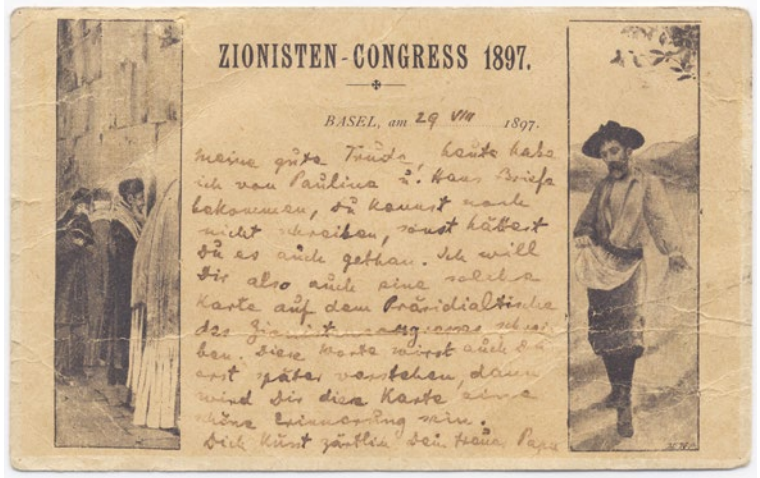
La série Polish Village (1970–1973) est née de la découverte par Stella de l'ouvrage *Wooden Synagogues* (1959) de Maria et Kazimierz Piechotka, qui documentait ces édifices avant leur destruction. Les reliefs de Stella, aux formes fragmentées et dynamiques, évoquent la violence de leur disparition tout en en célébrant la mémoire.

Un projet ambitieux pour l'avenir

Avec une surface utile de 750 m², dont 550 m² dédiés aux expositions, le musée est le fruit d'un investissement de plus de 8 millions de francs, financé en grande partie par des mécènes privés, le canton de Bâle-Ville et la Christoph Merian Stiftung. « Cette réouverture envoie un signal fort en faveur du dialogue, de la visibilité des minorités et d'une culture de la mémoire partagée », relève Naomi Lubrich.

Fondé en 1966, le Musée juif de Suisse fut le premier du genre dans l'espace germanophone après la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, il réaffirme sa mission : rendre visible la dimension juive de l'histoire suisse et nourrir le dialogue au sein de la société. 🇮🇱

www.juedisches-museum.ch



↑ **Theodor Herzl**, carte postale à Trude, exposition permanente

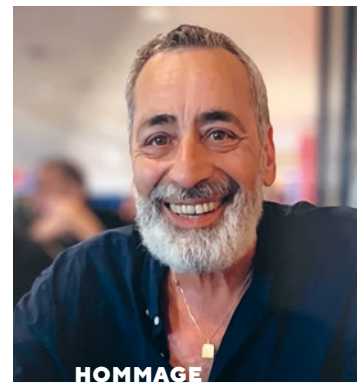
Un parcours immersif entre culte et culture

« Nous avons introduit de nouvelles thématiques au sein de l'exposition. Par exemple, le judaïsme séfarade et maghrébin y occupe désormais une place plus importante ; nous présentons davantage d'art juif contemporain et nous accordons plus d'espace à la période allant de 1945 à 2025, c'est-à-dire au travail de mémoire sur l'histoire de la Suisse durant l'époque nationale-socialiste », explique Naomi Lubrich, directrice du musée.

Déployée sur deux étages, l'exposition permanente retrace l'histoire du judaïsme en Suisse, de l'Antiquité romaine à nos jours. Environ 500 objets, dont 150 prêts exceptionnels, y sont présentés, organisés autour de deux axes majeurs : « Culte » et « Culture ».

Le chapitre « Culte » explore la cohésion communautaire et les pratiques religieuses, montrant comment les communautés juives ont maintenu leur identité à travers les siècles. Le volet « Culture » aborde quant à lui des thématiques telles que l'origine, l'autodétermination et la résilience, et met en lumière les relations complexes entre les Juifs et la société non juive, marquées à la fois par la quête d'égalité et par des épisodes d'antisémitisme.

Parmi les pièces les plus remarquables figure un anneau orné d'une ménorah datant du IV^e siècle, qui témoigne de l'ancrage ancien du judaïsme en Suisse. « L'histoire des Juifs et des Juives de Suisse n'a pas connu d'interruptions ; celles et ceux qui vivaient ici ou s'y sont réfugiés ont en général survécu à la Shoah », souligne Naomi Lubrich.



Directeur de l'Institut Culturel du Judaïsme de Lyon

P. Draï

En 2019, le président du Consistoire juif régional (Auvergne-Rhône-Alpes), Alain Sebban, innovait en créant l'Institut Culturel du Judaïsme, lieu unique en Europe pour faire découvrir le judaïsme lutter contre les préjugés et l'antisémitisme.

« Le monde juif ouvre ses portes » : tel était le credo du Président du Consistoire, qui a œuvré durant des années à la fondation de ce lieu exceptionnel. Il en confiait la direction à **Henri Fitouchi**, qui a su, jusqu'en 2025, le faire vivre avec passion et conviction. « Il est l'âme de l'Institut », déclarait Alain Sebban.

Hélas, le 4 octobre 2025, Henri Fitouchi nous quittait, plongeant sa famille et ses amis dans une peine immense. Infatigable militant, il s'était très tôt impliqué au sein de la communauté Lyonnaise : sur Radio Judaïca Lyon et dans diverses associations et institutions. Après une carrière brillante dans le secteur commercial, retraité actif, il a multiplié ses engagements via le B'nai Brith, le Café des psaumes et, bien sûr, l'Institut Culturel du Judaïsme.

Passionné et enthousiaste, Henri a su, au fil des années, tisser des liens précieux avec les acteurs du dialogue inter-religieux notamment. Il a permis à des milliers d'élèves, collégiens, lycéens, étudiants mais également à des visiteurs adultes de découvrir la richesse de l'histoire et de la culture juives. Convaincu de l'importance de la transmission, il a su partager et incarner les valeurs du judaïsme.

Le 23 novembre 2025, plus de 100 proches se sont réunis dans ce lieu emblématique qui demeurera à jamais lié à sa personnalité si attachante. L'hommage qui lui a été rendu a bouleversé sa famille et sa compagne, et a témoigné de l'amitié indéfectible que tous lui portaient, cette relation qui se poursuivra « dans le secret du cœur et de la mémoire », comme l'a si joliment évoqué l'un de ses amis.

Depuis sa découverte d'Israël, très jeune, lors d'un séjour inoubliable au kibboutz, Henri aimait passionnément ce pays et son peuple. Il repose désormais dans cette terre qui lui était si chère, où vivent son fils et ses quatre petits-enfants.

« L'Institut Culturel du Judaïsme a perdu un homme exceptionnel mais il reste son héritage, forgé par son travail, sa bienveillance, ses rencontres et son énergie », a affirmé Alain Sebban.

C'est un frère que je pleure... mon frère, après une vie de complicité, de tant de joies et de peines partagées. *Barouh dayan aemet*. Que son souvenir soit source de bénédictions! 🇮🇱

ÉTABLISSEMENT MÉDICO-SOCIAL POUR PERSONNES ÂGÉES

LIEU DE VIE ET D'ACCOMPAGNEMENT



- Un projet d'accompagnement individualisé adapté à vos besoins
- Une prise en charge par des équipes professionnelles pluridisciplinaires 24h/24
- Des chambres individuelles confortables et lumineuses
- Un cadre de vie verdoyant et reposant au centre ville, à deux pas des transports publics
- Un restaurant caché ouvert 7/7 au public sous la surveillance du Grand Rabbin
- Une synagogue
- Une salle de réception et un service traiteur

les marronniers
SOIN SOUTIEN CONFIANCE

9, Chemin de la Bessonnette - 1224 Chêne-Bougeries

NOUS CONTACTER

T 022 869 26 26
info@marronniers.ch
www.marronniers.ch

SOCIÉTÉ

Une paix indispensable: paroles d'experts engagés sur le terrain

Emmanuel Deonna

Une interview de Hiba Qasas, fondatrice et directrice de Principles for Peace, et de Jaron Bernstein, co-président du New Israel Fund (NIF), section suisse.

Pourquoi croyez-vous encore à la paix ?

Hiba Qasas : Je suis lucide. J'ai voyagé dans de nombreux pays pour comprendre les complexités de la paix et des conflits, apprenant ce qu'il faut vraiment pour que la paix se concrétise et perdure. Nous nous trouvons à un moment crucial. Si nous ne parvenons pas à gérer ce conflit, nous ferons face à un avenir de guerre perpétuelle et de traumatismes intergénérationnels. Je ne suis pas naïve ; je me considère à la fois comme une réaliste et une « possibiliste ». Il y a un impératif de sécurité des deux côtés, et le statu quo n'est pas viable. Nous ne ferons face qu'à une violence et une occupation continues si nous ne choisissons pas une voie différente. Nous sommes confrontés à deux communautés profondément traumatisées. Nous devons mettre un couvercle sur la marmite en ébullition, mais nous ne pouvons pas nous contenter de simplement contenir la chaleur. C'est pourquoi, par le biais de mon organisation et de la coalition qu'elle dirige, nous construisons des alliances pragmatiques. Nous cherchons à satisfaire les désirs fondamentaux des deux parties en matière de sécurité, de prospérité, d'État et de droit à l'autodétermination.

Jaron Bernstein : Le cessez-le-feu pourrait marquer un début. L'histoire nous enseigne que même après les pires violences, la paix reste possible. La frontière la plus sûre d'Israël depuis plus de quatre décennies est celle avec l'Égypte, son ancien ennemi juré. La paix n'est pas une idée romantique, c'est un accord entre deux parties, conçu pour répondre aux intérêts des deux camps.

Après l'horreur du 7 octobre et la guerre dévastatrice qui a suivi à Gaza, il est compréhensible que beaucoup d'entre nous aient du mal à préférer le partenariat à la vengeance. Pourtant, des personnes comme le rabbin Avi Dabush — activiste et dirigeant de notre organisation partenaire « Rabbins pour les droits de l'homme » — continuent de nous inspirer. Ayant survécu à l'attaque du 7 octobre sur le kibboutz Nirim, il poursuit ses efforts pour protéger les agriculteurs palestiniens contre la violence des colons. En mai dernier, des milliers de citoyens juifs et palestiniens d'Israël — ainsi que des membres de la Knesset, des journalistes, des leaders de la société civile, des artistes, des musiciens et des militants de base — se sont réunis grâce à notre soutien au Sommet populaire pour la paix à Jérusalem.

Comment recherchez-vous la paix avec votre organisation et les leaders avec lesquels vous travaillez ?

Hiba Qasas : J'ai passé vingt ans à travailler sur la paix et la gestion des conflits à travers le monde. Cependant, les événements du 7 octobre et la tragédie horrible qui a suivi m'ont forcée à reconsidérer mon engagement dans ce conflit spécifique, dont je m'étais un peu éloignée. Via la fondation « Principles for Peace » à Genève, nous identifions des leaders israéliens et palestiniens — de tous les secteurs — s'engageant sur la base d'un désir mutuel de séparation. Cette coalition « S'unir pour un avenir partagé » est la plus grande de son genre à ce jour, comprenant plus de 550 membres. Dès 2024, nous avons organisé des réunions en marge de la Knesset pour contrer le discours dominant belliqueux et le processus de déshumanisation. Nous avons engagé des discussions avec des chefs d'État et continuons notre travail pour stabiliser le cessez-le-feu à Gaza. Les extrémistes des deux côtés — tels que le Hamas ou les ministres Smotrich et Ben-Gvir — gagnent en influence et affaiblissent les voix modérées. Notre objectif est de fournir aux dirigeants raisonnables

et pragmatiques les outils nécessaires pour travailler ensemble afin de rétablir la sécurité et la confiance.

Jaron Bernstein : Les régimes autoritaires ont besoin de la guerre et de la division sociale pour établir leur pouvoir. Travailler à protéger le système démocratique et à promouvoir les valeurs démocratiques libérales va de pair avec la promotion de la paix. Depuis 2023, le gouvernement israélien a poursuivi des réformes judiciaires qui suppriment les freins au pouvoir exécutif. Comme Israël n'a pas de constitution et que sa législature est contrôlée par la coalition au pouvoir, un système judiciaire indépendant est le seul frein aux abus du gouvernement. Le gouvernement actuel pousse continuellement à l'érosion de la démocratie israélienne, que ce soit à la Knesset, au sein du système judiciaire ou par le contrôle politique des forces de l'ordre et des médias. Notre principal bénéficiaire, l'ACRI, a contesté avec succès une législation permettant l'ingérence politique dans les enquêtes policières. Le NIF et ses bénéficiaires ont plaidé contre des projets de loi qui interdiraient aux partis arabes de se présenter à la Knesset et autoriseraient les arrestations sans preuves. Nos organisations bénéficiaires travaillent sans relâche pour empêcher les expulsions de communautés palestiniennes, protéger les agriculteurs, soutenir les manifestations conjointes judéo-arabes et diffuser la documentation sur la violence des colons.

Pourquoi la Suisse est-elle un lieu prometteur pour développer vos activités et celles de vos partenaires ?

Hiba Qasas : Récemment, sous les auspices du Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), nous avons organisé un dialogue de haut niveau à Davos, réunissant des dirigeants israéliens et palestiniens. Au cœur de cette initiative se trouve le projet « Unis pour un avenir partagé », qui est guidé par un modèle opérationnel et pragmatique. Celui-ci se décline sous la forme d'une

équipe de négociation alternative réunie par l'envoyé spécial et ambassadeur de la Suisse. Cette approche a réussi à obtenir l'adhésion de l'Allemagne, des Pays-Bas et des principaux États du Golfe. En tirant parti de l'héritage de Genève en tant que terrain neutre, notre fondation assume une responsabilité unique dans la désescalade des tensions régionales. En plus des autorités fédérales, la Ville et le Canton de Genève ainsi que la Fondation Hans Wilsdorf soutiennent notre engagement à faire avancer ce dialogue discret mais essentiel.

Jaron Bernstein : Le lien entre la Suisse et le mouvement pour la paix est historique. C'est ici, à Bâle, qu'est né le projet politique sioniste, et c'est à Genève qu'est né le droit humanitaire. Cette double identité fait de la Suisse un pont naturel. L'Initiative de Genève de 2003 reste,

encore aujourd'hui, une référence pour la solution à deux États. Le NIF Suisse est l'une des premières filiales de cette organisation israélo-américaine, contribuant de manière significative aux efforts de collecte de fonds internationaux et disposant d'un siège au conseil international de l'organisation. La philanthropie suisse joue également un rôle moteur. Le partenariat entre le NIF Suisse et le Fonds Anne Frank à Bâle en est un exemple frappant. En utilisant les revenus des droits du célèbre Journal pour financer des projets de coexistence et d'égalité en Israël, nous tissons des liens entre la mémoire historique et l'action contemporaine. Les valeurs suisses de multilinguisme et de démocratie stable sont, pour nous, une source d'inspiration pour imaginer un Israël capable de protéger tous ses citoyens et de vivre en harmonie avec ses voisins. 🇮🇱



→ **Hiba Qasas**
Fondatrice et directrice de
Principles for Peace



→ **Jaron Bernstein**
Co-président du
New Israel Fund (NIF),
section suisse



J'AI LU POUR VOUS

Le roman graphique du conflit israélo-arabe

Ilan Levy

« Les origines du conflit israélo-arabe (1870 – 1950) » ↑
 Georges Bensoussan, Danièle Masse, Yana Adamovic

Il fallait tout le talent de l'historien Georges Bensoussan pour porter un projet de roman graphique qui raconte les prémices, dès les années 1870, du conflit toujours actuel entre Israël et les Palestiniens.

L'historien a le mérite premier de revenir sur les années du pré-sionisme, dès les années 1860, celles du réveil de la conscience nationale des Juifs séfarades habitant Jérusalem et la Palestine occupée par les Ottomans. Ces quelques milliers de Juifs habitent le vieux Yishouv, Jérusalem notamment — comme le raconte, en version romance, la très belle série *La Belle de Jérusalem* —, parlent arabe et entretiennent des relations cordiales avec leurs voisins arabes. Cette renaissance culturelle s'accompagne de la publication en hébreu de plusieurs journaux, de la création d'un syndicat hébraïque et d'un premier réseau d'écoles primaires, puis d'un lycée hébraïque.

Si la bande dessinée débute le 7 octobre, comme pour rappeler que les braises anciennes ne se sont jamais éteintes, la bande dessinée retrace avec de nombreux détails, cartes et petites histoires dans la grande Histoire, la grande aventure sioniste, celle qui aboutira à la création de l'État d'Israël en 1948.

On y rencontre de nombreux acteurs de cette épopée : de la famille Rothschild qui finance des écoles, la formation de paysans et des villages, aux premiers arrivants du Yémen en 1881, jusqu'au Congrès fondateur de Bâle en 1897.

L'histoire aurait pu prendre une tournure moins violente si le petit Yishouv séfarade, sioniste et arabophone, avait été entendu par l'immigration ashkénaze de plus en plus nombreuse. Si certaines de ses recommandations avaient été écoutées. Mais, s'il avait été moins accablé par le mépris européen, cela aurait-il changé le fond de l'affaire, dès lors que le conflit portait sur la souveraineté politique juive, c'est-à-dire un effacement radical du statut de dhimmi ? Si dès les années 1905 – 1910, les élites arabes (souvent chrétiennes) voient dans le sionisme une



↑ Georges Bensoussan

menace de mort, l'islamisation du conflit, à partir des années 1920, sous l'impulsion de celui qui s'est autoproclamé « grand mufti » de Jérusalem, Amin al-Husseini, apparaît capitale.

Dès lors qu'il prend appui sur la judéophobie du Coran et des écrits traditionnels, en particulier la Sira (la vie de Mahomet), le conflit devient quasi inextricable. En prétendant que les Juifs sont venus détrôner les musulmans, détruire la mosquée Al-Aqsa et s'emparer du mont du Temple (l'esplanade des Mosquées) pour construire à sa place le troisième Temple, l'affrontement devient de plus en plus culturel et anthropologique, opposant deux visions du monde et deux sociétés. Dans ce cadre-là, comme aujourd'hui la logorrhée « anticolonialiste » cache à peine le souhait de voir détruit l'État d'Israël et l'on voit de moins en moins d'issue prévisible. 🇮🇱



BD notre sélection littéraire



Mémoires d'un garçon agité

Dessinateur : Valérie Vernay
Scénariste : Zabus

Âgé d'une dizaine d'années, Germain est un garçon sensible qui décide un jour d'écrire ses mémoires. Persuadé d'être responsable de la mort de sa petite sœur, il éprouve une culpabilité profonde et se réfugie alors dans l'écriture, essayant maladroitement d'exprimer ce sentiment de culpabilité qui ne le quitte pas, car chaque jour, il pense à elle. Une histoire d'une sensibilité rare, qui évoque la question du deuil et de l'enfance.



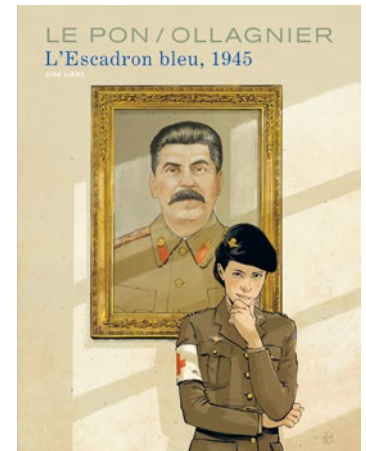
Ce que j'ai vu à Auschwitz – Les cahiers d'Alter

Auteurs : Jean-David Morvan et Victor Matet
Illustration : Rafael Ortiz

La publication des cahiers d'Alter Fajnzylberg, détenu à Auschwitz-Birkenau d'avril 1942 à janvier 1945, forcé d'intégrer pendant dix-huit mois un Sonderkommando, constitue une contribution exceptionnelle

à l'histoire de la Shoah. Ces écrits inédits, rédigés en polonais après son arrivée en France, entre l'automne 1945 et le printemps 1946, dans l'urgence de dire ce qu'il avait vu dans les camps, furent enfouis dans une boîte à chaussures, comme un secret brûlant. Il a fallu des décennies à son fils unique, Roger pour les extirper du passé, les faire transcrire, traduire et contextualiser grâce à l'aide de l'historien Alban Perrin. Un témoignage d'autant plus important que les rescapés des Sonderkommandos sont très rares, les nazis ayant veillé à éliminer tous les témoins directs de leur abominable entreprise.

Le témoignage bouleversant d'Alter Fajnzylberg, Juif déporté et rescapé d'Auschwitz, est adapté en BD, pour lui rendre hommage, par deux scénaristes spécialistes du sujet. Ce témoignage est en outre contextualisé par l'historien Alban Perrin.



L'escadron bleu, 1945

Auteur : Virginie Ollagnier
Illustration : Yan Le Pon

Avril 1945. L'officier-médecin Madeleine Pauliac est chargée par le Général de Gaulle de rapatrier les Français blessés et prisonniers sur le front de l'Est, au moyen d'un groupe d'ambulances piloté par des infirmières : l'Escadron bleu.

Madeleine Pauliac a seulement 31 ans lorsque, médecin pédiatre à l'Hôpital des Enfants malades à Paris, elle s'engage dans la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale et participe à la libération de Paris. Quelques mois plus tard, en avril 1945, alors que la fin du conflit sonne enfin, débute pour elle un autre combat. Engagée dans l'armée en tant que médecin-lieutenant des Forces françaises de l'intérieur (FFI), elle est envoyée à Moscou puis à Varsovie par le général de Gaulle avec un groupe d'infirmières-ambulancières pour assurer le rapatriement sanitaire des Français libérés par l'Armée Rouge, qui errent en Pologne et ceux qui sont encore retenus prisonniers par Staline.

Par un arrêté du ministère des Prisonniers, Déportés, Réfugiés (PDR), la Croix-Rouge française mobilise en effet des équipes d'urgence (conductrices, infirmières, secouristes et simples bénévoles) pour participer au retour des Français libérés. Dans le même temps, elle déploie des délégations à l'étranger, en Allemagne, en Autriche et en Pologne, principalement, pour appuyer les missions de rapatriement créées par ce même ministère. Ainsi, infirmières, Infirmières pilotes secouristes de l'air (IPSA), assistantes sociales et conductrices-ambulancières de la Croix-Rouge française sont mises à disposition des armées. Madeleine Pauliac, quant à elle, est nommée médecin-chef de l'hôpital français de Varsovie et déléguée de la Croix-Rouge française en Pologne...



Lire

notre sélection littéraire



La Femme qui n'aimait pas Rabbi Jacob

de Jean-Philippe Daguerre

18 octobre 1973. L'équipe des « Aventures de Rabbi Jacob », le film de Gérard Oury avec Louis de Funès dans le rôle principal attend avec impatience la sortie en salles. Le succès sera planétaire. Ce même jour, une jeune femme détourne l'avion Paris-Nice. Parmi ses

revendications : que toutes les bobines du film de Gérard Oury soient mises sous scellés et projetées lorsque le gouvernement français aura réconcilié Arabes et Israéliens pour rétablir la paix. Qui est cette femme ? Comment en est-elle arrivée là ?

Directeur de la compagnie « Le Grenier de Babouchka », Jean-Philippe Daguerre est l'un des auteurs de théâtre les plus joués d'aujourd'hui. Il a obtenu quatre Molières pour « Adieu Monsieur Haffmann » et cinq Molières pour son dernier spectacle, « Du charbon dans les veines ». « La femme qui n'aimait pas Rabbi Jacob » est son premier roman.



Mais c'est logique !

Maîtriser la logique pour devenir un as des maths dès 12 ans

de Andrea Fabian Montabert (membre du GIL)

Tout spécialement conçu pour les jeunes à partir de 12 ans, l'ouvrage invite son lecteur à un voyage ludique et passionnant au cours duquel il

développera sa pensée logique. L'apprentissage se fait à travers des « casse-têtes », dans lesquels les mathématiques n'apparaissent qu'en filigrane.

Au fil des explications et des exemples, l'ouvrage introduit des notions et des symboles utilisés en logique mathématique. Le lecteur intègre ainsi naturellement le langage et les bases de la discipline. Surtout, il s'exerce à appliquer des raisonnements rigoureux pour résoudre les énigmes proposées. Ce livre se pose donc comme une porte d'entrée vers la pratique de la démonstration et de l'argumentation. Euclide ne disait-il pas que « Ce qui est affirmé sans preuve peut être réfuté sans preuve » ?

Un livre qui ne demande aucune connaissance préalable et offre plusieurs niveaux de lecture. Les moins jeunes, férus de jeux d'esprit, prendront également beaucoup de plaisir à le parcourir.

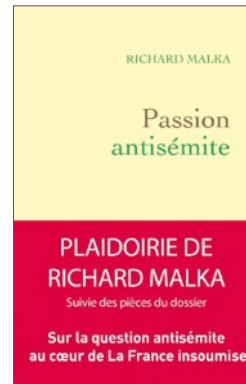


Après la Shoah

de Emmanuelle Friedmann

Pour les enfants de survivants de la Shoah, être juif ne se limite ni à une religion, ni à des fêtes familiales, ni à des rituels communautaires : c'est avant tout hériter d'un traumatisme. Se construire en portant cette mémoire n'est jamais simple. À travers des témoignages intimes et le récit de sa propre histoire familiale, l'auteure explore la transmission intergénérationnelle du traumatisme,

les questionnements identitaires qu'elle suscite et la manière dont elle façonne le rapport à la religion, à Israël et au monde. Ce livre est une plongée émouvante dans la mémoire héritée, un hommage à ceux qui ont vécu l'innommable et une réflexion sur ce que signifie être juif aujourd'hui.



Passion antisémite

de Richard Malka

L'avocat de renom, Richard Malka, connu notamment pour sa défense de Charlie Hebdo et son engagement en faveur de la liberté d'expression, frappe un grand coup avec son dernier essai paru aux éditions Grasset.

Ce livre est présenté comme une plaidoirie percutante faisant suite à une affaire judiciaire retentissante : l'assignation en justice de Raphaël Enthoven par La France insoumise, après que l'essayiste a accusé le parti d'antisémitisme. L'ouvrage va bien au-delà du compte-rendu d'audience. En s'appuyant sur des pièces du dossier et une argumentation méticuleuse, Malka cherche à démontrer que la question de l'antisémitisme est devenue un enjeu central, notamment au sein de ce qu'il nomme « la France insoumise ». Comme le souligne l'auteur dans l'introduction, il s'agit de s'interroger sur les bases factuelles qui peuvent justifier l'emploi de l'expression controversée « passionnément antisémite ». Richard Malka y voit un problème majeur, non seulement pour la communauté juive, mais aussi pour la société française dans son ensemble, reprenant la célèbre formule du philosophe Walter Benjamin : « l'antisémitisme étant toujours, en Europe, un avertissement d'incendie ». Ce texte, qui s'inscrit dans la lignée de ses précédents écrits, se révèle essentiel pour quiconque souhaite comprendre les débats houleux et les dérives idéologiques qui traversent la sphère politique et sociale française actuelle. Il s'agit d'une lecture incontournable sur un sujet de société brûlant.



Les amants de la France libre

de Jean-Yves Pitoun

L'histoire suit le destin d'un trio héroïque dans le tourbillon de la Seconde Guerre mondiale : Janine, une jeune veuve de guerre, dirige une filière d'évasion à travers les Pyrénées. Robert, à peine vingt ans, a fui la

Kabylie pour rejoindre la Résistance. Quant à Mike, pilote américain engagé dans la RAF, a miraculeusement survécu aux tirs allemands. De l'Algérie à Londres, en passant par les réseaux clandestins du Pays basque, ce roman explore l'amitié et l'amour face à l'ennemi, en s'inspirant de l'histoire du père de l'auteur et de ses camarades. L'auteur livre un roman historique trépidant. L'ouvrage est un hommage poignant aux « héros de l'ombre » qui se sont battus pour la Libération.



Ma vie sans moustache

de Romain Puértolas

Romain Puértolas, ancien capitaine de police, revient avec un nouveau « roman-quête » qui mêle humour absurde et investigation sérieuse. L'auteur se lance dans une enquête fiction pour vérifier une rumeur persistante : et si Adolf Hitler ne s'était pas suicidé le 30 avril 1945 ? Le point de départ est une lettre reçue

en 2015 de la part d'une très vieille dame en Argentine, se disant la dernière cuisinière d'Hitler après 1945. Intrigué, Puértolas embarque pour l'Argentine, traquant les secrets d'État et la fuite des nazis en Amérique du Sud. L'auteur se met lui-même en scène et joue avec la frontière entre fiction et réalité, emmenant le lecteur dans une histoire aussi sérieuse qu'ubuesque et souvent hilarante.

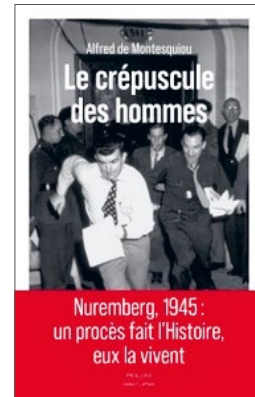


Le livre de Kells

de Sorj Chalandon

Sorj Chalandon puise dans sa jeunesse pour son douzième roman. Il y raconte son expérience à 17 ans, lorsqu'il a fui un père raciste et antisémite pour connaître la misère et la rue à Paris. L'auteur – sous le nom de Kells – est recueilli par des militants de « La Gauche Prolétarienne ».

Le roman dépeint son engagement politique, fait de solidarité, d'espairs, mais aussi de « dérapages et d'aveuglements », jusqu'à la dissolution du mouvement après la mort de Pierre Overney.

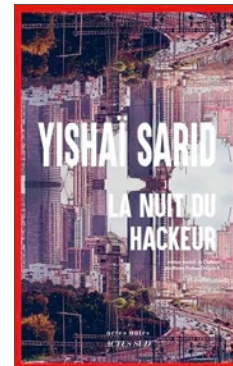


Le crépuscule des hommes

d'Alfred de Montesquiou

L'ancien grand reporter et lauréat du prix Albert Londres plonge au cœur d'un moment clé de l'histoire avec ce roman historique qui se déroule à Nuremberg en 1945, durant le procès des dignitaires nazis. Loin de la simple

narration historique, l'auteur choisit l'angle des journalistes, photographes et intellectuels venus couvrir l'événement, tels que Joseph Kessel ou Elsa Triolet. Avec une grande précision historique et une tension romanesque, le livre ressuscite les coulisses de ce procès retentissant, dépeignant la frénésie des reportages, les frictions entre Alliés et l'effroi face aux récits inédits des déportés.



La nuit du hackeur

de Yishaï Sarid

L'auteur israélien Yishaï Sarid explore les zones grises de la cybersurveillance et de l'espionnage technologique. L'intrigue suit Ziv, un surdoué du piratage informatique, recruté par une start-up qui fournit ses services de surveillance à des États peu scrupuleux, notamment pour traquer

leurs dissidents. Le récit pose la question de l'éthique à l'ère du numérique, alors que le protagoniste, hanté par une culpabilité d'enfance, noie ses scrupules dans l'exercice aveugle de ses compétences.



Un nègre qui parle yiddish

de Benny Malapa

Sous un titre volontairement « choc », le réalisateur et producteur Benny Malapa signe son premier roman, un ouvrage qui s'annonce comme un récit politique interrogeant la mémoire et la transmission. Le roman, inspiré par

l'histoire de ses parents, raconte l'union aussi « stupéfiante que miraculeuse » de Paul, un métis germano-cameroonais, et de Suzanne, une juive polonaise, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. En 1942, dans le Paris occupé, ce couple doit fuir, lutter, résister et survivre à la douleur, bravant les tempêtes de l'Histoire et les persécutions raciales pour leur amour.



Lire

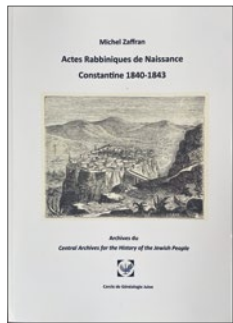
notre sélection littéraire



L'honneur des miens – Un couple face à Goebbels

de **Christian Curtil**

Christian Curtil nous livre l'histoire vraie et inspirante de ses grands-parents, Ruth et Walter. Mariés à Berlin en 1933, le grand-père, alors président de Deutsche Grammophon, entre en résistance contre le régime nazi en refusant de céder aux intimidations de Goebbels et de mettre son entreprise au service de la propagande. Le récit souligne un engagement humaniste et musical, jusqu'à un procès contre le ministre et son action pour sauver des employés juifs.



Constantine: un trésor généalogique juif du XIXe siècle révélé

de **Michel Zaffran**

La parution de l'ouvrage de Michel Zaffran lève le voile sur un registre de naissances inédit des années 1840-1843, offrant une ressource inestimable pour l'histoire de la communauté juive constantinoise. Une

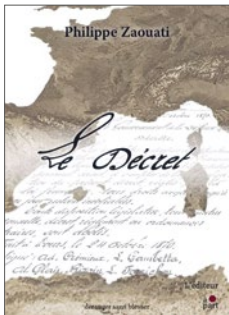
découverte qui vient combler un vide historique majeur... Son auteur, ingénieur et ancien directeur à l'OMS passionné de généalogie, publie 180 pages consacrées aux actes rabbiniques de naissances à Constantine entre 1840 et 1843. Un document exceptionnel qui repose sur un registre manuscrit original conservé aux Archives centrales pour l'histoire du peuple juif à Jérusalem. L'intérêt de ce registre réside dans sa rareté: il a probablement été mis en place à la demande des autorités coloniales françaises, juste avant l'instauration officielle de l'état civil pour les Juifs en juin 1843. Jusqu'alors, les détails de ces déclarations étaient inaccessibles aux chercheurs. Le travail de déchiffrement et de traduction, mené avec la collaboration du Grand Rabbin René Guedj et de Shmuel Mazel Tov, a permis d'analyser 272 déclarations de naissance. Le registre est rédigé en judéo-arabe (ma'alak), une langue caractéristique de la région de Constantine et de la Tunisie. Chaque acte fournit une mine d'informations: le nom du nouveau-né, le «dar» (la maison) de naissance, l'identité des parents, leur âge, leur profession, et parfois même des mentions sur les grands-parents, les divorces ou le veuvage. L'ouvrage recense plus de 80 patronymes, parmi lesquels les familles Attali, Guedj, Halimi, Nakache, Sebbah ou encore Zerbib. Au-delà des noms, l'auteur explore les lieux d'habitation dans la ville et le lexique spécifique utilisé par la communauté à cette époque. Édité par le Cercle de Généalogie Juive, cet ouvrage illustré s'impose déjà comme une référence pour quiconque s'intéresse au patrimoine juif d'Algérie.



Un livre

de **Fabrice Gignault**

Dans ce court récit poignant, le journaliste et écrivain Fabrice Gignault rend un hommage vibrant à la figure essentielle de Primo Levi, survivant et témoin de la Shoah. L'ouvrage se concentre sur un moment d'une intensité extrême, capturant l'essence même de la résistance intérieure face à la déshumanisation. Il nous plonge au cœur du Revier – l'infirmerie du camp d'Auschwitz, souvent antichambre de la mort – pour raconter cet instant de «tranquille épouvante». C'est là, dans cet espace où la maladie et les «sélections» promettent l'anéantissement, que le livre devient un objet d'une importance vitale. L'auteur décrit la confrontation entre la réalité brute et terrifiante du camp et le monde contenu entre les pages. À travers des paragraphes espacés, le texte retranscrit la fragilité de la vie et le poids de la mort promise. Cependant, l'acte de lire, ou même la simple présence du livre, est un acte de survie spirituelle. Comme le souligne le récit, «Ce qu'il lisait était humain, signant une appartenance à une espèce oubliée». Le livre, qu'il soit un roman, un poème ou un essai, représente la civilisation, la pensée, la culture et tout ce que le système nazi s'efforçait de réduire à néant. Il rappelle aux détenus qu'ils font partie d'une «espèce» qui a créé l'art et la littérature, et que cette mémoire ne peut être totalement effacée par la barbarie. «Un livre» est ainsi une méditation sur la puissance du mot, qui s'élève comme un dernier rempart contre l'anéantissement physique et moral.



Le Décret

De **Philippe Zaouati**

En 1871, en pleine insurrection en Kabylie, un jeune juif d'Alger, Élie, apprend qu'un décret – celui qui a fait de sa communauté des citoyens français – est menacé d'abrogation. Orphelin depuis peu, contraint de quitter sa ville pour Paris, il embarque avec une délégation religieuse, chargé de défendre cette citoyenneté nouvellement acquise. Mais ce voyage initiatique devient surtout une plongée dans la mémoire, le déracinement, et la conscience trouble de ce que signifie «appartenir». Dans un récit à la première personne à la fois bouleversant et tendu, Philippe Zaouati redonne vie à un épisode méconnu: l'onde de choc du décret Crémieux. En accordant aux seuls Juifs d'Algérie la citoyenneté française, l'État colonisateur crée une fracture nouvelle entre les peuples autochtones. En explorant cette exception, «Le Décret» met en lumière les ambiguïtés d'une forme de discrimination positive avant l'heure: peut-on réparer une injustice en en créant une autre? À la croisée du roman historique, du récit de filiation et de l'essai intime, l'œuvre interroge sans jamais asséner. Il donne voix à ceux que l'Histoire a souvent instrumentalisés – et le fait avec une pudeur et une force narrative rares. Un texte essentiel pour comprendre comment se tissent les identités blessées, fières, multiples.



↑ **Stephen Frears**

INTERVIEW EXCLUSIVE

Stephen Frears. «J'ai eu beaucoup de chance!»

Emmanuel Deonna

Le cinéaste était de passage à Genève à l'occasion du GIFF. Rencontre avec un artiste d'exception.

En décernant à Stephen Frears le prix «Film and Beyond» lors de sa récente édition 2025, le Geneva International Film Festival (GIFF) a salué l'un des cinéastes contemporains les plus prolifiques, doués et polyvalents. Au cours d'une longue carrière consacrée au cinéma («Dangerous Liaisons», «High Fidelity», «The Queen», etc.), à la télévision («The Deal») et aux séries («A Very British Scandal», «State of the Union»...), le réalisateur britannique s'est distingué dans de nombreux registres, du tragicomique au film noir, en passant par le western.

Comme l'a souligné Rebecca Irvin, présidente du Festival, son œuvre a été couronnée de succès car il a su se distinguer «par des films traitant avec finesse de thèmes complexes, en particulier celui des inégalités, qui brillent par leur humour, leur intelligence et leur humanisme».

Stephen Frears échange avec le nombreux public de la salle Pitoëff. Il répond aux questions des journalistes à l'Hôtel Hilton. Son ton n'est ni complètement sérieux ni tout à fait désinvolte. Fervent adepte de la tragicomédie sur les écrans, Stephen Frears se plaît peut-être à déconcerter

ses interlocuteurs aussi dans la vraie vie. Quel regard porte-t-il sur sa longue et prolifique carrière? Comment s'est déroulée sa collaboration avec les scénaristes, les acteurs et les autres métiers du cinéma? Que pense-t-il de la royauté britannique et quel rôle la judéité a-t-elle joué dans sa vie?

Il évoque ces sujets, et d'autres encore, sans difficulté, avec beaucoup d'humour et une bonne dose d'ironie. Ce qui permet, un peu paradoxalement, de reconnaître la franchise et la profondeur de ses propos. Rencontre avec un artiste d'exception.

suite →

Guidé par sa bonne étoile

Stephen Frears ne manque pas de gratitude. Il n’hésite pas à l’exprimer. À l’instar d’autres cinéastes anglais comme Ken Loach, Alan Clarke, Mike Leigh ou Peter Greenaway, il a eu la chance de bénéficier des très bonnes conditions ayant régné pendant des décennies dans la production audiovisuelle anglaise grâce à la BBC. « Après la Seconde Guerre mondiale, les réalisateurs y étaient libres de traiter de sujets très variés à propos de l’Angleterre, en particulier le vécu de la classe ouvrière et de la classe moyenne. »

Le cinéaste s’est toujours vu comme un exécutant au service du collectif. Il a eu le privilège de travailler avec des scénaristes

inspirés sans avoir à revendiquer pour lui-même le statut d’auteur. On peut citer parmi eux Hanif Kureishi, Alan Bennett, Christopher Hampton, Peter Morgan, Steve Coogan et Richard Price. À l’instar de John Malkovich et Keanu Reeves dans « Les Liaisons dangereuses », ou de John Cusack dans « High Fidelity », Frears a aussi eu la chance de diriger des stars qui n’avaient pas encore accédé à ce statut au moment de tourner avec lui. À la photographie et au décor, au montage ou à la composition musicale, il a pu compter sur des professionnels brillants, dont il dit avoir sans cesse appris.

Sa route a croisé celle de plusieurs géants du cinéma. Martin Scorsese lui a mis le

pied à l’étrier aux États-Unis. Il a été très régulièrement l’invité du prestigieux Festival de Sundance et de son fondateur Robert Redford. Avec ces derniers, il a partagé non seulement des collaborateurs, mais aussi une vision et une éthique de travail très proches.

Sensibilité minoritaire

Très tôt, la caméra de Frears explore le thème des inégalités et le sort des groupes minoritaires, victimes des méfaits du Thatcherisme (« Bloody Kids », 1980). À l’instar des « Liaisons dangereuses » adapté du roman de Choderlos de Laclos, ses films mettent souvent en scène des protagonistes qui sortent du cadre social et culturel imposé, brisent les normes ou les mœurs de leur temps. Il évoque avec brio et originalité le sort des immigrés (« My Beautiful Laundrette », 1985 et « Dirty Pretty Things », 2002) ou celui des homosexuels (« My Beautiful Laundrette », « Prick Up Your Ears », 1987 et « A Very British Scandal », 2018) et les discriminations qui pèsent sur eux.

« Je viens d’une famille de la classe moyenne. Nous allions à l’église le dimanche quand j’étais enfant. Je n’ai appris de ma mère qu’elle était juive qu’au milieu de ma vingtaine. Ma judéité m’avait été cachée. Puis, j’ai rencontré de nombreuses personnes de ma génération avec la même histoire. » La fréquentation du milieu hollywoodien — où les Juifs sont nombreux et jouent historiquement un rôle prononcé — l’a probablement rapproché de sa judéité. « Mon fils aîné est porteur d’un handicap lourd qui a un grand impact sur sa vie. Ce dernier est lié à un gène particulièrement prévalent chez les Ashkénazes. Mon expérience personnelle de juif est aussi liée à cela. »

→ La Reine de Stephen Frears, 2006, avec James Cromwell, Helen Mirren



Au fameux Royal Albert Hall de Londres, Frears fait ses premiers pas dans l’univers de la comédie. Il rencontre de nombreux acteurs homosexuels. « My Beautiful Laundrette » (1985), histoire d’amour entre un jeune homme d’origine pakistanaise et un jeune skinhead anglais, provoque un retentissement mondial inattendu. En travaillant avec le scénariste pakistanais Hanif Kureishi, le réalisateur a découvert les affres de l’Angleterre post-coloniale et les questionnements complexes liés au destin des communautés immigrées. « À l’époque, j’ignorais tout de cela. Rétrospectivement, il y avait peut-être quelque chose de diffus lié à ma judéité qui me guidait vers les sujets minoritaires. Mais je n’arrive pas à le dire précisément. Ou alors je ne l’ai compris que plus tard. »

Doué pour les fresques sociales, Frears dévoile les faces sombres de l’Église catholique irlandaise, en particulier la violence morale et psychologique infligée à ses fidèles, dans « The Snapper » (1993) et « Philomena » (2013). Avec « Liam » (2000), il thématise la question de l’antisémitisme. Dans ce récit qui se déroule dans les années 1930, l’antisémitisme est décrit sans complaisance aucune. Le fléau est accentué par le ressentiment lié au déclassement social dans un contexte de grave pénurie économique.

Billy Wilder and Me

À l’instar d’un Anton Tchekhov ou d’un Howard Hawks, mélanger le rire et les larmes lui a toujours semblé naturel. Frears confesse avec espièglerie entretenir avec l’œuvre de Billy Wilder, le cinéaste juif américain d’origine austro-hongroise (Galicie), une relation « d’admiration servile ». Il s’enthousiasme à juste titre pour



↑ Ma belle laverie de Stephen Frears, 1985, avec Garry Cooper, Daniel Day-Lewis, Richard Graham

ses films « Boulevard du crépuscule » (1950), « La Garçonnière » (« L’Appartement », 1959), « Certains l’aiment chaud » (1960) et « Fedora » (1978). Le destin de la mère de Wilder, Eugenia — assassinée durant la Shoah — a profondément marqué la vision du monde de ce dernier. Bien qu’il soit célébré pour ses comédies, l’univers de Wilder est souvent teinté d’une noirceur liée à son passé européen tragique.

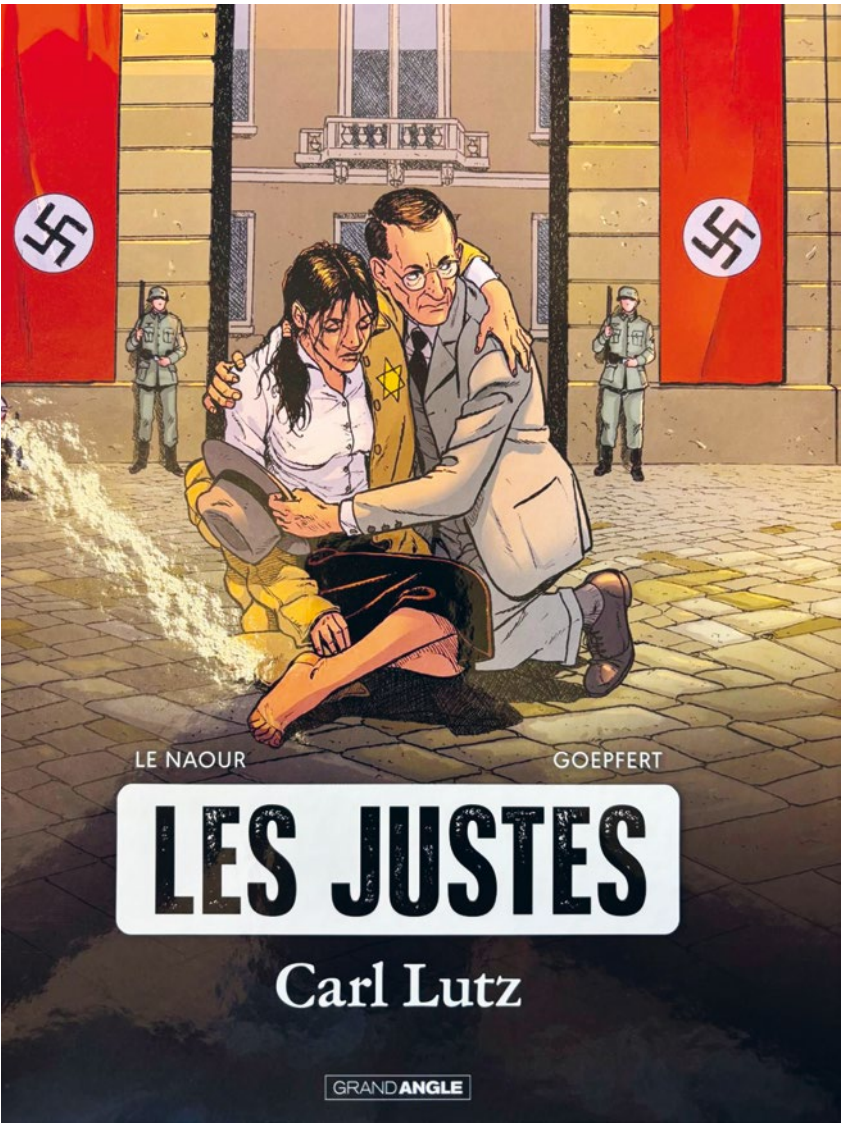
Avec le scénariste Christopher Hampton, Stephen Frears essaie de réaliser un film sur Wilder. « Le budget — dix millions de dollars — est relativement modeste. Malheureusement, à l’heure des plateformes et de la concentration des moyens audiovisuels, ce projet n’intéresse personne. Mais nous ne désespérons pas de le mener à bien », conclut-il, résolument combatif. 🟢

↓ Liaisons dangereuses de Stephen Frears, 1988, avec Glenn Close, John Malkovich, Michelle Pfeiffer



← Haute fidélité de Stephen Frears, 2000, avec Jack Black, John Cusack, Catherine Zeta-Jones





GROS PLAN

Carl Lutz, un Juste pour les générations futures

Frédéric Hayat

Peu de gens le savent, mais en 1944, à l’heure où l’Europe sombre dans l’une des périodes les plus sombres de son histoire, la Suisse apparut à des dizaines de milliers de Juifs comme un sanctuaire, le dernier rempart avant une déportation quasi certaine vers Auschwitz. À Budapest, la légation suisse – et plus précisément la division des intérêts étrangers – était dirigée par le vice-consul Carl Lutz. C’est là que fut organisé ce qui demeure aujourd’hui la plus vaste opération de sauvetage de Juifs de la Seconde Guerre mondiale.

Rien ne prédestinait cet homme discret, né dans un petit village du canton d’Appenzell Rhodes-Extérieures et élevé dans une famille méthodiste, à accomplir une action d’une telle ampleur. De 1942 à 1945, Carl Lutz est en poste en Hongrie en tant que vice-consul chargé des intérêts étrangers. Les États-Unis, le Royaume-Uni ainsi qu’une douzaine d’autres pays ayant confié à la Suisse le soin de les représenter en Hongrie, il se trouve de facto investi d’une autorité diplomatique considérable, représentant les puissances alliées.

En 1939, le Royaume-Uni, alors détenteur du mandat sur la Palestine, publie le Livre blanc, dont l’une des clauses limite à 75’000 personnes l’immigration juive européenne vers ce territoire. Une fois en poste à Budapest, en tant que représentant britannique en Hongrie, Carl Lutz est chargé d’en appliquer les dispositions. Cette fonction l’amène très tôt à rencontrer des membres de la communauté juive ainsi que des « Chaloutzim », ces groupes de jeunes pionniers juifs qui joueront par la suite un rôle déterminant dans l’opération de sauvetage.

Il convient également de rappeler que Carl Lutz avait été en poste en Palestine entre 1935 et 1940. Il y fut témoin des émeutes arabes de 1936, au cours desquelles de nombreux Juifs furent massacrés. Ces événements marquèrent profondément sa sensibilité et renforcèrent son empathie à l’égard du peuple juif.

Lorsque l’Allemagne envahit la Hongrie le 19 mars 1944, Carl Lutz détient une liste officielle de 8’000 personnes autorisées à émigrer en Palestine. En réalité, aucun de ces Juifs ne quittera Budapest avant la fin de la guerre. Mais Lutz va transformer ce chiffre en un instrument de négociation et de salut. Il délivre 8’000 lettres de protection – les célèbres « Schutzbriefe » – et obtient leur reconnaissance auprès des autorités hongroises et allemandes, y compris auprès d’Adolf Eichmann. Il autorise également les « Chaloutzim » à produire des lettres supplémentaires,

toutes numérotées de 1 à 8’000. Ainsi, plusieurs séries identiques circulent dans Budapest, protégeant des dizaines de milliers de personnes. Carl Lutz négocie par ailleurs l’extraterritorialité de 76 bâtiments, permettant de mettre à l’abri plus de 20’000 Juifs des griffes des Croix-Fléchées, milice hongroise fanatisée dont l’obsession était la mise à mort des Juifs.

En agissant ainsi, Carl Lutz évoluait sur une corde raide : défiant les autorités allemandes et hongroises, il prit aussi le risque de désobéir à sa propre hiérarchie, qui lui reprochera, à son retour, d’avoir largement outrepassé ses prérogatives.

C’est cette histoire, longtemps restée dans l’ombre, que les éditions Grand Angle ont choisi de raconter en bande dessinée. Elles viennent de publier les premiers volumes d’une nouvelle série consacrée aux Justes parmi les Nations, ces femmes et ces hommes qui, au péril de leur vie, sauvèrent des Juifs pendant la Shoah. Le premier volume est dédié à

Carl Lutz, le second à Oskar Schindler. Les deux albums sont scénarisés par l’historien Jean-Yves Le Naour, auteur de nombreuses bandes dessinées historiques.

« Si Oskar Schindler est devenu célèbre grâce au film de Steven Spielberg, Carl Lutz est sans doute celui qui a sauvé le plus de vies », explique Jean-Yves Le Naour, qui n’a découvert son existence que tardivement. « Le fait qu’il soit resté largement méconnu m’a incité à apporter ma pierre à l’édifice. »

Aujourd’hui, la Société Carl Lutz s’emploie à faire vivre et transmettre le message d’humanité de celui qui affirmait : « Les lois de la vie sont plus fortes que les textes de loi. » À l’heure où les témoins directs disparaissent, la bande dessinée constitue un vecteur précieux pour toucher les jeunes générations et inscrire durablement cette mémoire dans les consciences. 

→ Carl Lutz, 1944



Au cinéma



The Wizard of the Kremlin

Adaptation cinématographique du roman multiprimé de Giuliano da Empoli, ce thriller politique dense dissèque les mécanismes du pouvoir en Russie sur les vingt dernières années.

Le film suit l'ascension de Vadim Baranov, ancien metteur en scène devenu conseiller politique qui transforme la Russie en un théâtre permanent où la réalité et la mise en scène se confondent. Le projet a été porté par des talents européens de premier plan, cherchant à capturer l'esthétique froide et intellectuelle du livre. Bien que le film traite du pouvoir russe, il explore longuement les relations complexes entre le régime et les oligarques, dont plusieurs figures historiques représentées sont issues de la communauté juive. Le film analyse comment ces identités ont été utilisées, célébrées ou persécutées au gré des besoins du « Mage ». Permettant notamment de comprendre les coulisses de la géopolitique actuelle à travers une lentille quasi shakespearienne...



Nuremberg

Ce drame historique, réalisé par James Vanderbilt, est l'un des projets les plus ambitieux de l'année 2026.

Il se concentre sur les mois cruciaux qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Le film ne se contente pas de filmer le procès : il se focalise sur la relation psychologique intense entre Douglas Kelley (joué par Rami Malek), un psychiatre militaire juif américain, et Hermann Göring (interprété par Russell Crowe). Kelley a pour mission de déterminer si les prisonniers nazis sont aptes à être jugés, tout en essayant de comprendre l'origine du mal. À voir pour découvrir la confrontation magistrale entre Rami Malek et Russell Crowe, ainsi que son exploration inédite de la « banalité du mal » à travers les yeux d'un intellectuel juif au lendemain de la Shoah.

Spectacles

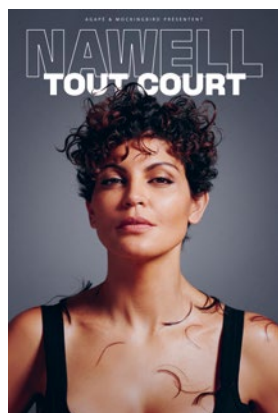


Jarry « BONHOMME »

15 janvier 2027
Arena de Genève

Jarry annonce une nouvelle représentation de son spectacle « Bonhomme » à Genève.

Une nouvelle occasion d'offrir au public genevois un moment d'amour, d'humour et d'énergie positive. Dans une époque tourmentée où les gens recherchent autour d'eux des choses positives, une soirée avec Jarry est une dose d'amour et d'humour qui redonne foi en l'humanité et au vivre-ensemble. Rythmé et drôle, le spectacle invite le public à rire de tout, dans la bienveillance, et à partager un véritable moment d'euphorie en découvrant les super-héros d'hier et de demain. Jarry semble être conseillé par la médecine du travail comme meilleur médicament à la morosité ambiante. Alors, n'hésitez pas !



Nawell Madani

20 janvier 2027
Arena de Genève

Pour répondre à l'énorme demande de ses fans, Nawell Madani remontera sur les planches de l'Arena de Genève le 20 janvier 2027

« Tout Court » est son second one-woman-show, présenté pour la première fois en mai 2025 à Genève. Avec ce nouveau format, l'humoriste belge s'affranchit des codes traditionnels et invite le public à une immersion sans concession dans son univers, mêlant stand-up et confidences. Elle y aborde notamment la charge mentale, les aléas de la célébrité et la tentation du botox, le tout servi avec une franchise et un sens du rythme qui lui sont propres...

Théâtre



Paix

de Tiphanie
Bovay-Klameth
Maison Saint-Gervais
Du 27 au 31 mai 2026

Dans ce spectacle, nous suivons un groupe de personnages réunis pour une occasion particulière (souvent une fête de famille ou une réunion communautaire). L'intrigue repose sur les mécanismes de la cohabitation : comment rester en « paix » avec les autres malgré les agacements, les non-dits et les petits travers de chacun ? C'est une pièce de situation où le comique naît du décalage entre la volonté d'harmonie et la réalité parfois absurde des relations humaines.



Toute intention de nuire

Cie L'Homme de dos
Théâtre Forum Meyrin
Les 21 et 22 mai 2026

Cette pièce explore les frontières floues entre la bienveillance et la manipulation. L'intrigue se concentre sur un groupe d'individus dont les interactions révèlent peu à peu des intentions cachées. On y observe comment les mots, même prononcés avec douceur, peuvent devenir des armes. C'est un huis clos psychologique où la tension monte au fur et à mesure que les masques tombent.



Svatbata (La Noce)

Grand Théâtre de Genève
(Scène BFM)
Du 19 au 23 mai 2026

Inspiré par l'œuvre de Stravinsky, ce spectacle met en scène un mariage rituel au sein d'une communauté aux traditions strictes. L'intrigue ne suit pas une narration classique, mais plutôt la trajectoire émotionnelle de la mariée et de son entourage. On y voit la transition brutale de l'enfance vers le monde des adultes et les obligations sociales. C'est une plongée visuelle et sonore dans la force (parfois oppressante) des coutumes.

Expo



Elles

Artistes aborigènes
contemporaines
Jusqu'au 19 avril 2026
Musée Rath

Le Musée d'art et d'histoire, en collaboration avec la Fondation Opale, consacre une exposition majeure à la peinture aborigène contemporaine. À travers une sélection d'œuvres puissantes et colorées, le public est invité à explorer l'univers artistique de grandes figures féminines comme Mirdidingkingathi Juwarnda Sally Gabori et Emily Kam Ngwarray. Ces artistes, ancrées dans une tradition millénaire, réinventent les récits culturels et spirituels de leurs communautés avec une liberté plastique saisissante.

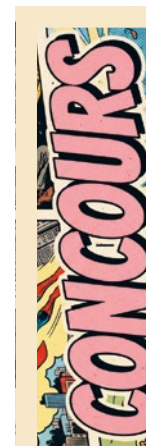
Concert



Martha Argerich & Renaud Capuçon

Mardi 28 avril 2026, à 19h30
Victoria Hall, Genève

Un événement majeur de la saison « Les Grands Interprètes ». La légendaire pianiste Martha Argerich, dont les racines familiales et l'histoire personnelle sont profondément liées à la diaspora juive d'Argentine, retrouve son complice de longue date, le violoniste Renaud Capuçon. « Au-delà » de la virtuosité technique, Argerich incarne une mémoire musicale unique. Leurs duos sont réputés pour leur intensité émotionnelle et leur complicité quasi télépathique.



Gagnez un exemplaire de
« Ce que j'ai vu à Auschwitz »
en répondant à la question suivante :
Quel célèbre personnage de bande dessinée, créé par René Goscinny et Albert Uderzo, tire sa force d'une potion magique préparée par le druide Panoramix ?

Envoyez votre réponse à hayom@gil.ch
en indiquant sous objet « Concours 01.2026 »
avec votre nom, prénom et adresse



Tehran

(Saison 3)

Apple TV+

L'espionne Tamar Rabinyan est de retour au cœur de l'Iran. Cette nouvelle saison introduit des personnages inédits (notamment joués par Hugh Laurie et Sasson Gabai) et explore les

thèmes de la guérison et de la survie après les traumatismes de la saison précédente.



Fauda

(Saison 5)

Netflix / Yes Studios

Cette saison est la première produite après

les événements du 7 octobre. Elle suit toujours Doron et son unité d'élite (les mistaaravim) dans un contexte de tensions régionales exacerbées, avec l'arrivée au casting de l'actrice française Mélanie Laurent.



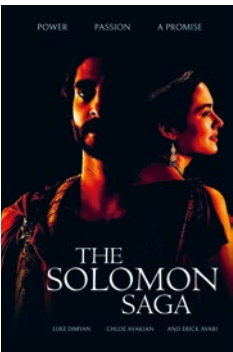
Nobody Wants This

(Saison 3)

Netflix

Après le succès mondial des deux premières

saisons, la série centrée sur la relation entre un rabbin non conventionnel (Adam Brody) et une podcasteuse agnostique (Kristen Bell) continue d'explorer les défis de l'engagement religieux dans le monde moderne.



The Solomon Saga

Une mini-série biblique d'envergure consacrée au roi Salomon. Elle se concentre sur sa sagesse et les intrigues de cour de l'ancien Israël, avec un casting incluant Luke Dimyan.



Le nouveau projet de Larry David

HBO Max

Le créateur de Curb Your

Enthusiasm revient avec une émission de sketches satiriques sur l'histoire des États-Unis, vue à travers son prisme comique et identitaire unique.



Too Much

Netflix

Cette série suit une New-Yorkaise qui s'installe à Londres et confronte ses racines

juives américaines à la culture britannique, avec un humour grinçant sur les stéréotypes familiaux.



Etty

Arte

Une série historique consacrée à Etty Hillesum, jeune femme juive néerlandaise dont le journal intime durant la Seconde Guerre mondiale est devenu un témoignage spirituel majeur.

The Boys from Brazil

Netflix



De gauche à droite : Daniel Brühl, Jeremy Strong, August Diehl et Gillian Anderson

Une nouvelle adaptation du célèbre thriller de chasse aux nazis, explorant les conséquences morales et historiques de la traque des criminels de guerre en Amérique du Sud.

CUISINE

La cuisine pour rire et s'aimer

Ilan Levy



← Camille Nahum

Est-ce votre amour de la cuisine juive qui vous a amenée vers les métiers de la cuisine ?

La cuisine juive, c'est ce qui constitue mon ADN, mon identité. Depuis que j'ai 6 ans, je mange de la « harissa » à la cuillère et du hakoud à toutes les fêtes. Le cumin, l'ail et les poivrons ont bercé toute ma vie, et encore aujourd'hui, ils parfument mon quotidien. Mais la cuisine, au sens large, a progressivement pris une place centrale dans ma vie. Après avoir adapté la BD de Joann Sfar au théâtre et joué dans « Le Chat du rabbin » puis interprété et mis en scène plusieurs spectacles, j'ai été propulsée dans l'univers de la télévision. J'ai écrit et réalisé plusieurs fictions, documentaires et divertissements, jusqu'à ce qu'on me propose de travailler sur Top Chef. Là, ce fut une véritable révélation pour moi. J'ai été passionnée par l'engagement des chefs, les produits, les saveurs, et j'ai su que j'avais trouvé mon univers et que je ne le quitterais plus jamais. J'ai alors fait de la cuisine ma spécialité et j'ai travaillé sur de nombreux programmes culinaires. J'ai notamment créé le magazine « Les secrets des grands chefs » pour M6, réalisé des documentaires sur la haute gastronomie et je tourne régulièrement des recettes avec des chefs renommés.

Votre livre est fait de surprises et d'éclats de rire ?

Oui, beaucoup. Ce qui m'a le plus surprise, c'est la glace au lait maternel qui a été créée à Londres par un glacier provocateur et politique, décidant de se lancer « dans un combat féministe » pour créer un véritable buzz.



Le Coca-Cola a quelque chose aussi de mythique : sa première recette était du vin rouge de Bordeaux et de la cocaïne ! Avec la prohibition, l'alcool a été retiré ; le prix a donc baissé et la boisson s'est fortement démocratisée. Les plus riches ont alors eu très peur que les pauvres, notamment les « noirs », viennent « les violer, les abuser » car le coca, version cocaïne, était très énergisant. La recette actuelle de cette boisson mondiale est le fruit d'une histoire de prohibition et de ségrégation.

La cuisine est-elle un élément fédérateur ?

La cuisine, c'est le lieu de retrouvailles de toutes les familles, quelle que soit notre culture. On vit le moment du repas différemment, en fonction de là où on vient, mais l'idée est toujours de se rassembler.

Je suis née dans l'idée que la cuisine, c'est du partage, de l'amour et un lien unique entre les hommes. J'aime réunir autour d'une table les gens que j'aime. Le fait de manger seule est, pour moi, un véritable non-sens. Je me souviens que, enfant, nous nous forçons à manger le plus d'assiettes possible pour faire plaisir à notre grand-mère. Sinon, elle disait qu'on ne l'aimait pas !

La cuisine, c'est du bonheur immédiat. Et le bonheur est au présent, tout simplement !

my
MANOR®

Réductions exclusives
et offres personnalisées



MA FIDÉLITÉ, RÉCOMPENSÉE

- Jusqu'à -30% de réduction
- Prix réduits sur des produits sélectionnés
- Surprise d'anniversaire
- Gagnez des points pour payer vos achats chez Manor

Scannez le code-QR et
profitez-en maintenant!



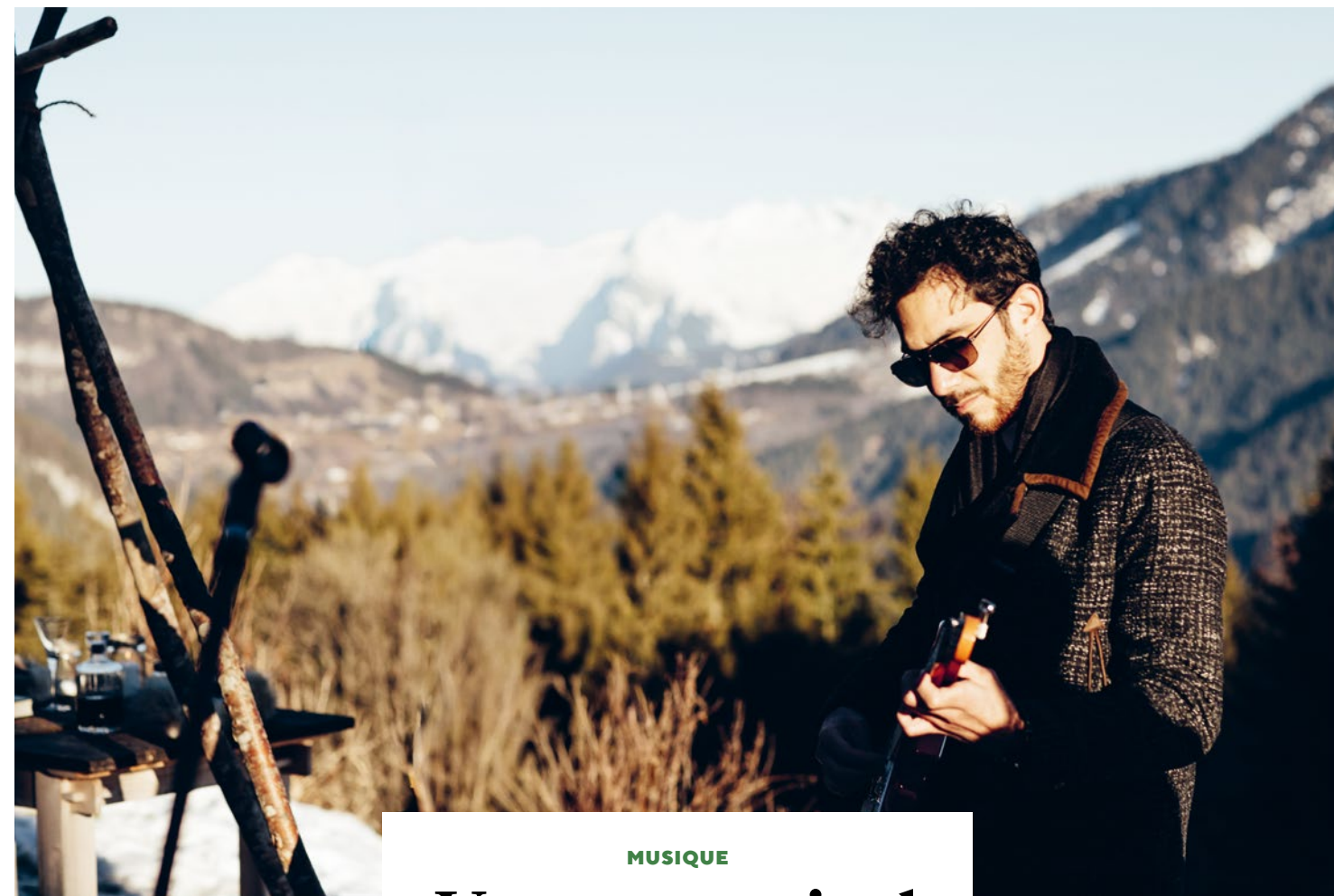
KEREN קרן
HAYESSOD היסוד
Pour le Peuple d'Israël

Vos dons permettent de soutenir la guérison d'Israël

Derrière une apparente reprise du quotidien en Israël, le système de santé reste confronté à des défis de long terme. Le Keren Hayessod s'investit depuis plusieurs années dans le renforcement du système de santé israélien et dans la prise en charge des conséquences du traumatisme. À Tel Aviv, à l'hôpital Ichilov, le projet **GEFEN**, actuellement en construction, illustre cet engagement. Ce futur centre de réhabilitation intégré réunira sous un même toit rééducation physique, neuro rééducation et soins en santé mentale afin d'offrir une réponse globale et durable aux besoins post-traumatiques. Aux côtés d'Israël, aujourd'hui comme demain, le Keren Hayessod reste engagé pour une santé plus forte et plus humaine.



Don en ligne
www.keren.ch



MUSIQUE

Voyage musical haut en couleurs

Liz Hiller

Musicien passionné basé à Genève, Anthony Bazbaz compose et produit une musique libre et hybride, où se rencontrent l'indie-rock, le pop-rock, le jazz et bien d'autres influences, avec une place centrale accordée à l'improvisation. Multi-instrumentiste, il pratique notamment le piano et la guitare, mais aussi la basse et la batterie. Il navigue entre création artistique, monde spirituel et activité immobilière, une pluralité de parcours qui confèrent à sa musique une profondeur singulière.

Un rêve d'enfant, une vie en musique

Fils de deux parents artistes, Anthony Bazbaz a hérité de son père la passion de la musique, tandis que sa mère exprimait la sienne à travers la peinture. Dès son plus jeune âge, il s'endormait bercé par les mélodies du piano de Rachmaninov et par les accords de guitare de Luiz Bonfá. Vers neuf ans, alors qu'il vivait à l'époque à Paris, il intègre le conservatoire. Mais il comprend rapidement que son esprit libre et autodidacte s'accorde mal avec la rigidité du solfège, qu'il ressent comme un frein à son élan créatif. Il se tourne alors vers l'apprentissage personnel: il achète des ouvrages musicaux et, chez lui, approfondit le piano en explorant les œuvres de Strauss, Beethoven et Mozart,

soutenu ponctuellement par quelques professeurs particuliers pour consolider sa technique.

Lorsque ses parents divorcent, sa mère demeure un pilier essentiel, encourageant inlassablement sa passion musicale. Son père, quant à lui, continue d'alimenter son éveil artistique: durant les vacances d'été, Anthony partage avec lui de véritables « stages intensifs », passant du violoncelle au saxophone, tout en revenant toujours à son instrument de prédilection, le piano.

De retour à Genève à l'âge de 16 ans, il reçoit un nouveau piano, celui qui l'accompagne encore aujourd'hui. En pleine adolescence, il y consacre plusieurs

suite →



← Anthony Bazbaz

électronique, mélangeant tous les instruments à l'aide de son matériel MIDI. Parfois, la création surgit de manière totalement intuitive, comme ce fut le cas pour les titres « Inside Your Dreams » ou « Elle est partie ». Les thèmes qu'il explore tournent principalement autour de l'amour, des schémas répétitifs souvent inconscients qui traversent nos relations, que ce soit avec les autres ou avec soi-même, ainsi que du tourment intérieur. De cette idée de cycles émotionnels qui reviennent sans cesse est né le titre même de l'album : « Over & Again ».

La place de la spiritualité dans sa vie

La musique a constitué pour lui l'une de ses premières expériences de transe, un espace dans lequel il a exploré une forme de disparition de soi. En se reconnectant à sa culture juive, il explique que c'est précisément dans cet effacement, lorsque l'égo se retire, que le divin peut s'exprimer à travers l'être humain. Pratiquant la méditation de manière régulière, Anthony a commencé à observer sa conscience au cœur même de ses moments de création musicale. Il a alors pris conscience que plus il crée, plus sa foi (*émouna*) s'approfondit. À ses yeux, la musique qu'il compose ne lui « appartient » pas véritablement : elle le traverse. C'est dans cette expérience qu'il perçoit pleinement la grandeur de Hachem se manifestant en lui.

Cette spiritualité innerve l'ensemble de sa vie. Courtier de profession, il a toujours été convaincu qu'il ne fallait pas choisir entre ses passions et son travail, mais apprendre à les faire dialoguer. Entre la musique, la quête spirituelle et son activité immobilière, il identifie un même fil conducteur : la recherche constante d'harmonie et d'élévation intérieure. Une vie pleine de couleurs. 🌈

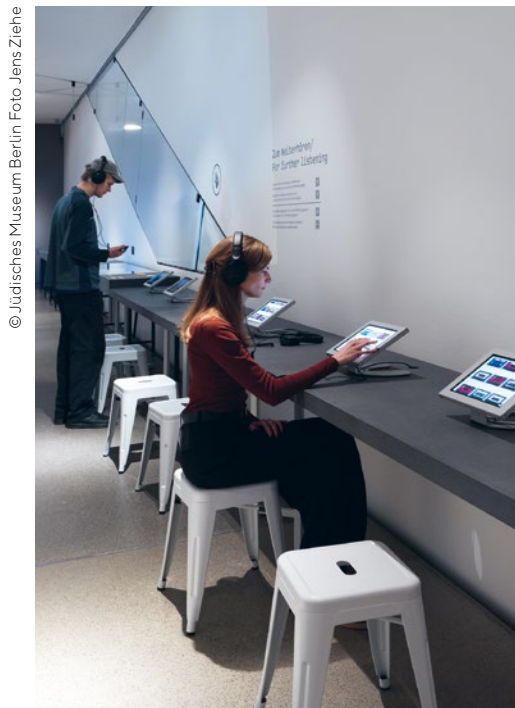
heures chaque jour, trouvant dans l'instrument un exutoire à sa soif de vie et à l'intensité de ses émotions. La musique et l'improvisation deviennent alors pour lui une nécessité vitale, le moyen le plus sincère et le plus profond d'exprimer ses sentiments, son romantisme, son amour et tout ce qui l'anime. Vers 17 ans, sa mère lui offre ses premiers cours de guitare. Cet instrument devient rapidement son compagnon de route, l'accompagnant tout au long de ses études et de ses voyages à travers le monde.

Première apparition publique : sortie de son album en 2023

Depuis ses débuts dans la création musicale, Anthony Bazbaz a composé et produit des centaines de morceaux, travaillant toujours en complète autonomie. Pour tant, sa véritable apparition publique n'a

réellement eu lieu qu'en 2023, avec la sortie de son premier EP : « Over & Again ». Dans cet album, Anthony prête sa propre voix et chante en anglais comme en français. Pour lui, ce projet représente l'aboutissement d'années de créations qu'il n'osait pas partager par peur du regard des autres ou par perfectionnisme. « Over & Again » marque donc une forme de libération artistique, un moment où il décide enfin de se détacher des attentes extérieures pour laisser parler son expression la plus sincère.

Après une année de travail, il sélectionne sept morceaux, chacun doté d'un style différent. Son processus créatif commence presque toujours par une mélodie improvisée au piano, à la guitare, à la batterie ou à la basse. Il y ajoute ensuite sa voix, puis poursuit son travail en mode production



© Jüdisches Museum Berlin Foto: Jens Ziehe



© USHMM et YAD VASHEM - Collection SHOAH de Claude Lanzmann

EXPOSITION DU CÔTÉ DE BERLIN

Shoah, après l'œuvre : Claude Lanzmann entre archives, voix et mise en scène du réel

Malik Berkati

Shoah est souvent invoqué comme un monument. Mais ce dernier repose sur des fondations invisibles : des voix enregistrées, des silences insistants, des lieux arpentés, des dispositifs patiemment construits. À l'occasion du centenaire de la naissance de Claude Lanzmann (1925-2018), une exposition et un film déplacent le regard vers cet envers de l'œuvre. En donnant accès aux archives sonores de *Shoah* et en explorant la mise en scène de son auteur, ils interrogent la fabrication d'un film qui n'a cessé de penser sa propre impossibilité.

L'exposition : « Claude Lanzmann. Die Aufzeichnungen »

Le *Jüdisches Museum Berlin* invite le public, jusqu'au 12 avril 2026, à plonger dans l'atelier de Shoah. Pensée comme une expérience d'écoute autant que comme une réflexion sur la mémoire,

l'exposition interroge la manière dont se construit, se transmet et se transforme le récit de l'extermination des Juifs d'Europe. Elle met en lumière, pour la première fois, les archives sonores du cinéaste.

Un trésor d'archives classé à l'UNESCO

L'exposition révèle l'immense chantier préparatoire de Shoah, film de neuf heures et vingt-six minutes qui a bouleversé la perception du génocide en renonçant à tout matériau d'archives visuelles. Sous le titre « Aufzeichnungen » (Enregistrements), le musée place au cœur de sa démarche les bandes sonores réalisées dans les années 1970 avec des survivants, des auteurs et des témoins. Ces enregistrements rendent tangible la lente élaboration d'une œuvre devenue référence mondiale.

↑ Claude Lanzmann et le survivant Simon Srebnik devant l'église de Chelmno où furent enfermés les Juifs avant leur extermination dans des camions à gaz. Chelmno, Pologne, septembre 1979.

Srebnik était le plus jeune des deux seuls survivants du camp de Chelmno en Pologne, où 400 000 Juifs furent exterminés. Au camp, il devait vider les camions et jeter les cadavres dans les fosses d'incinération. Simon Srebnik avait 13 ans et demi quand il avait été exécuté d'une balle dans la nuque par ses gardes. La balle, par miracle, n'avait pas touché les centres vitaux. Il parvint alors à s'échapper et à trouver refuge chez un fermier polonais. L'histoire de Srebnik est au cœur du film *Shoah*.

© USHMM et YAD VASHEM Collection SHOAH de Claude Lanzmann



↑ **Claude Lanzmann** interviewe **Henryk Gawkowski**, un ancien conducteur de locomotive polonais qui conduisait les trains de déportations vers le camp de Treblinka. Treblinka, Pologne, juillet 1978.

L'exposition s'appuie sur le vaste fonds audio donné fin 2021 par l'Association Claude et Félix Lanzmann, enrichi en 2022 pour atteindre plus de 220 heures de bandes réparties sur 152 cassettes, désormais numérisées et transcrites. Cette « Collection Lanzmann », classée avec le film *Shoah* au registre « Mémoire du monde » de l'UNESCO depuis 2023, est progressivement éditée en ligne avec des traductions en allemand et en anglais. Une partie des archives est déjà accessible, et l'intégralité sera disponible sur le portail Oral-History.Digital de la Freie Universität Berlin d'ici 2027.

Une scénographie sobre pour une écoute active

La scénographie, volontairement minimale, privilégie l'attention aux voix. Environ 90 minutes de matériel sonore sélectionné sont

proposées aux visiteurs, qui peuvent les écouter au casque en circulant librement dans la galerie ou en s'installant dans différents espaces d'écoute.

Six grands axes structurent le parcours : des interrogations de Lanzmann sur son propre projet au dialogue entre rushes sonores et images tournées, en passant par les entretiens jamais filmés, les paroles de bourreaux, l'exploration du cas lituanien ou encore le voyage en Pologne en 1978. Les enregistrements offrent une polyphonie de langues — français, allemand, anglais, hébreu, yiddish, polonais —, accompagnée de transcriptions et de traductions déroulées sur des écrans. Les bruits de fond (vaisselle, pas, voix d'enfants) composent une texture sonore qui devient elle-même objet d'interprétation.

Des documents originaux issus des archives privées de Lanzmann, un entretien vidéo avec ses collaboratrices réalisé en 2025 et différents supports filmés aident le public à situer ces voix dans leur contexte historique et biographique. Portée par le Musée Juif de Berlin, l'exposition s'inscrit dans un programme de médiation soutenu notamment par le ministère allemand des Affaires étrangères et la Fondation Alfred Landecker. Elle souligne l'urgence de préserver ces témoignages, alors que disparaissent les derniers survivants et que l'antisémitisme gagne à nouveau du terrain.

→ **Claude Lanzmann** au volant d'une voiture à l'entrée du village de Treblinka en face de la gare.

Treblinka, Pologne, juillet 1978.

Ce panneau a bouleversé Claude Lanzmann. Dans ses Mémoires, il écrit : « *Je repris la route, continuant à conduire très lentement, et soudain j'aperçus une pancarte avec des lettres noires sur fond jaune qui indiquaient, comme si de rien n'était, le nom du village dans lequel nous entrions : « TREBLINKA ». Autant j'étais resté insensible devant la douce pente enneigée du camp, ses stèles et son blockhaus central qui prétendait marquer l'emplacement des chambres à gaz, autant ce simple panneau d'ordinaire signalisation routière me mit en émoi. Treblinka existait ! Un village nommé Treblinka existait. Osait exister. Cela me semblait impossible.* »



© USHMM et YAD VASHEM - Collection SHOAH de Claude Lanzmann

À noter : L'exposition est également visible jusqu'au 29 mars 2026 à la New York Historical Society et au Mémorial de la Shoah à Paris.

Si l'exposition révèle les coulisses sonores de Shoah, le film de Guillaume Ribot en explore la dimension intime et autofictionnelle, offrant un contrepoint visuel à cette archéologie de la mémoire.

Le film : Je n'avais que le néant – Shoah par Lanzmann

Figure centrale de la mémoire filmée de l'extermination des Juifs d'Europe, Claude Lanzmann apparaît dans le documentaire de Guillaume Ribot comme un cinéaste-enquêteur. Pendant douze ans, il a dû « créer » les formes mêmes de la représentation à partir d'un réel effacé, d'un « pur néant visible ». Son projet repose sur une mise en scène radicale : refus des archives, primat des lieux et de la parole.

La vérité surgit de dispositifs très construits, comme la reconstitution de gestes ou de situations (Abraham Bomba dans son salon de coiffure, le conducteur des trains de la mort replacé dans une

locomotive), qui font de *Shoah* une « fiction du réel » plutôt qu'un simple documentaire. En menant une enquête quasi policière, jusqu'à « tromper les trompeurs » pour obtenir l'aveu des bourreaux, et en assumant la dimension topographique de sa démarche sur les sites mêmes du crime, Lanzmann a façonné une œuvre monumentale. *Shoah* a imposé le génocide comme événement nommé, inscrit dans la mémoire collective.

Son héritage se prolonge aujourd'hui à travers l'exploration de ses 220 heures de rushes et les célébrations internationales de son centenaire. Plusieurs films de Lanzmann ont déjà été réalisés à partir des rushes non utilisés dans le montage final : *Un Vivant qui passe* (1997), *Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures* (2001), *Le Dernier des Injustes* (2013) et *Les Quatre Sœurs* (son dernier mot cinématographique, puisque le cinéaste est décédé le 5 juillet 2018, soit le lendemain de la sortie en salle). Le réalisateur et photographe Guillaume Ribot, après avoir lu *Le Lièvre de Patagonie* (mémoires de Lanzmann publiées en 2009), a plongé au cœur de cette aventure.

Au-delà de sa dimension mémorielle et historique, *Shoah* est aussi un témoignage sur le travail journalistique et les obstacles rencontrés dans l'émergence de la réalité, ainsi que sur la réinvention cinématographique de la narration documentaire.

Un « making-of » qui dépasse le genre

Je n'avais que le néant – Shoah par Lanzmann ne se contente pas de raconter la genèse de *Shoah* : il en propose une relecture en plaçant au premier plan la figure de l'auteur et la manière dont son corps, sa voix et ses gestes travaillent le film. En remontant des images non utilisées et en les tressant à des fragments

autobiographiques en voix off, Guillaume Ribot met à nu la dimension autofictionnelle de Shoah. Cette zone où la quête documentaire se double d'une mise en scène de Lanzmann en chasseur, enquêteur, agent secret, historien ou justicier, pointant sa caméra comme une arme.

Le film révèle la méthode de Lanzmann comme un régime d'artificialité assumé, une stratégie formelle pour tourner autour d'un « trou noir » : le « Rien », l'extermination dans les chambres à gaz, irréprésentable et sans survivant-témoin de l'intérieur. Il s'agit de circonscrire négativement ce qui ne peut être rendu sensible qu'à travers les détours du cadre, des déplacements et de l'épreuve des visages filmés.

À travers des moments apparemment secondaires — Lanzmann filmé au lit dans un hôtel allemand, ou sa silhouette en imperméable et chapeau devant le portail fermé de la villa de Wannsee —, Ribot souligne comment le comique, la pose et la théâtralité troublent le régime strictement testimonial de Shoah. Ils révèlent l'inextricable mélange de dimension auctoriale et de témoignage qui fonde le film.

Ce « making-of » ne transforme pas Shoah en objet patrimonial apaisé, il en ravive au contraire les tensions internes. Il montre comment l'entreprise commune de l'auteur et des témoins se heurte sans cesse à l'impossibilité de dire, jusqu'à ces deux scènes qui encadrent le film : la rencontre d'abord muette avec Simon Srebnik, survivant de Chełmno, et l'effondrement final de Lanzmann dans les bras de Jitzhak Zuckerman, héros du soulèvement du ghetto de Varsovie. Ces moments rappellent que Shoah n'est pas une réponse, mais une forme toujours instable, construite au bord de l'impossible ; ils font affleurer brutalement la question : Que signifie filmer, encore, ce qui ne cesse de se dérober ?

© Jüdisches Museum Berlin Foto Roman März



© mahJ / Conception graphique Doc Levin / Léo Quetglas



EXPOSITION DU CÔTÉ DE PARIS

Les enregistrements inédits de Shoah : l'invisible précieux

Paula Haddad

Après douze ans d'un travail infini, Claude Lanzmann révèle au monde, en 1985, *Shoah*, son documentaire colossal sur l'extermination des Juifs. À l'occasion du centenaire de la naissance du réalisateur, le Mémorial de la Shoah présente à Paris une exposition sur les enregistrements audio inédits qui ont servi à la préparation du film. Une expérience sonore qui rappelle l'impérieuse nécessité d'écouter encore et encore tous les témoins.

« La réalisation de *Shoah* a été une longue et difficile bataille. Je voulais filmer mais je n'avais que le néant. Le sujet de *Shoah*, c'est la mort même, la radicalité de la mort [...] Mais j'ai toujours tenté, pendant ces douze années de travail, de regarder sans échappatoire le noir soleil de la *Shoah* »

confiait Lanzmann dans ses écrits personnels. « Le soleil noir de la *Shoah* », le réalisateur tente de l'éclairer, d'abord auprès de plusieurs témoins, plus ou moins sceptiques, selon leur position, sur son entreprise dévorante.

Conçue par le Musée juif de Berlin (voir article de Malik Berkati dans les pages précédentes) qui possède la collection Lanzmann grâce au don de l'Association Claude et Félix Lanzmann — soit 220 heures d'enregistrements audio en huit langues —, l'exposition dévoile ainsi divers enregistrements. À l'historien Erich Kulka, rescapé d'Auschwitz, Lanzmann explique son choix de commencer son documentaire au temps présent, et à Pauline et Jacob Werbin, survivants du ghetto de Kovno, l'orientation de sa démarche.

« N'est-il pas trop tard pour faire un documentaire après tant d'années ? » demandent-ils dans un entretien réalisé à Los Angeles en 1977. « Il est peut-être tard. Je suis d'accord. Mais cela n'a jamais été fait. Et si nous ne le faisons pas maintenant, dans dix ans, il sera trop tard » répond celui qui a effectué des recherches dans différents pays. Il confie encore ses doutes sur ses ambitions, d'autant plus que la genèse de *Shoah* ne lui revient pas : « Je n'y avais pas pensé avant qu'on me le demande » précise-t-il à l'un de ses interlocuteurs.

De fait, le film est une commande de 1973 du ministère des Affaires étrangères israélien, à la suite du succès du film « Pourquoi Israël » et de « Yad Vashem ». « À quel point êtes-vous obsédé par la

Shoah ? » s'interroge de son côté Maria Bobrow, survivante de la *Shoah* en Ukraine et collaboratrice du sauveteur Hermann Gräbe, sur les angoisses du réalisateur. Avant de poursuivre sur le rôle de chacun dans ce projet semblable à un édifice : « Eh bien, voyez-vous, c'est comme un grand tas de pierres, chacun apporte un petit caillou et le dépose dessus. J'espère avoir apporté un petit caillou. Et ensuite, à partir de cette pierre, il vous faudra construire une maison. »

« Je ne sais pas quel genre de maison cela sera », lui rétorque le réalisateur, qui a travaillé sur le terrain durant dix ans avec ses assistantes Corinna Coulmas et Irena Steinfeldt-Levy, traductrices de l'allemand et de l'hébreu.

« La plupart des témoins étaient heureux de parler », confient-elles dans un entretien ; Lanzmann avait une façon particulière de poser des questions et d'écouter victimes et bourreaux.

Le silence des uns et des autres

Pour autant, certains témoins refusent d'apparaître à l'image, comme Irina Safran, survivante du camp de Sobibor. Lanzmann parvient à ce qu'elle raconte son arrivée au camp et la révolte des prisonniers dans un enregistrement audio, tout en l'assurant de son profond respect : « Je dirai que j'aime votre silence, votre refus de parler. Vous pouvez être parfaitement silencieuse devant la caméra. Et expliquer pourquoi. »

Autre témoignage bouleversant sur l'impossibilité de parler de la vie quotidienne au ghetto : celui du poète yiddish Avrom Sutzkever, survivant du ghetto de Vilnius. Sur la *Shoah* en général, il explique à Lanzmann ne pas davantage pouvoir en parler, « tout comme une personne ne peut pas ouvrir une tombe et regarder où repose son père ou sa mère ».

D'une autre manière, on entendra peu la voix des criminels — fonctionnaires de haut rang, bureaucrates, profiteurs — qui se dérobent souvent derrière une porte et que Lanzmann vient débusquer à leur domicile sans les prévenir. Otto Horn, impliqué dans l'*Aktion T4* et l'*Aktion Reinhardt* à Treblinka, se montre, lui,

presque volubile dans la répétition du déni : « C'est terminé pour moi. Je ne veux plus en entendre parler. Pour moi, c'est terminé. Ça ne m'intéresse pas. » Et Lothar Fendler, membre de l'*Einsatzgruppe C* qui a perpétré des massacres en Ukraine, confie : « Dans cet immense système, je ne suis qu'un petit homme ».

À l'issue de ces innombrables entretiens, matière aussi effrayante qu'obsédante, le réalisateur part pour un premier voyage en Pologne en 1978, sur les lieux de la persécution et de l'extermination. La présence de l'Histoire, à laquelle il est confronté, le frappe avec une force inattendue.

Enfin, l'exposition présente d'autres acteurs de l'époque : Leon Kantarowski, qui apparaît brièvement dans une scène devant l'église de Chelmno où il était

organiste — là-bas, des Juifs étaient enfermés avant d'être assassinés —, et Tadeusz Pankiewicz, le pharmacien non juif du ghetto de Varsovie dont les enregistrements vidéo n'ont pas été utilisés pour *Shoah*.

En marge de l'exposition, le documentaire de Guillaume Ribot, « Je n'avais que le néant », disponible sur Arte (jusqu'au 24 juin 2026), explore autrement l'œuvre abyssale de Lanzmann. À partir de 220 heures de rushes non retenus par le cinéaste, il sonde, lui aussi, ce qui n'a pas été montré par son aîné. Comme dit Lanzmann dans ses écrits repris dans le film : « *Shoah* est une course contre la mort. Bientôt l'histoire vivante sera devenue une histoire morte, l'histoire tout court. *Shoah*, c'est la construction d'une mémoire, et l'acte de transmettre seul importe. »





DANSE

Vertigo: danser pour tenir debout

Nathalie Harel

Dans la vallée d'Elah, entre Tel-Aviv et Jérusalem, la compagnie de danse Vertigo a installé son Eco Art Village, au kibboutz Netiv HaLamed-Heh. C'est ici que les danseurs répètent, que les chorégraphies prennent forme, et que la compagnie a choisi, depuis le 7 octobre 2023, d'ancrer une partie de son action thérapeutique. Le lieu n'est ni un simple centre artistique, ni un centre de soins classique, mais un espace hybride où le travail du corps occupe une place centrale.



Fondée en 1992 à Jérusalem par la chorégraphe Noa Wertheim et le danseur Adi Sha'al, Vertigo est aujourd'hui l'une des compagnies de danse contemporaine les plus reconnues en Israël. Soutenue par le ministère israélien de la Culture, elle se produit régulièrement à l'étranger et elle est associée, en Israël, au Suzanne Dellal Centre de Tel-Aviv. Son langage chorégraphique, physique et exigeant, s'est construit au fil des années autour d'une question récurrente : comment relier le corps individuel à une expérience collective ?

Le village éco-artistique, créé en 2007, prolonge cette recherche hors de la scène. Construit selon des principes écologiques, il accueille des artistes en résidence, des ateliers et des projets pédagogiques. La danse y est pensée comme une pratique globale, reliée à l'environnement, au rythme et à l'écoute. Depuis la guerre, cette dimension a pris une importance particulière.

À la suite des attaques du 7 octobre 2023 et du choc qu'elles ont provoqué dans la société israélienne, Vertigo a mis en place plusieurs programmes thérapeutiques de long terme destinés aux réservistes et

à leurs proches. À travers des ateliers de mouvement et des séances de thérapie par la danse, la compagnie tente d'offrir un espace de résilience. Cette démarche s'appuie sur l'idée que le mouvement peut aider à libérer les tensions psychiques et à restaurer un sentiment de sécurité corporelle.

Cette volonté de réparation traverse également les dernières créations de la compagnie. À commencer par *Kuma*, une œuvre dont le titre signifie « se relever » en hébreu. La chorégraphie y explore la perte d'équilibre, la chute et la nécessité de retrouver une verticalité, sans récit explicite, mais par une écriture physique dense et répétitive.

La création la plus récente, *Nona*, prolonge cette réflexion. Présentée récemment sur les scènes israéliennes, la pièce s'inspire de la figure mythologique de *Nona*, celle qui tisse le fil de la vie. Le temps y devient un matériau central, fragmenté, étiré, parfois suspendu.

« Les événements extrêmes que nous traversons nous obligent à nous demander comment habiter le temps et ce que signifie être présent dans une réalité en perpétuelle transformation, explique Noa Wertheim. Sur le plateau, cette interrogation se traduit par des mouvements retenus, puis accélérés, par des corps qui se dispersent avant de se rassembler à nouveau. »

Portée par une composition musicale originale et une scénographie épurée, *Nona* s'inscrit dans la continuité du répertoire de Vertigo, tout en dialoguant plus directement avec l'époque.

Ce va-et-vient constant entre la scène et le terrain caractérise aujourd'hui Vertigo. La compagnie ne sépare pas la création artistique de son inscription dans la société. Cette cohérence a été reconnue en 2024, lorsque Noa Wertheim a reçu le Prix pour l'ensemble de son œuvre décerné par le ministère israélien de la Culture et des Sports. 🇮🇱

Leur dernier spectacle « Nona » sera présenté le 16 avril à L'Opéra de Tel Aviv.





© Amit Berlowitz

↑ Asi Levi dans le film « Avanim » de Raphael Nadjari

INTERVIEW EXCLUSIVE

Asi Levi: la force tranquille du cinéma israélien

Léa Avisar

Il y a des retrouvailles que seul le septième art sait offrir. Dans *Hemda* (2024), Asi Levi partage à nouveau l'affiche avec Sasson Gabbaï, dix-huit ans après leur duo dans *Aviva, My Love* (2006), un film culte qui lui avait valu le prix Ophir (équivalent d'un César) de la meilleure actrice. Les deux longs métrages sont signés Shemi Zarhin, l'un des réalisateurs les plus sensibles du cinéma israélien. Asi Levi, 56 ans, s'est imposée très tôt comme une figure du cinéma d'auteur, notamment avec *Avanim* (2004) du réalisateur franco-israélien Raphaël Nadjari. Elle a aussi participé à *BeTipul* (« En Thérapie », dans son adaptation française), la série

tv israélienne qui fête aujourd'hui ses 20 ans et qui est devenue un phénomène mondial. À travers ces rôles, Asi Levi a construit une filmographie exigeante, marquée par des personnages dotés d'une grande humanité et ancrés dans la réalité sociale. Rencontre à Tel-Aviv.

Comment avez-vous vécu vos retrouvailles avec Sasson Gabbaï dans le film *Hemda* ?

« Nous sommes restés complices puisque nous avons maintenu le contact pendant toutes ces années. Mais c'est vrai que la dynamique de jeu a été très différente. Dans *Aviva mon amour*, j'incarnais une cuisinière de Tibériade qui a mis de côté ses talents littéraires et Sasson Gabbaï était « mon ennemi ». Il jouait le rôle d'un

romancier célèbre qui voulait me voler mon travail... Dans *Hemda*, je suis entrée dans la peau d'Efi, une thérapeute en milieu aquatique et professeure de guitare : le personnage interprété par Sasson Gabbaï est l'amour de ma vie ! Le cinéaste Shemi Zarhin (Ndlr : né à Tibériade) a filmé ces deux longs métrages dans le Nord du pays. Pour *Hemda*, le tournage s'est achevé avant les événements du 7 octobre 2023. La piscine, comme d'autres bâtiments emblématiques du film, a été détruite pendant la guerre...

On vous associe depuis longtemps à des personnages de femmes fortes et profondément ancrées dans la société israélienne. Est-ce un axe artistique que vous continuez de privilégier ?

Ce qui m'attire au cinéma comme au théâtre, ce sont les gens invisibilisés, ceux dont on n'entend pas la voix, les anti-héros. C'est sans doute la raison pour laquelle on me voit dans des films qui montrent la complexité. Ces personnes, on les trouve davantage à la périphérie d'Israël, dans les autobus et pas dans les taxis ! J'aime travailler dur.

D'où vous vient ce mélange de discipline et de curiosité ?

Cela tient sans doute à mon éducation. Jusqu'à l'âge de seize ans, j'ai suivi des leçons de piano avec une professeur russe. J'ai aussi appris assidûment à jouer autennis ! Par ailleurs, je suis une benjamine née sur le tard. Ma mère m'a toujours encouragée à faire ce que j'aimais, et à explorer toutes les pistes : la photographie, la guitare, l'art dramatique au sein de l'école Yoram Levinstein. Elle-même a emprunté un parcours atypique. Cette infirmière originaire de Haïfa s'est reconvertie dans l'entrepreneuriat, en devenant la première importatrice de papiers peints ! Puis elle a eu l'intuition d'investir dans la région d'Arad dans les années 70. C'était une féministe, mais sans le look militant : elle était toujours très élégante (rires).

La série TV *BeTipul* (En Thérapie) vient de fêter ses 20 ans.

Quel regard portez-vous sur cette fiction ?

J'ai eu la chance de marquer cet anniversaire lors du dernier festival du cinéma de Sderot, au cours duquel a été projeté pour la première fois « Burning secrets » (2025),

le film de la cinéaste ultra-orthodoxe, Dina Perlstein. Lors de cette manifestation, j'ai retrouvé l'actrice israélienne Ayelet Zurer (Ndlr : installée à Hollywood) qui dans la première saison de *BeTipul*, incarnait Naama, un personnage qui entame une romance avec le psy Reuven (Assi Dayan). J'apparaissais pour ma part en ouverture de la seconde saison dans le rôle de Talia, une avocate à succès célibataire et sans enfant qui retrouve vingt ans plus tard le thérapeute dont elle avait suivi le conseil d'avorter.

Vous avez joué dans « Avanim », du réalisateur franco-israélien Raphaël Nadjari. Le cinéma d'auteur est l'un de vos genres de prédilection ?

J'ai en tout cas failli jouer dans un film de Jean-Luc Godard ! Après *Avanim* qui avait été nommé pour les prix de l'académie européenne, le cinéaste de la Nouvelle vague m'avait contactée. Mais pour des raisons logistiques, sa lettre en français ne m'est pas parvenue à temps ! J'ai aussi dû renoncer à jouer dans *Shiva* de la regrettée actrice et réalisatrice, Ronit Elkabetz (Ndlr : morte en 2016), en raison d'un autre engagement. Nous étions souvent pressenties pour les mêmes rôles et rêvions d'être réunies sur un même tournage... Enfin je voyage régulièrement en France, et je me verrai bien y vivre et y travailler. Mon dernier album musical *Twenty-nine and Neighbors*, composé pendant l'épidémie de Covid, comporte d'ailleurs un titre qui s'appelle « Nuit à Paris » !

Quels projets vous attendent pour l'année à venir ?

Avant les événements du 7 octobre 2023, j'avais entamé l'écriture d'un scénario inspiré de l'histoire de ma mère à Arad, avant de le mettre en sommeil. Pendant la guerre, j'ai eu la chance de jouer dans deux pièces de théâtre, en pilotage automatique. La vie s'est arrêtée et le processus créatif a été sérieusement mis à mal. J'espère pouvoir reprendre ce projet personnel ». 🌱

← Asi Levi lors du spectacle de lancement pour son album à Tel-Aviv



© Hila Emanuel

HILA EMANUEL
photographer

INTERVIEW EXCLUSIVE

Hanuš Hachenburg ou « l'enfant comète » : une interview de Baptiste Cogitore

Daniel Halpérin

Dans « L'enfant comète », Baptiste Cogitore redonne voix au jeune poète Hanuš Hachenburg, figure tragique du ghetto de Terezín, et tire de l'oubli l'œuvre fulgurante d'un génie précoce. Éclairant la démarche qui l'a conduit à enquêter sur ce destin brisé, Baptiste Cogitore répond ici à nos questions.

Vous êtes écrivain, journaliste et réalisateur. Il y a 15 ans, celle qui deviendra votre épouse, Claire Audhuy, prépare une thèse sur le théâtre clandestin dans les camps nazis et découvre dans les archives du Mémorial de Terezín un manuscrit de onze pages portant un titre étrange : « Hledáme Strašidlo », et signé « Ha-«. C'est, pour elle et pour vous, le début d'un extraordinaire voyage dans l'histoire et dans la mémoire. Que disaient ce titre et cette signature ?

Au départ, pas grand-chose ! Le titre, en tchèque, signifie : « On a besoin d'un fantôme ». Ce texte se présentait, sur le papier jauni de l'archive, comme une pièce de théâtre. Ces onze feuilles se trouvaient dans un grand carton blanc, parmi 800 pages d'un magazine rédigé par des adolescents tchèques âgés de treize à quinze ans : la revue « Vedem » était l'hebdomadaire clandestin de la chambrée n°1 du ghetto de Theresienstadt.

Pour comprendre de quoi parlait la pièce, il a fallu la faire traduire, bien sûr. Ensuite, nous avons commencé à enquêter sur ce mystérieux « Ha-«, qui est à la fois le diminutif et le surnom (« Hacha ») du jeune poète Hanuš Hachenburg (1929-1944).

Cette quête, à la fois historique, littéraire et personnelle, a duré plus de dix ans, et nous a conduits, Claire et moi, à faire deux fois le tour du monde pour retrouver archives et survivants. Pour tenter de connaître un peu mieux ce garçon assassiné la veille de ses quinze ans dans une chambre à gaz de Birkenau...

Connaître ce garçon si particulier fut en effet une véritable odyssee, à la fois géographique, historique, littéraire et émotionnelle. Elle vient d'aboutir à ce livre admirable que vous nous offrez, « L'enfant comète » (Plon et Rodéo d'âme, 2025). Comment pourriez-vous résumer, en quelques points d'orgue, ces années de recherche ?

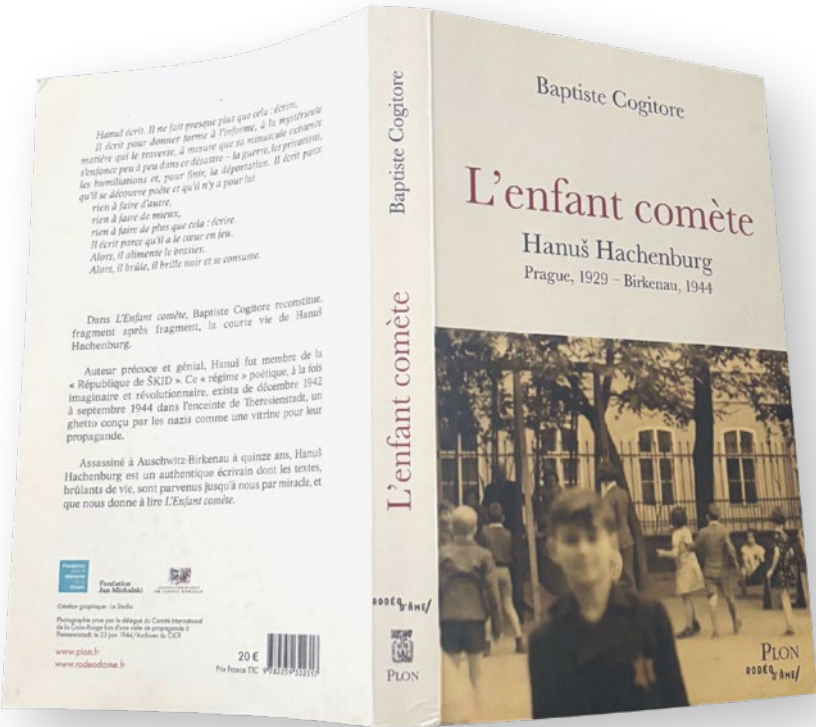
C'est une longue histoire. Claire Audhuy découvre par hasard la pièce de théâtre en 2011 dans les archives du mémorial de Terezín. Je l'accompagne pendant deux ans à la rencontre de témoins survivants à travers le monde (États-Unis, Canada, Israël, République tchèque...) pour les filmer et les interviewer. Claire soutient sa thèse en 2013. Nous poursuivons petit à petit notre enquête sur Hanuš Hachenburg et nous retrouvons un ancien camarade de chambrée, George Brady, qui vit à Toronto.



Nous publions « On a besoin d'un fantôme » aux éditions Rodéo d'âme en 2015, un livre qui contient aussi une vingtaine de poèmes de Hanuš. C'est un succès immédiat : les commandes affluent des quatre coins du monde ! Après Brady, nous rencontrons Sidney Taussig, un autre membre du groupe, qui vit à Miami... À force de rencontrer des survivants et de les filmer, je commence à avoir assez de matière pour raconter l'histoire de Hanuš dans un film documentaire que j'écris à partir de 2016 : « Le Fantôme de Theresienstadt ».

Le film sort en 2019, connaît une petite diffusion sur des chaînes régionales en France et il est projeté dans divers festivals. Il reçoit même plusieurs prix, mais la crise du Covid met un coup d'arrêt brutal à cette diffusion. Pendant le confinement de mars 2020, je me repenche attentivement sur le corpus du journal « Vedem ». Je m'aperçois qu'une quinzaine de textes inédits de Hanuš m'avaient échappé : quelques poèmes, une nouvelle, des éditoriaux, de brèves dissertations sur la psychologie des foules, sur la pertinence ou non de créer un foyer national juif en Palestine...

Je fais traduire ces textes à distance par Jana Chartier, une traductrice-interprète formidable qui m'avait accompagné pendant le tournage du film, à Prague. Chaque jour, pendant le confinement, j'ouvre donc ma messagerie pour voir ce que Jana m'a envoyé ! Et parallèlement à ces traductions, je commence à me dire que je n'en ai pas tout à fait fini avec Hanuš. Un film de 52 minutes ne peut que survoler une existence, par ailleurs pleine de trous et d'inconnues. L'envie me vient d'écrire sur ce personnage, sur cette vie minuscule. D'explorer son existence par un récit sans fiction mais qui se lirait comme un roman : tenter, par la narration, de le rendre présent.



L'écriture prendra quatre ans. « L'enfant comète » paraît en avril 2025 dans une coédition Plon/Rodéo d'âme et contient des passages où je m'adresse à Hanuš directement. Cela ressemble parfois à une invocation... Aujourd'hui, Jana Chartier est en train de traduire ce livre pour une parution en 2026 dans la maison d'édition tchèque Argo. C'est pour moi une joie immense de « rendre » Hanuš à ses lecteurs tchèques, même s'il dit de lui : « J'appartiens au monde ! »

Quelles ont été les réactions de ceux qui avaient connu Hanuš à Terezín et dont vous avez retrouvé la trace ? Quels souvenirs avaient-ils gardés de leur camarade ?

J'ai eu la chance de rencontrer trois personnes qui avaient vécu avec Hanuš dans la chambrée n°1 du ghetto pendant un peu plus d'un an, de fin 1942 à fin 1943 : George Brady, Sidney Taussig et Toman Brod. En décembre 1943, celui-ci a été transféré à Birkenau avec Hanuš, et tous deux se sont croisés dans le « Block des enfants », cette étrange garderie du « camp des familles » ouvert pour garder en vie (temporairement) les Juifs de Theresienstadt. Aucun d'entre eux ne fut un ami intime de Hanuš : il faisait partie, pour ainsi dire, de leur cercle périphérique.

Tous les trois m'ont dit de Hanuš qu'il était un garçon un peu à part, sympathique mais toujours dans son monde, un adolescent surdoué et terriblement lucide, qui passait son temps à écrire. Physiquement, c'était un garçon assez chétif, pâle, aux grands yeux sombres. Aucune photo de lui ne nous est parvenue, malheureusement. J'ai retrouvé aussi d'autres témoignages de trois garçons qui ont vécu avec lui à l'orphelinat juif de Prague : Leo Lowy, Emil Kopel et Zdenek Ornest. Ils sont décédés avant que je ne puisse les rencontrer, mais dans les témoignages qu'ils nous ont laissés à propos de cette époque (1938-1942), ils parlent de Hanuš comme d'un petit gars très sympathique, volontiers farceur, doué pour le théâtre, mais si facétieux que d'autres enfants le prenaient parfois carrément pour un fou !

À Theresienstadt, Hanuš occupait une place importante en tant que contributeur très sérieux au magazine « Vedem ». Peut-être trop sérieux, d'ailleurs la poésie, l'écriture, la littérature, c'était là l'essentiel de sa vie. Il avait du mal à supporter les mesquineries à propos de ses textes, et il s'en est d'ailleurs plaint dans un article, en menaçant d'arrêter d'écrire si les moqueries ne cessaient pas... Il ne jouait pas au football, ne venait pas soutenir l'équipe

↑ Baptiste Cogitore

de sa chambrée. C'était un authentique poète, qui a écrit pour être lu. Par ses camarades d'abord, mais je suis persuadé qu'ils savaient qu'un jour, il serait lu par d'autres lecteurs. C'est ce qui est très poignant dans son histoire. Il écrivait ainsi : « Les poèmes sont pour moi ce que les amis représentent pour d'autres personnes » et « un jour, je serai libre, lointain et large et toute ma terre sera libre ».

Vous dites, parlant de votre livre, qu'il s'agissait de « tenter, par la narration, de rendre Hanuš présent ». J'ai envie d'ajouter que vous avez réussi à lui donner une seconde vie. Un enfant anonymisé, assassiné et voué à l'oubli est aujourd'hui, grâce à vous, devenu immortel. Mission accomplie ?

Disons plus modestement que je crois avoir fait ma part. J'ai fait ce que j'avais à faire : quand on croise une telle œuvre, c'est la moindre des choses que de s'en emparer pour l'explorer et la partager. Mon livre est peut-être une tentative de raccommoder le tissu d'une vie déchirée.

Une tentative de réparation symbolique, oui. Mais si Hanuš est éternel, c'est avant tout par son œuvre, ce formidable don spirituel qu'il nous lègue, sur les pages très fragiles de « Vedem » ! « L'enfant comète » n'est qu'une proposition, une projection littéraire (quoique sourcée, documentée par un long travail !) sur ce garçon presque anonyme. Hanuš Hachenburg aurait dû disparaître sans laisser la moindre trace, comme 1,5 million d'enfants de moins de quinze ans, assassinés comme lui parce que juifs.

Néanmoins, je ne prétends pas détenir la moindre vérité. Les derniers mots de mon livre l'interrogent : « Mais qui dira l'enfant que tu fus vraiment ? ».

Je crois que Hanuš n'appartient à personne, ou alors il appartient à tout le monde, comme Arthur Rimbaud, Marcel Proust ou Janusz Korczak. Il nous appartient à nous tous, lecteurs. À nous, par la lecture de ses textes, de le garder vivant en nous. À nous d'aller à sa rencontre. Nous sommes ses héritiers. 🕯



ENTRETIEN

Benjamin Muller: le grand hazan genevois

Steve Krief

Genève peut, à juste titre, se vanter de la beauté et de la diversité de ses synagogues. Mais qui aurait pu prédire qu'une des plus grandes voix de la hazanout serait celle d'un de ses enfants ! Le hazan Benjamin Muller a enchanté les synagogues et les scènes sur quatre continents, de Montréal à Johannesburg, de Tel-Aviv à Anvers, produisant de nombreux disques. Entretien.

À quel âge est apparue votre vocation de hazan ?

Je suis né à Genève. Enfant, j'avais une belle voix, mais je ne rêvais pas du tout de devenir hazan. À la maison, nous n'avions pas de tourne-disque. La seule hazanout que j'entendais était celle que ma mère chantait. Elle avait une très belle voix, comme son père qui était « baal tefila » à Genève dans les années 1930. Ma mère a

grandi en écoutant les disques de Yossele Rosenblatt et m'endormait en reprenant ses chansons.

Durant mes études dans une yeshiva israélienne, lors d'une seouda shlishit, des gabaïm d'une synagogue de Ramat Aviv présents m'ont proposé d'être hazan pour Shaharit à Kippour. Ce furent mes premiers pas en tant que hazan. Néanmoins, mon père souhaita, à l'issue de mes études, me former à son métier d'horloger.

Continuez-vous de chanter à Genève ?

Suite à ma formation, j'envisageais d'ouvrir un magasin de montres à Lugano, afin de me rapprocher aussi de la famille de ma femme, originaire de Milan. Le restaurant de mon beau-père accueillait régulièrement des diamantaires anversois qui participaient aux foires. Parmi eux, Mayer Lustig, qui venait souvent manger, m'entendit chanter le shabbat. Nous

avons sympathisé et il m'a proposé de venir à Anvers. À ce moment-là, je pensais plutôt aller de l'autre côté de l'Atlantique.

J'ai emprunté de l'argent à un ami pour aller à New York et tenter de trouver du travail, sans succès. J'ai contacté des cousins éloignés commerçants qui n'avaient pas d'autre travail à me proposer que celui de charger des camions, ce que j'ai accepté, voulant avoir un minimum de « parnassa » pour me permettre de poursuivre mes recherches. Puis, j'ai contacté la marque de montres Bulova qui m'a recruté pour réparer les montres. En parallèle, j'ai engagé un impresario spécialisé dans la hazanout.

Les impresarios dans la hazanout !

Oui, cela peut paraître étonnant. En tout cas, il m'a permis d'obtenir un essai pour une synagogue de Montréal. Le jeudi, je leur ai chanté une pièce émouvante qui nous a tous fait pleurer et j'ai été recruté.

suite →

LÉGUER AU KEREN HAYESSOD C'EST LÉGUER À ISRAËL

Plus que jamais, soyez au cœur d'Israël

Faites votre legs, donation ou assurance-vie au Keren Hayessod

CONTACT EN TOUTE CONFIDENTIALITÉ :
Legs et donations -Suisse Romande
Iftah Frejlich : kerenge@keren.ch
Tel : 022 909 68 55
www.keren.ch

Le Keren Hayessod existe depuis 1920 et est l'organe officiel de collecte pour Israël. Il aide les populations les plus fragiles en Israël et agit dans les situations d'urgence.



Étant mal payé, j’avais du mal à joindre les deux bouts. J’ai envoyé des cassettes à différentes synagogues à travers le monde. Un ami me proposa de rencontrer le président d’une synagogue de Johannesburg, Abraham Himmelstein, un grand compositeur. Face au piano, j’ai commencé à chanter et, après quelques notes, il m’a proposé un poste de hazan. Ma fille venait de naître, trois semaines avant mes débuts à Johannesburg. C’est une ville magnifique, avec du beau temps presque toute l’année. Abraham, qui était devenu un ami, venait souvent à la maison et je l’aïdais à composer des musiques.

Cela devait être difficile comme climat au tournant des années 1970 avec l’Apartheid ?
Ce fut la grande ombre au tableau. L’Apartheid devenait de plus en plus violent et présent. Un jour, j’ai vu un Noir courir. Deux policiers blancs l’ont attrapé dans une cour d’immeuble et l’ont assassiné. Témoin de cela et très choqué par tant de haine raciste, j’ai dit à ma femme : « On ne reste pas un jour de plus ici ! »

Je suis retourné à New York afin de trouver un nouveau job. Un ami de la yeshiva m’a dit qu’il m’accueillerait à l’aéroport. J’attends longuement à l’aéroport et je tombe par hasard sur Shlomo Mandel, un hazan qui voyageait depuis Anvers. Je me suis alors rappelé Mayer Lustig. Je demande à Shlomo comment va le hazan Lehrer et il m’indique qu’il est retourné en Israël et que le poste de hazan à la synagogue d’Anvers est vacant.

Vu qu’il s’agit de la splendide synagogue Romi Goldmuntz et que nous étions en plein âge d’or du judaïsme anversoïse au milieu des années 1970, y avait-il beaucoup de candidats à ce poste ?

Grâce à un cousin diamantaire à Anvers, j’ai réussi à trouver le numéro de Mayer Lustig, lequel travaillait du lundi au jeudi en Italie et revenait pour le shabbat. Je tente quand même de l’appeler le jeudi après-midi. Il décroche : « Youmele, tu as de la chance de tomber sur moi. Je suis juste passé chercher un costume pour un mariage et j’allais repartir. » Je lui ai proposé de faire un essai pour le shabbat ; j’ai été choisi parmi 25 candidats et c’est ainsi que débuta ma longue carrière anversoïse.

L’atmosphère de cette synagogue est incomparable. Lorsque je suis arrivé, il y avait quasiment chaque shabbat une bar-mitsva et chaque dimanche un mariage. La plupart des gens qui venaient n’étaient pas forcément religieux ; ils avaient grandi en Pologne dans cette

atmosphère et souhaitaient la retrouver. Avant la guerre d’ailleurs, en Pologne, de nombreux Juifs non religieux allaient écouter les hazan dans les synagogues. C’était leur musique. Ils voulaient être élevés par les prières, être inspirés. L’Éternel m’a béni avec la voix et la voie pour l’exprimer, et ce fut bouleversant de contempler leur émotion dans la synagogue lorsque je chantaï.

Pouvez-vous nous raconter une de vos tournées internationales les plus marquantes ?

Stuart Eizenstat, l’ambassadeur des États-Unis auprès de l’Union européenne de 1993 à 1996, était un grand enthousiaste de la hazan et venait régulièrement à la synagogue Romi Goldmuntz. Un jour, il m’invite à participer à un événement dans une synagogue de Géorgie, avec plusieurs personnes de la chorale et deux de mes fils. Afin de financer le voyage, il organise alors deux concerts, dont un au Smithsonian museum. L’année précédente, j’avais composé une symphonie, « Tears of Fire », ayant pour thème la Shoah et la tragédie juive en général. J’avais écrit ce

morceau pour un orchestre symphonique de 35 musiciens et je voulais le jouer à cette occasion. J’ai vite déchanté lorsque le directeur du musée m’a dit qu’on pouvait à peine mettre un piano et quelques choristes sur scène. J’ai donc réécrit toute la symphonie pour sept instruments. Le concert suivant se déroula dans une synagogue de Washington, où priait Stuart Eizenstat.

Quels sont les compositeurs classiques qui vous ont le plus inspiré ?

En premier lieu, Puccini et Verdi, qui mettaient beaucoup de sentiments dans leurs compositions. On m’a contacté un jour pour donner un concert au Hallé, la plus prestigieuse salle de Manchester où jouait un orchestre symphonique. L’organisateur voulait que je chante de l’opéra. Ma fille me conseilla d’adapter une chanson d’opéra sur de la musique juive. J’ai donc adapté « O Sole Mio » sur « Shalom Aleihem ». Cela a eu un grand succès. Puis, à Krefeld, en Allemagne, j’ai adapté « Ch’ella mi creda » de Puccini sur « Ashreinu ».

Des voix d’opéra contemporaines vous ont-elles également marqué ?

Un jour, à Johannesburg, un ami me donna la cassette d’un très grand chanteur d’opéra, Gianni Raimondi, qui avait joué notamment à la Scala. J’ai beaucoup appris en l’écoutant. Une fois arrivé à Anvers, j’ai voulu aller en Italie afin de le rencontrer, sans savoir où il habitait. Dans un grand bureau de poste, j’ai trouvé 21 annuaires italiens. J’appelle alors chaque personne se nommant ainsi en Italie, sans succès. Puis, je tombe sur une Gianna Raimondi à Bologne. J’appelle et je demande si la dame est sa femme. Elle me répond que oui et me le passe au téléphone.

Je lui dis : « Je suis ton élève avant de t’avoir connu et je suis fou de ta voix ! ». Je lui raconte ensuite mon histoire et lui exprime le souhait de venir le voir. Nous convenons d’une date et je prends un train de nuit. Il me reçoit chaleureusement et me demande de chanter quelque chose. Je connais beaucoup de morceaux d’opéra, mais je choisis de lui chanter de la hazan : le « Elohay Neshamah » de Rosenblatt. Il est très enthousiaste et me demande pourquoi je ne poursuis pas une carrière à l’opéra. Il me donne ses disques avec de touchantes dédicaces. J’ai voulu le faire venir à Anvers pour un concert. Il avait une soixantaine d’années, mais chantait encore comme un jeune homme. Malheureusement, il ne souhaitait plus remonter sur scène. Je suis revenu à Bologne le voir en famille ; ce fut très émouvant de partager avec eux cette rencontre. J’ai également été très marqué par la chanteuse israélienne Shoshana Damari, en particulier dans sa manière de s’exprimer par la neshama.

Vos enfants ont-ils poursuivi dans cette voie ?

J’ai trois fils qui font de la hazan. Eux non plus ne prévoyaient pas de faire ce métier. Suite à ses études à la yeshiva, Joseph, l’aîné, qui avait une fois chanté au Hilton de Tel-Aviv, s’est vu proposer de venir chanter à Rosh HaChanah et Kippour. Il y a pris goût et a poursuivi dans cette voie. Il a ensuite été recruté à Manchester. Israël, mon second, est revenu en Belgique suite à ses études à la Yéchiva. Il s’est vu proposer de candidater pour devenir hazan à la Régence à Bruxelles, où il chante encore aujourd’hui. Rephaël, mon troisième, a commencé en tant que hazan à la Synagogue de la Paix à Strasbourg, puis à Düsseldorf et Manchester.

La musique est un langage qui n’a pas besoin de paroles, qui n’a pas besoin d’explications pour être compris. En exprimant les prières de cette façon, les gens se rapprochent les uns des autres sans savoir pourquoi. C’est cela que je sens dans le chant en général : cette mission humaniste, dotée de valeurs.

Sur quels projets culturels travaillez-vous actuellement ?

Étant désormais à la retraite, mon activité principale consiste à écrire des livres. Je viens tout juste d’achever deux ouvrages qui traitent en réalité du même thème, mais je les ai divisés en deux en raison de leur longueur : *Pardès des Temps Modernes* et *Du Pardès au Jardin d’Éden*. L’idée m’est venue il y a environ six mois, en observant la dégradation de l’humanité qui s’accélère de plus en plus et cela principalement à cause de la révolution technologique.

Il s’agit d’une situation paradoxale, car la technologie est censée apporter une amélioration dans tous les domaines. Or, nous constatons que, précisément en ce qui concerne les valeurs morales les plus élevées, elle provoque une régression et un risque de destruction de la planète.

Quel serait alors le moyen d’empêcher cette destruction ?

La seule manière pour l’humanité d’échapper à une destruction totale serait une révolution radicale dans son approche des valeurs de la vie. La conclusion s’impose : quelle est la cause profonde de toute cette dégradation ? C’est la domination de la sagesse de l’esprit — des calculs et des intérêts — sur la sagesse du cœur, qui est pourtant la source de toutes les valeurs justes. Il est évident que sans la sagesse de l’esprit, l’homme ne peut pas fonctionner. Mais le problème est que, même chez les personnes les plus intelligentes et les plus éclairées, ce ne sont pas les valeurs qui viennent en premier à l’esprit, mais l’intérêt personnel et l’ego. L’ordre doit être inversé : d’abord les valeurs idéales, ensuite seulement les calculs et le discernement entre le bien et le mal, l’utile et l’inutile, opérés par la sagesse de l’esprit. 🕯

Steve Krief

ALEXANDRE KOMINEK



© Pierre Albouy

La Suisse n’est pas un pays neutre ! Preuve en est que, depuis une dizaine d’années, elle est partie à l’assaut de la scène française, conquérant ses plus prestigieuses planches. Après la genevoise Marina Rollman, cela a été au tour du tout aussi genevois Alexandre Kominek de triompher à l’Olympia trois soirs de suite. Il emmène le public dans ses montagnes russes et y affronte tant de sujets « délicats », portés habituellement avec frilosité par la plupart des autres humoristes. Kominek a bousculé son public, de sa présence physique menaçante, prêt à rugir sur lui tel un léopard. Puis, relâchant son rythme à 100’000 qui aurait plu à Bécaud, il nous installe dans un fauteuil pour un dialogue psychédélique avec le personnage Billy, un iguane qui nous incite avec un savoureux accent à « biber des soses ». À l’heure où nous écrivons cet article, Kominek doit se produire à l’Arena de Genève pour un spectacle concluant une phénoménale tournée. Nous avons hâte, chères lectrices et chers lecteurs, que vous nous donniez vos impressions sur ce spectacle.

© Laureus Sport for Good



© Russell James / For The Times

SACHA BARON COHEN

En parlant de grands humoristes proposant une galerie de personnages plus dingue l’un que l’autre, Sacha Baron Cohen tourne actuellement une comédie romantique intitulée *Ladies First* pour Netflix.

Cette série est réalisée par Thea Sharrock, entourée de Rosamund Pike, Richard E. Grant et Emily Mortimer. Celui qui a incarné les loufoques Ali G, Borat et Bruno mais aussi le bien réel et courageux Elie Cohen, ambitionne de nous surprendre à nouveau. Il s’agit d’un remake du film français *Je ne suis pas un homme facile* d’Eléonore Pourriat avec Ariane Fert et Vincent Elbaz. C’est l’histoire d’un misogyne projeté dans un monde où les rôles de pouvoir sont inversés. La folie et l’imprévisibilité de Baron Cohen guident le personnage dans ses confrontations quotidiennes avec la misogynie inversée dont il est victime. Le film devrait sortir sur la plateforme en mai 2026.

MACCABIADES 2026

Avez-vous nagé avec Mark Spitz, l’athlète olympique le plus titré jusqu’à ce qu’il soit détrôné par Michael Phelps ?

Spitz a remporté 7 médailles d’or pour les USA aux Jeux Olympiques de Munich en 1972, date à laquelle 11 athlètes israéliens ont été massacrés par des terroristes palestiniens. Pas besoin d’être un grand pro pour s’imaginer nager dans les années 1960 avec Mark Spitz. Il suffisait d’être inscrit aux Maccabiades avec un maillot suisse. À l’image d’autres immenses athlètes, il s’agissait pour Spitz de la première grande compétition internationale où ses adversaires étaient encore en train de finir leurs longueurs tandis que lui s’était déjà rhabillé. Mais l’essentiel n’était pas là mais plutôt, pour lui comme pour d’autres depuis un siècle, de partager des moments fraternels entre Juifs du monde entier. Les prochaines Maccabiades se dérouleront du 30 juin au 14 juillet 2026. Qui sait si quelques longueurs dans ce lac Léman ne vous permettront pas d’affronter, cet été, les futurs champions olympiques...

GILLES LELLOUCHE

En octobre 2026 sortira un des films les plus attendus de l’année : « Moulin ».



© IMAGO/ABACAPRESS

Un mot, un nom, assez pour dire tant sur la notion de courage et de détermination en des temps qui en requièrent tant, surtout sur de tels sujets. Dans une interview, le producteur Alain Goldman explique qu’il souhaite ainsi

« donner à la France un film sur le plus grand héros du XX^e siècle, Jean Moulin ». Que la France n’oublie pas de célébrer ses héros, leurs valeurs et ne laisse personne réduire son histoire à ses seules pages et personnages sombres. Le film est réalisé par le Hongrois László Nemes, récompensé à Cannes pour « Le Fils de Saul » et se concentre sur l’arrestation du héros de la Résistance en 1943 et son interrogatoire par le SS Klaus Barbie. Pour l’incarner, un des plus grands acteurs contemporains et un homme défiant les attentes et catégorisations : Gilles Lellouche. Lequel, avec maturité et humilité, se met au second plan dans ce rôle pour, comme il le déclare « m’effacer derrière cet immense homme et prêter mon corps à son histoire. »

BOYS FROM BRAZIL

Peter Morgan, l’auteur de *The Crown*, tente un pari audacieux avec le tournage du remake de *Boys From Brazil*. Ce classique de 1978, basé sur un roman d’Ira Levin, a été réalisé par Franklin J. Schaffner.

L’histoire d’un chasseur de nazis inspiré de Simon Wiesenthal (incarné par Laurence Olivier) qui tente d’empêcher le plan machiavélique de Josef Mengele (joué par Gregory Peck). Réfugié en Amérique du Sud, il cherche à mettre en œuvre un quatrième Reich. Prestation d’autant plus remarquable de Laurence Olivier qu’il avait incarné peu de temps avant dans *Marathon Man* (1976), un ancien dignitaire nazi mafieux inspiré de Josef Mengele. Preuve une fois de plus que c’est le talent d’un acteur qui lui donne sa légitimité et non son appartenance identitaire. La série en cinq épisodes de Peter Morgan accueille les acteurs Jeremy Strong, August Diehl, Daniel Brühl et Gillian Anderson.



© Eva Würdinger | CopenhagenTVFestival



© Andrew Zaeh pour Deadline/Warner Bros.

SCARLETT JOHANSSON BATMAN

Il risque bientôt d’y avoir plus de chauve-souris que d’êtres humains à force de suites et remakes de films consacrés à Batman ! Cela ne démotive pas Matt Reeves de tourner un nouvel opus sur l’homme masqué sortant la nuit pour sauver Gotham City du Joker, du Pingouin et d’autres vilains lui forçant à aligner plus de trois mots par heure. Parmi les acteurs figurant au casting, la très talentueuse Scarlett Johansson qui avait incarné Black Widow, la super-héroïne russe dans les aventures des « Avengers » : personnages incontournables de Marvel, le concurrent de DC, maison mère de Batman, Superman, Wonder Woman et Hayoman. On se demande si les scénaristes auront la force surhumaine de proposer une histoire qui tient debout et qui ne sente pas l’opération financière pure à laquelle ce genre de films nous habitue trop. L’autre mystère de ce film est de savoir si nous allons voir les divines Gal Gadot (alias Wonder Woman) et Scarlett Johansson incarner deux héroïnes dans une scène commune. La sortie de « The Batman 2 » est attendue pour octobre 2027.

RENCONTRE

Tsahi Halevi: le dialogue comme planche de salut

À l'international, on l'associe d'emblée à Naor, son personnage dans les deux premières saisons de la série TV à succès *Fauda*, qui suit une unité d'infiltration de Tsahal. Mais en Israël, Tsahi Halevi a surtout fait la une des médias lorsqu'il a épousé, voilà plus de sept ans, la journaliste arabe israélienne Lucy Aharish...

Nathalie Hamou



© Alon Shafransky

Celui qui nous reçoit début décembre dans son studio d'enregistrement au sud de Tel-Aviv n'a pourtant jamais cessé de cultiver une fibre multiculturelle et d'incarner un Israël tolérant, ouvert sur le monde et soucieux de dialogue. «C'est la seule façon de faire reculer les préjugés et l'ignorance», nous confie l'acteur polyglotte, dont le père travaillait pour «le bureau du Premier

ministre» (en clair, dans le domaine sécuritaire) et qui a grandi avec sa sœur dans cinq pays, dont l'Égypte. Son bac en poche, il quitte ses amis du lycée français juif de Bruxelles pour s'enrôler seul au sein des Forces de défense israéliennes, dans l'unité Shimshon puis Duvdevan. Avant d'entamer sa carrière comme musicien dans la compagnie de

percussions et de danse Mayumana. Sa maîtrise de l'arabe lui permet de bifurquer dans le cinéma, à l'affiche du long métrage *Bethléem* (2013), où il crève l'écran dans le rôle d'un officier du Shin Bet. La suite est connue mais une chose est sûre : Tsahi Halevi, qui a fêté l'an passé ses 50 ans, prouve qu'il y a une vie après *Fauda*, en poussant des projets aussi ambitieux que personnels. Entretien exclusif dans un français quasi parfait.

On vous a récemment retrouvé dans la mini-série franco-israélienne *Menace imminente*, dans le rôle de Moav, responsable de l'unité 8200, aux côtés de Patrick Bruel, une grosse pointure du renseignement militaire israélien, qui doit déjouer l'assassinat de deux premiers ministres à Paris. Parlez-nous de votre expérience.

Pour cette coproduction franco-israélienne Keshet-TF1, j'ai d'abord pris plaisir à retrouver Dan Sachar, qui m'avait dirigé dans la série policière *Line in the Sand*, et à parler français. Lors de mon adolescence à Bruxelles, j'étais fan de Patrick Bruel avec lequel j'ai eu l'occasion de dîner en Israël. Mais l'expérience a surtout été spéciale dans la mesure où le tournage s'est déroulé en Grèce, en février 2024, soit quelques mois après les événements du 7 octobre 2023. Ce séjour a interrompu mon service de soldat réserviste. Mon fils aîné âgé de 22 ans, qui séjournait au Canada, m'a alors arraché la promesse au téléphone de ne pas m'enrôler à Gaza. Et à l'issue de ce tournage, je me suis pleinement consacré à la lutte pour le retour des otages. Je me réjouis du succès rencontré par cette série adaptée du roman *Unité 8200* (éditions Liana Levi) de Dov Alfon. Dans le monde du spectacle, nous avons tous ressenti l'influence des événements sur le *made in Israel*. On peut y voir de l'antisémitisme ou un manque de courage dans un métier où les gens n'ont pas envie de jouer avec le feu. Mais, en tout cas, lorsqu'une création israélienne a de la valeur, le public apprécie. Même lorsqu'un scénario va

jusqu'au bout et n'hésite pas à présenter notre pays tel qu'il est, ce qui est le cas de *Menace imminente*.

Beaucoup d'artistes israéliens ont fait part de leur difficulté de poursuivre tout processus de création ou de travailler à l'étranger dans la foulée du 7 octobre...

J'aurais évidemment préféré que la culture reste en dehors de tout cela, détachée de toute considération politique. Mais ce qui me désole le plus, c'est que les détracteurs d'Israël n'essaient même pas de comprendre la situation. La plupart d'entre eux n'ont pas mis les pieds dans la région ! Moi qui ai grandi à l'étranger, au Danemark, en Italie, en Égypte et en Belgique, je suis frappé par tant d'ignorance. Le monde a peur de ce qu'il ne connaît pas et se nourrit de préjugés. Les gens généralisent, ils pensent avoir à choisir entre le noir et le blanc, alors que la réalité est beaucoup plus complexe.

Le public international vous a découvert il y a dix ans dans *Fauda* (2015), dans le rôle de Naor. Quels souvenirs gardez-vous de cette aventure, devenue un phénomène mondial ?

Les deux premières saisons de *Fauda* auxquelles j'ai participé ont précisément contribué à présenter le conflit israélo-palestinien dans toute sa complexité. Le *timing* de la série a aussi été décisif,



↑ «C'est grâce à *Fauda* que j'ai pu tourner à Bollywood comme en Argentine !»

puisque son lancement est intervenu au moment où Netflix commençait à acheter des créations internationales. Cette expérience a donc été décisive pour beaucoup d'entre nous. Elle nous a ouvert beaucoup de portes à l'étranger. C'est grâce à *Fauda* que j'ai pu tourner à Bollywood comme en Argentine !

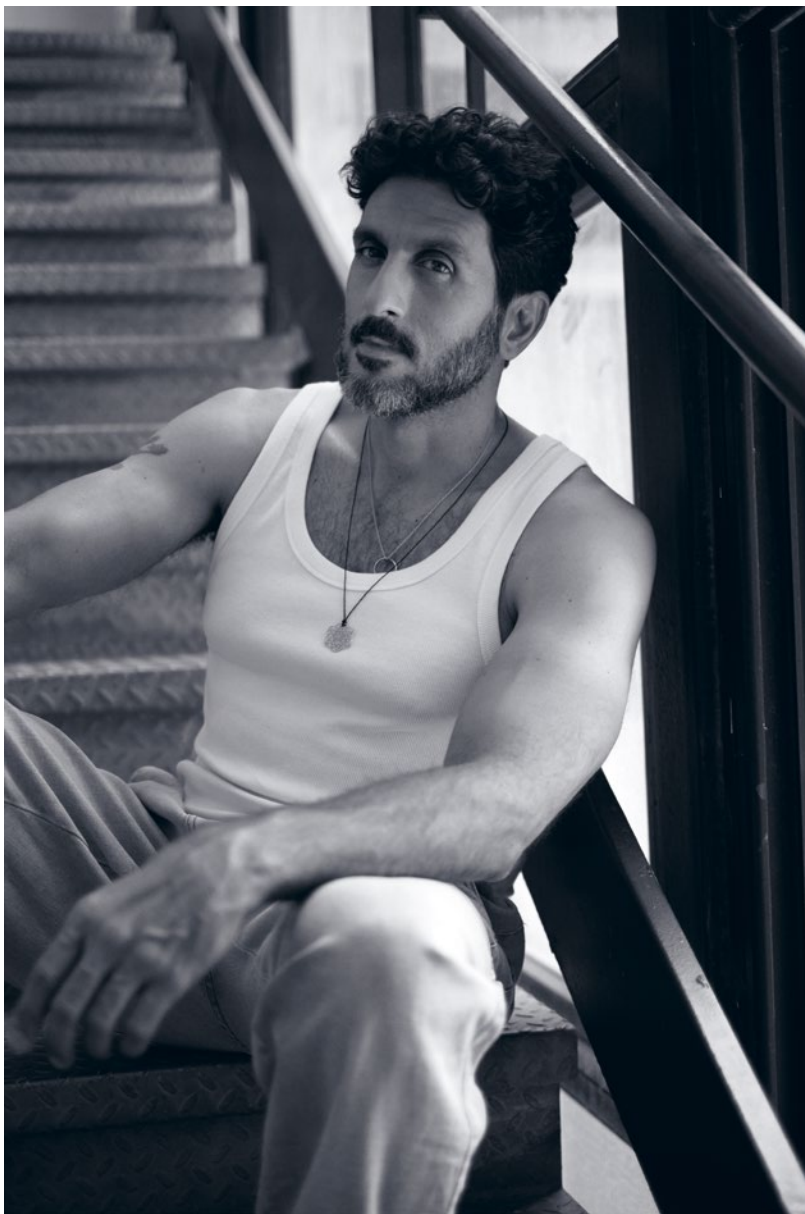
Avant *Fauda*, votre parcours était essentiellement musical...

Je faisais partie de la compagnie israélienne de chant, de danse et de percussions Mayumana. Puis à l'âge de 36 ans, j'ai eu la chance de jouer dans *Bethléem*, un film de Yuval Adler, qui va aussi à l'encontre des idées reçues sur le conflit israélo-palestinien. Ce long métrage m'a valu en 2013 le prix Ophir (César israélien) du meilleur second rôle et a servi de tremplin à ma carrière d'acteur. Je recherche toujours le *challenge* dans chacun de mes projets.

On vous a récemment remarqué dans le rôle-titre de la comédie musicale *Saül* (*Shaul* en anglais), créée par Shlomo Artzi. Comment vous êtes-vous préparé pour incarner cette figure biblique ?

Il s'agit d'un personnage tragique et tout l'enjeu était de le faire résonner dans l'époque actuelle. Dans *Shaul*, on chevauche des motos plutôt que des ânes. On fait aussi passer l'idée que rester au pouvoir est usant à la longue... J'étais ravi de faire partie de ce merveilleux

suite →



casting. Le public israélien est si friand de comédies musicales et de chansons. Je me souviens que mon père mettait toujours de la musique en voiture, en particulier Julio Iglesias (rires). Je me sens comme un gitan ouvert sur le monde. Être musicien, comme pour un entrepreneur, c'est savoir se renouveler.

Au théâtre, vous êtes aussi à l'affiche de *Footnote* qui décrit l'affrontement d'un père et d'un fils dans le milieu intello de Jérusalem. Qu'est-ce qui vous a séduit dans cette aventure ?

Le projet est une belle adaptation du film de Joseph Cedar. C'était intéressant de jouer le rôle d'un érudit ashkénaze sur la scène du théâtre national Habima. En parallèle, j'ai interprété un entraîneur

de volley-ball dans la prochaine série TV israélienne d'Atara Frish, la créatrice de *The Commander* (*Hamefakedet* en hébreu) !

Entre votre tube musical « Tamally Maak », interprété en arabe dans *Fauda* et votre mariage mixte avec la journaliste arabe israélienne Lucy Aharish, vous incarnez un trait d'union.

Êtes-vous confiant sur l'évolution de la société israélienne ?

Je choisis l'optimisme, mais je suis réaliste. Ici comme ailleurs, il y a une tendance à la radicalisation. Les gens deviennent plus extrémistes, fréquentent ceux qui pensent comme eux. Lucy a vécu au sein d'une minorité en Israël et moi j'ai été confronté à l'antisémitisme à l'étranger : cela m'est arrivé à l'âge de 15 ans à Bruxelles, une mère de famille qui promenait son bébé m'a traité de sale juif. Mais au lieu d'ignorer cette insulte, j'ai choisi de lui parler et l'ai surprise en lui demandant ce qu'elle connaissait du judaïsme et d'Israël. Mon épouse et moi-même, nous avons grandi dans des maisons où l'on nous a appris à accepter l'Autre. Nous donnons tous deux des conférences pour faire reculer les préjugés. Notre fils âgé de 4 ans et demi, qui parle quatre langues, fréquente une école où Juifs et Arabes se côtoient... Ce qui manque au pays, c'est une politique de compassion. J'aime Israël et je suis fier d'être Juif, mais il y a des choses à améliorer !

Quelle sera votre nouvelle frontière sur le plan artistique ?

J'ai développé ces derniers mois une série TV originale que j'espère coproduire avec des partenaires français. Je suis parti d'une idée folle : et si derrière Bono, l'artiste phare du groupe de rock U2, se cachait un espion ? L'histoire est celle d'un musicien qui bascule dans le monde du crime, avec comme toile de fond la ville de Marseille. L'occasion pour moi d'écrire de nouvelles chansons, d'aborder aussi les blessures des artistes et le lien quasi thérapeutique que l'on entretient avec le public. 🎵



INTERVIEW EXCLUSIVE

Yuval Raphael :
« Aujourd'hui, je peux dire que je vais bien ! »

Nathalie Hamou & Dominique-Alain Pellizari

Les années passées à Genève ont été cruciales : c’est l’un des plus grands jalons de mon développement d’enfant. Ce que j’y ai appris m’accompagne encore aujourd’hui.

À 25 ans, Yuval Raphael porte déjà une histoire hors normes. Le samedi 7 octobre 2023, la jeune femme faisait partie des milliers de fêtards venus danser au Festival de musique de Nova organisé en plein air, près de la zone frontalière avec la bande de Gaza et qui ont dû fuir le pire massacre de l’histoire d’Israël. Après avoir survécu à cette attaque terroriste en se cachant sous des corps, la chanteuse israélienne, qui a passé trois ans de son enfance à Genève, s’est imposée comme l’une des voix les plus singulières de sa génération. Finaliste de l’Eurovision 2025 à Bâle, où elle s’est hissée à la deuxième place avec *New Day Will Rise*, elle mène depuis une carrière en pleine ascension, marquée par la sortie récente de son EP à succès *22:22*, son premier concert en tête d’affiche devant ses fans à Tel-Aviv en novembre, et son interprétation remarquée de *Amber Skies*, la chanson phare de la série HBO *One Day in October*.

En septembre, elle a également reçu le *United Hatzalah Hero Award* lors du gala annuel de l’organisation à Los Angeles, distinction remise par Gal Gadot, saluant son engagement et son parcours hors du commun.

Fixée par un hasard de calendrier le 4 janvier, quelques jours après la catastrophe de Crans-Montana qui a coûté la vie à plus de quarante jeunes, notre

interview avec l’artiste se déroule dans un climat encore chargé de stupeur. Interrogée sur ce drame, Yuval Raphael, avec laquelle nous dialoguons par visioconférence, se dit profondément bouleversée. Elle évoque aussi le rôle qu’elle s’est donné au lendemain du 7 octobre 2023 : dénoncer la montée de l’antisémitisme et dire au monde les dangers auxquels sont confrontés les Juifs aujourd’hui. Elle raconte ses déplacements en Suisse après le massacre, notamment aux Nations unies, pour porter cette parole

Mais au fil de la conversation, c’est surtout une jeune artiste chaleureuse, attentive et profondément tournée vers les autres qui se dessine. Entre engagement, musique et scènes à venir, Yuval Raphael revendique une même ligne de conduite : transformer l’épreuve en énergie, continuer à créer, et faire de sa voix un espace d’espoir, de lien et de réparation. Entretien exclusif.

Ces deux dernières années ont été de véritables montagnes russes pour vous : de votre survie le 7 octobre 2023 jusqu’à votre prestation à l’Eurovision 2025, en passant par la libération des derniers otages vivants... On a simplement envie de vous demander : comment allez-vous aujourd’hui ?

« Waouh ! Vous savez, je dois dire qu’aujourd’hui, ce n’est plus une question si difficile. Mais si vous me l’aviez posée il y a un an et demi, c’était sans doute la question la plus ardue qu’on pouvait me poser. J’avais l’impression d’avoir un monde intérieur immense, impossible à résumer par un simple « Comment ça va ? ».

Comment expliquer comment je vais ? J’avais tellement d’émotions différentes, condensées dans si peu de temps. Tout arrivait en même temps. Je ne savais pas comment l’exprimer. Et chaque fois que quelqu’un me demandait comment j’allais, cela me rappelait à quel point je ne savais pas. Aujourd’hui, je peux dire que je suis très heureuse. Je me sens épanouie. Je ressens une immense gratitude. Et je crois que j’ai vraiment commencé à éprouver cette reconnaissance, pas seulement de manière intime pour ma propre vie, mais aussi de façon plus large, lorsque les otages sont revenus. C’est à ce moment-là que j’ai pu réellement entamer un processus de guérison. Et pas seulement pour moi.

Comme vous le savez, nous sommes publiés à Genève et nous sommes particulièrement sensibles au fait que vous ayez vécu trois ans dans cette ville. Pouvez-vous nous parler de l’émotion ressentie en vous retrouvant à Bâle pour l’Eurovision 2025 ?

Je pourrais faire une interview entière uniquement sur cette question, vraiment. Si je remonte un peu en arrière : après le 7 octobre 2023, ma mère, qui est psychologue et moi parlions beaucoup de l’importance, après un traumatisme aussi massif, de rester connecté à ses émotions, de pouvoir pleurer. Parce que sinon, on entre dans un état de « dissociation », un état post-traumatique qui n’est pas sain. Avec ma mère, nous avons donc cherché un moyen de me reconnecter à mes émotions. Et la manière dont nous voulions vérifier si cela fonctionnait, c’était de voir si je pouvais pleurer. Nous

évoquions des situations, nous imaginions des scénarios pour essayer de provoquer les larmes. Mais pendant un mois et demi, je n’ai pas réussi à pleurer une seule fois. J’étais complètement dissociée de ce qui m’était arrivé, de toute la situation. Puis un jour, mon père, ma mère et moi étions assis dans le salon, à discuter en famille et mon enfance à Genève est revenue dans la conversation. Ils ont commencé à en parler, et sans m’en rendre compte, j’ai pleuré pour la première fois depuis le 7 octobre...

Vous souvenez-vous du moment précis ?

Environ un mois et demi après le 7 octobre. Cela m’a pris du temps. J’ai commencé à pleurer immédiatement, à être submergée par l’émotion. Ma mère était très émue elle aussi : « Mon Dieu, tu pleures ! ». C’est à ce moment-là que j’ai compris que je devais y retourner. Que je voulais me reconnecter à mon enfant intérieur. Retrouver cette innocence, cette petite fille très, très innocente que j’étais à l’époque. Les années passées à Genève ont été cruciales : c’est l’un des plus grands jalons de mon développement d’enfant. Ce que j’y ai appris m’accompagne encore aujourd’hui. J’ai ressenti un besoin très fort d’y retourner, de revoir Genève. Et une semaine plus tard, des personnes m’ont appelée pour me dire : « Nous aimerions que vous veniez faire de la diplomatie publique en Suisse ». Je me suis dit : « Mon Dieu, vous ne savez même pas à quel point j’avais envie d’être en Suisse ! ».

Penser que l’un des événements les plus marquants de toute ma vie allait se dérouler à l’endroit où j’ai vécu la période la plus déterminante de mon enfance, c’était comme jouer à domicile. L’innocence dont j’avais besoin pour assumer mon rôle à l’Eurovision, le fait d’être en Suisse, de respirer le même air, m’a permis de me reconnecter à cette énergie. C’était le plus beau cadeau que je pouvais recevoir : être sur cette terre au moment d’endosser une responsabilité aussi immense.



© Karin Barak

↑ Yuval Raphael a participé à l’écriture de la chanson avec laquelle le chanteur **Noam Bettan** représentera Israël à l’Eurovision 2026. Elle l’a coécrite avec **Nadav Aharoni**, **Tzili Klifi** et **Noam Bettan**.

Était-ce votre premier retour en Suisse depuis votre enfance ?

Non. J’y suis retournée plusieurs fois. J’aime profondément la Suisse. J’y ai de la famille, nous y allions souvent. Mais il s’était écoulé de très nombreuses années sans que je n’y retourne. Après le 7 octobre, je m’y suis rendue deux fois pour des actions de diplomatie publique, notamment aux Nations unies.

Au moment où nous échangeons, la Suisse est sous le choc de la tragédie de Crans-Montana, dans laquelle quarante personnes ont perdu la vie, dont une Israélienne et deux jeunes de confession juive. Quel est votre ressenti ?

D’abord, je tiens à dire que vous venez de me bouleverser. J’en suis profondément touchée. Juste avant cet entretien, j’ai vu l’information concernant les deux sœurs de confession juive qui ont péri. Cela me brise le cœur. Je ressens énormément de colère et une grande émotion...

Vous êtes devenue une voix importante pour les personnes souffrant de stress post-traumatique. Comment vivez-vous ce rôle ?

Je ne peux parler que pour moi, car le stress post-traumatique recouvre des réalités extrêmement vastes. Chaque personne le traverse à sa façon. Même les jeunes femmes qui ont trouvé refuge dans le même abri que moi le 7 octobre, pendant l’assaut terroriste, ont vécu des expériences distinctes. Parce que nous sommes toutes différentes. S’il y a une chose essentielle que je peux dire à ceux qui m’écoutent, c’est de chercher de l’aide et de ne pas mettre cela de côté. C’est une grande responsabilité, car je ne veux pas dire quelque chose d’inexact qui pourrait blesser quelqu’un. Je ne peux parler que de mon propre parcours et de ce qui m’a aidée. Ce que j’espère avant tout, c’est transmettre de l’espoir. Encourager l’expression des émotions, ne pas avoir peur de pleurer, de parler, de se

suite →



montrer vulnérable. J’espère le faire de la meilleure manière possible. Et si l’une de ces personnes m’entend, mon cœur est ouvert à chacune d’entre elles. Si je peux aider d’une quelconque façon, je le ferai toujours.

Nous vous avons vue récemment soutenir avec beaucoup de bienveillance un candidat franco-israélien du concours de chant « Hakochav Haba » (« The Next star »). Vous passez naturellement de l’hébreu à l’anglais et au français. Ressentez-vous différemment les émotions selon la langue ?

Quelle belle question ! Personne ne me l’avait jamais posée ! Pour moi, les langues sont comme des fuseaux horaires de ma vie. Il y a une période où je parlais français, une autre où je parlais anglais et la majeure partie de ma vie se déroule en hébreu. Chaque langue me reconnecte à l’énergie de l’époque où je la parlais. C’est comme une mémoire olfactive, un parfum. Quand je parle français, je retourne immédiatement à mon enfance, aux années passées à Genève, l’une des périodes les plus heureuses de ma vie.

L’anglais aussi porte une émotion différente. L’hébreu, c’est la maison. Chanter en hébreu aux côtés d’autres langues qui me sont chères donne encore plus de sens. À l’Eurovision, la plus grande partie de la chanson était en anglais, plusieurs couplets en français, et une seule phrase en hébreu. Une phrase minuscule, mais qui, pour moi, était la plus puissante de toute la chanson.

Y a-t-il un objet fétiche que vous emporteriez toujours avec vous avant de monter sur scène ?

Oui. Mon grand-père cultivait des roses dans son jardin. Chaque dîner de shabbat, il offrait une rose à chacune de ses petites-filles. J’ai une rose tatouée sur l’avant-bras, et des roses sont gravées sur sa pierre tombale : c’était son symbole. Lors de la finale de « Rising Star » (Ndlr : la dernière étape avant l’Eurovision), ma cousine est venue en coulisses et m’a donné une toute petite rose. J’ai immédiatement pleuré. Je savais que mon grand-père était avec moi. Je l’ai gardée sur moi pendant toute l’aventure de l’Eurovision. Cette fleur est importante pour deux raisons : d’abord parce que je garde mon grand-père très près de moi, et qu’il me

manque énormément. Ensuite parce qu’avant d’entrer en scène, il y a toujours la peur, les aspects techniques, la pression. Cette petite rose me reconnecte à l’émotion, à ce que je chante réellement. Et pour une interprète de musique de l’âme, c’est essentiel.

Serait-ce votre secret contre le trac ?
Peut-être. Oui.

Quels sont vos projets pour 2026 ?

Beaucoup de musique ! Nous y travaillons intensément. Je me produis beaucoup en Israël, mais aussi à l’étranger. Je suis constamment en mouvement, et j’en suis très heureuse. J’espère continuer ainsi longtemps. Il y aura beaucoup de concerts, peut-être un peu d’art dramatique, on verra. Je continuerai aussi mon engagement dans la prise de parole publique, parce que ce travail est loin d’être terminé. L’essentiel est de continuer ce que je fais aujourd’hui, avec la même intensité, chaque jour.

Restez-vous en lien avec la communauté Nova ?

Oui. Je suis très proche de nombreux survivants. Beaucoup sont devenus des amis après le 7 octobre. Nous restons en contact, nous nous soutenons mutuellement. Ce sont des personnes qui resteront à jamais très proches de mon cœur.

Nous espérons que l’année 2026 sera porteuse d’espoir, et que votre chanson « New day will rise » continuera d’aider beaucoup de personnes...

Bien sûr. L’Eurovision a été une expérience extraordinaire pour moi, malgré tout. Il est important de se souvenir que le bruit autour de l’événement n’est pas l’expérience elle-même : l’expérience, c’est ce que l’on en fait. C’était la plus grande scène sur laquelle je me sois produite, et l’une des plus émouvantes. J’en suis profondément honorée et reconnaissante». 🌹

“Luck shouldn’t be part of your portfolio.”

HYPOSWISS
PRIVATE BANK

Expect the expected

Hyposwiss Private Bank Genève SA, Rue du Général-Dufour 3, CH-1204 Genève
Tél. +41 22 716 36 36, www.hyposwiss.ch



Pérenniser les richesses et les rêves.

C'est ça faire œuvre utile.

Edmond de Rothschild fait naître et développe des richesses pérennes, en cultivant chaque idée comme un terreau fertile. De cette vision engagée de la richesse, de cette confiance en la vie et le progrès, naît une croissance harmonieuse, génératrice d'opportunités pour les générations futures.

Franz Baechler (1929-2010), Jardins de Château Clarke (1983), Listrac-Médoc, France.



EDMOND
DE ROTHSCHILD